Geschichte
eines
bei Jena gefangnen
preußischen Offiziers.

Mit
einem Gemälde von Berlin im Winter 180 6/7.

Von
Julius v. Voß.

Zweiter Theil.

Berlin,
bei Ch. G. Schöne 1807.

Einleitungs-Kapitel.

Ich weiß nicht, wie ich mit meinem geehrten Leser stehen werde. Ob er sich geneigt fühlt, die hier erzählte Geschichte aufs Wort zu glauben, oder ob er nur einen erdichteten Roman darin erblickt.

In jenem Fall mangelt es immer nicht an wahren Zügen, die Charaktere sind doch ziemlich natürlich, das Schicksal zieht nicht im hoch tragischen Kothurn vorüber, (was auch ein arger Verstoß gegen die Wahrscheinlichkeit wäre, da unser Kostüm so dem Alltagsdrama angepaßt war) es verschlägt nicht nach wüsten Eilanden, führt durch keine Räuberhölen, läßt die Liebe weder von Tyrannen quälen, noch mit Flammen und Wogen kämpfen — die Zumuthung an den Glauben drängt sich also immer nicht unverschämt auf.

In diesem dürfte es nicht entgehn, daß einige Kunst nöthig war, bei allem Widerstand der Umstände, einen vortreflichen preußischen Offizier zu bilden, einen preußischen Officier — (da man doch so mancherlei hat, wie es seyn sollte) wie er seyn sollte, auch seyn könnte, wenn

Erstens. Die dem Staate durch Friedrich angedeutete Tendenz nicht wäre aufgegeben worden.

Zweitens. Wenn man — obgleich Friedrich, dann nicht blos als ein königliches Phänomen, sondern als Stifter betrachtet wurde — dennoch so viel dem Geiste des Zeitalters nachgab, als nöthig war. (Hier heißt aber Nachgeben zugleich handeln. Was die Philosophie ausgemittelt hatte, mußte zur Wirklichkeit gedeihn.)

Mit der Kritik wird aber das Büchlein um so eher zerfallen, wenn es Roman heißt, sie nenne es also lieber Biographie, bei der schon mehr Nebenbemerkungen ernster Art (wozu die ernste Gegenwart ohnehin einladet) vergönnt sind. Daneben übe sie Nachsicht. Das Werk zeigt Spuren der Eile, und die der-

maligen Umgebungen eines Autors sind wenig geeignet den ästhetischen Sinn zu schärfen. —

Dies Einleitungs-Kapitel soll übrigens einige Aktenstücke aus der Dunkelheit hervorziehn, die unendlich wichtig sind, wenn man die preußische Monarchie als Geschichts-Erscheinung betrachtet. Unter Hundert Lesern sind sie vielleicht kaum Einem bekannt, *) und auch dieser dankt vielleicht jetzt für die Erinnerung daran. Es sind:

Herzbergs Briefe an Friedrich Wilhelm II im Jahre 1794, über die Verhältnisse zu Frankreich, und die Theilung Polens, nebst der Antwort des Monarchen.

Sire.

Je vois par les papiers publics, que la cour de Vienne prend déja possession des

---

*) Sie wurden nemlich vor zwölf Jahren in dem Staats-Archiv von Häberlin abgedruckt. Aber wie lange ist das her, wie bald wird ein Journalaufsatz vergessen. In den Briefen liegt

Palatinats de Sendomir, de Chelm et de Lublin; d'où j'infere, que celà ſe fait de concert avec V. M. et la Ruſſie, et que le plan des trois Puiſſances voiſines eſt celui, de partager entre elles ce Royaume en tout et en partie, ou que l'Empereur le fait de ſon chef. J'avoue, que ſelon mes idées c'eſt la plus grande faute politique, que les trois Puiſſances puiſſent faire, et ſurtout la Pruſſe, par les raiſons ſuivantes:

1) Les François, qui ont déja gagné une préponderance decidée ſur tout le reſte de l'Europe, ne feront jamais la paix ſans ſtipuler, que toute la Pologne ſoit rétablie dans ſon ancien état, après avoir pouſſé les Allemands jusqu'au Rhin; ils envahiront plûtôt les Etats Pruſſiens et Autrichiens au dela du Rhin.

---

zugleich manche Erklärung, über die Menſchen welche man in dieſem Werke handeln ſieht. Wem ſie aber zu abweichend vom Faden vorkommen, der überſchlage ſie, und gehe zum erſten Kapitel über.

2) La Pruſſe en ſouffrira le plus et elle aura toujours le moindre lôt dans le partage de la Pologne; elle l'a eu dans le prémier partage, ce que j'ai fortement deconſeillé au feu Roi, lui ayant ſuggeré tout un autre lôt pour l'Autriche. V. M. a eu dans le ſecond partage un lôt quatre fois inferieur à celui de la Ruſſie, par lequel Elle eſt dévenue tout à fait dépendante de cette cour, et Elle en aura encore moins, ſi Elle continue à partager avec les deux Puiſſances ſur le même pied, et ſa puiſſance reſtera toujours inferieure et tellement ſubordonnée à celles de ſes copartageans, que celle qui aura une fois un ſouverain homme de tête, ne manquera pas de ſubjuguer et d'anéantir même la Pruſſe, qui ſelon toute raiſon devroit dans le partage s'approprier plûtot le Palatinat de Sendomir jusqu'à la Viſtule.

Le titre, dont les trois Puiſſances ſe ſervent, pour partager la Pologne, eſt ſi odieux et ſi decrié, qu'il fera toujours un tort infini à la réputation des trois ſouverains et que leurs noms en feront fletris dans toute l'hiſtoire, et j'avoue, que je ne comprends

pas, comment le concilier avec leur religion et leur confcience. J'ai juftifié le prémier partage par les titres les moins recufables, pendant que la Ruffie et l'Autriche n'en ont pu produire un feul. Je pouvois procurer à V. M. par la paix de Reichenbach les villes de Danzig et de Thorn, ainfi que le diftrict entre la Netze et la Warthe, les feuls objets dont la Pruffe a befoin pour la fureté, du gré de toutes les parties intereffées, furtout de la république de Pologne, contre les équivalens quatrefois fuperieurs à ces objets, que l'Autriche vouloit rendre à la Pologne, de la Gallizie, V. M. renonça à cette acquifition legitime, malgré la grande dépenfe militaire qu'elle avoit fait, parcequ'on lui fit croire eronnément, que les Polonois n'y confentiroient jamais et que le Sr. Ewart lui fit efpérer, que l'Angleterre lui procureroit les mêmes villes, par un traité de commerce entre la Pruffe, la Pologne et l'Angleterre, qui auroit pourtant été deftructif pour le commerce et les fabriques de la Pruffe. On me força de faire cette paix fur le pied, d'obliger l'Autriche à rendre toutes ces

conquêtes à la Porte Ottomane, d'où resulte encore aujourd'hui cette animosité inveterée de la nation Autrichienne contre la Prusse. J'ai encouru la disgrace de V. M. je fus sacrifié à la cour de Vienne, et je me suis retiré de la Politique, que je crois avoir bien pratiquée pendant 50 ou de moins 30 ans. Je suis encore aujourd'hui dans l'opinion, que le véritable interêt de la Prusse exige, que la Pologne reste une republique independante et élective, sur laquelle la Prusse aura toujours une influence préponderante et pourra s'en servir contre les vûës trop ambitieuses de l'Autriche et de la Russie. C'est aussi par cette raison, que j'ai fort deconseillé à V. M. non, de promettre aux Polonois une nouvelle Constitution, mais de faire plûtôt en sorte qu'on élise toujours quelque Piaste foible, de quelque maison qu'il soit, ou l'Electeur du Saxe, parcequ'il ne peut parvenir à cette couronne, ni s'y maintenir que par la protection de la Prusse et que dès, qu'il veut s'allier avec l'Autriche, l'ancienne rivale préponderante de la Prusse, celle-ci peut l'écraser; mais il ne falloit pas

en mêler les Princeſſes Saxonnes, qui peuvent transférer la couronne à un Prince Ruſſe ou Autrichien. C'eſt ce Plan, que V. M. a une fois approuvé.

En ſuppoſant ces principes ſusdits, que je crois inconteſtables, je ſerois de l'opinion:

Que ſi V. M. parvenoit même à ſubjuguer la Pologne, Elle envoye pourtant tout de ſuite une grande partie de ſon armée ſubſiſtante ſur le Rhin, au ſoutien des alliés, dans les Pays-bas es pour arrêter les progrès des François vers la Hollande et le Rhin, afin de ſatisfaire à ſes nouveaux engagemens avec l'Angleterre, ſans lesquels Elle ne peut pas recevoir la continuation de ſubſide, ni entretenir l'armée, et qu'Elle laiſſe l'autre partie de l'armée ſur le Rhin, pour défendre l'Allemagne, qu'Elle faſſe paſſer en même tems une déclaration publique à la convention françoiſe, pour lui propoſer au nom des alliés, de la réconnoitre à condition que tout ſoit retabli entre les Puiſſances en guerre ſur le pied, qui a ſubſiſté avant la guerre; qu'on commenceroit par une trève ſur le pied de l'*uti possidetis* et qu'on aſſembleroit un

congrès, dans lequel on régleroit le refte des formalités, et nommément l'independance et la conftitution de la Pologne, en lui faifant entendre, que dans le cas contraire V. M. et fes alliés employeroient tous les moyens poffibles, pour lui faire paffer toute l'idée des conquêtes; qu'Elle declare à même temps ou auparavant à fes alliés, l'Autriche et l'Angleterre, que ne pouvant plus efpérer de rétablir la monarchie en France, Elle avoit imaginé ce moyen, pour parvenir à une paix honorable et folide, et qu'il efperoit que l'Angleterre ne feroit pas difficulté, de facrifier fes conquêtes mercantiles et non-effentielles au bien général de l'Europe, en les reftituant à la France. Aprés l'avoir fait agréer aux François et aux Alliés, on pourroit convenir fur le champ d'une trève, fur le pied de l'*uti possidetis*, et affembler un congrès général, dans lequel on arrangeroit tout le refte, et reconnoitroit la république françoife. On pourroit faire entendre aux François, que les Puiffances voifines de la Pologne s'arrangeroient dans ce congrès avec les Polonois, pour leur faire rétablir leur an-

cienne conſtitution, moyennant quelques ceſsions et ſacrifices, qu'elles feroient à la Pruſſe. C'eſt à cette occaſion et dans ce congrès, qu'on pourroit faire obtenir à V. M. ce que mon intention étoit, de lui faire avoir par la paix de Reichenbach, ſeul objet eſſentiel pour la Pruſſe, contre les grands avantages de commerce, et à titre de reconnoiſſance, pour avoir conſervé à la nation Polonoiſe le reſte du royaume. On pourroit auſſi tâcher de leur faire faire quelques légers ſacrifices à la Ruſſie et à l'Autriche, qui y conſentiroient par générofité et pour le bien général de l'Europe. En général il ne convient nullement pas aux intérêts de la Pruſſe, que la Ruſſie s'aggrandiſſe du côté de l'Europe.

Voila, Sire, le ſeul et véritable moyen, que moi je conçois de pouvoir prévénir la ruine totale de Votre Monarchie, par des déclarations publiques, qui par leur publicité s'aſſureroient le ſuffrage et la confiance des deux partis et de toute l'Europe, et qui pourront mettre une prompte fin à la continuation d'une guerre auſſi deſtructive, ou juſtifier V. M. dans le cas contraire aux yeux

de toute l'Europe et pour faire voir ce que Vous avés à attendre, ſoit de la part des François, ſoit de celle de Vos alliés, après quoi V. M. pourroit dans l'un ou l'autre cas prendre des meſures plus fermes et mieux calculées. Berlin, le . . . Juillet 1794.

Berlin, le . . . Juillet 1794.

Sire.

Je conjure V. M. de lire cette lettre d'un bout à l'autre. Elle ne regarde pas mon perſonnel, mais Votre état. Qu'Elle la communique, ſi Elle le juge à propos, à ſes Miniſtres et conſeillers actuels, pour voir, s'ils peuvent la deſapprouver ou Lui donner de meilleurs conſeils.

La monarchie Pruſſienne eſt ménacée d'un danger trop éminent, pour qu'un ancien miniſtre, qui l'a ſervi dans les tems plus heureux, pendant près de 50 ans, ne ſe croye pas obligé par ſa conſcience patrio-

tique, de repréſenter à V. M. toute l'étendue de ſa deſtruction totale, ſi l'on ne change pas, ſans perdre de tems, les plans qui ont prévalu jusqu'ici, et ſi V. M. ne ſaiſit pas, avant la fin de la campagne, le ſeul moyen, qu'Elle a encore jusqu'ici, pour prévénir ſa ruine totale, que des miniſtres peut-être trop reſervés ou craintifs n'oſent pas lui faire enviſager.

Voici, Sire, ces dangers, qui me paroiſſent inévitables: Les François, en triomphant en Italie et en Eſpagne, ont tellement anéanti par leurs victoires continuelles dans les Pays-bas, les principals pays dont depend à préſent le ſalut de l'Europe, les forces Autrichiennes, ſurtout après la reduction d'Ypers et de Charleroy, que ne trouvant plus aucune place forte dans ce pays, ils en feront en peu la conquête totale et pouſſeront d'abord les armées alliées jusqu'au Rhin. Ils inonderont en même tems la Hollande, habitée pour les deux tiers par des patriotes françois. Ils ôteront ainſi à l'Angleterre toute connexion avec la Hollande et le continent de l'Europe, que V. M. lui a pro-

curé par la révolution de la Hollande, et cette nation ne pourra plus nous envoyer des troupes ni l'argent néceſſaire, la maiſon d'Orange ſera chaſſée de la Hollande, et V. M. ſera privée de la facilité de ſes propres magazins par la perte d'Amſterdam et de la navigation du Rhin, et Elle ſera obligée, de ſe defendre derriere cette riviere prés de Weſel, place peu forte en elle même, par l'armée du maréchal de Möllendorf. Si V. M. n'envoye pas cette armée en toute ou du moins en grande partie au ſecours des alliés dans les Pays-bas et en Hollande, ou il ſera encore très difficile de ſoutenir le choc des immenſes forces françoiſes; l'Angleterre ne voudra pas Lui continuer le payement des ſubſides ſtipulé dans le dernier traité, et aprés cela V. M. ne pourra plus, après l'épuiſement total de ſes tréſors et de ſes provinces, ſoutenir les efforts de la guerre et même payer ſes troupes. Si V. M. n'envoye pas ſon armée dans les Pays-bas, les François inonderont toute la haute Allemagne, paſſeront le Rhin, réprendront Mayence et Francfort, envahiront les cercles

de Souabe et de Franconie, de ſorte que les alliés de V. M. diviſés, mal gouvernés, n'ayant plus des forces ſuffiſantes, pour arrêter le torrent des François, V. M. ſera presque seule obligée, de faire face partout dans les Pays-bas, ſur le Rhin, et en haute Allemagne, et en Pologne, ce qui ſurpaſſe ſes forces et ſes moyens. Je crois bien, que V. M. pourra ſubjuguer la Pologne avec les Ruſſes, mais il faut du tems pour un païs ſi étendu; dans ce cas Elle ne pourra plus détacher vers le Rhin, pour arrêter les François. En général je ne vois pas, d'où V. M. pourra tirer les moyens, les frais et les ſommes pour une nouvelle campagne, n'ayant plus à eſperer rien de la part des Anglois, ni à tirer des ſommes ſuffiſantes de ſes états épuiſés, pendant que les François, victorieux partout ne manqueront jamais de reſſources pour continuer la guerre, et demanderont ſurement, que V. M. rende la Pruſſe méridionale, et retabliſſe le tout en Pologne ſur l'ancien pied. Ce ne ſont que les Anglois, qui auroient pû aiſément detruire leur republi-

bli-

blique naiſſante, en envoyant dans la Vendée les 14 mille hommes pour ſoutenir les Royaliſtes, qu'ils doivent à V. M. par l'alliance de 1788, et qui manquent encore à leur armée ſur le Rhin. Toutes ces prémiſſes, dont il n'y a pas une ſeule, qui par les chances de la fortune puiſſe tourner à l'avantage de la Pruſſe, ne laiſſent aucun doute, que V. M. ne peut pas continuer la guerre au delà et même dans la campagne préſente, ſans expoſer Sa monarchie aux dangers et aux revers les plus éminents.

On pourra m'objecter, qu'il eſt aiſé d'énoncer toutes ces dangers, mais qu'il faut faire quelque chose ici, pour les detourner. J'avoue, qu'il eſt difficile, ſi non impoſſible de le faire, après toutes les fautes énormes, qui ont été commiſes de toute part; mais il me ſemble, que V. M. eſt la ſeule Puiſſance, qui peut prévenir la ruine totale de tout ordre ſocial en Europe, ſi Elle ſe hâte, pendant qu'Elle eſt encore ſur pied, et qu'Elle a une armée intacte pour la réputation des armes, et qu'Elle n'eſt pas deteſtée par les François, comme ſont les Autrichiens et les Anglois; ſi

Elle ſe hâte, dis-je, d'acheminer les meſures, qu'Elle a encore en mains, pour propoſer Sa mediation armée aux Puiſſances belligerantes, pour une trève, ou pour une paix pleniere, ſur le pied *du status quo, tel qu'il a été avant cette guerre.* Il ſemble, que pour y parvenir, V. M. devroit commencer par demontrer aux cours d'Angleterre et d'Autriche, l'impoſſibilité abſolue de detruire la nouvelle republique françoiſe, et de ne pas la reconnoître, les dangers éminents de l'une ou l'autre cour, pour leur interieur et leur exterieur dans la continuatien de la guerre, et l'interêt également abſolu que l'Angleterre a de ſacrifier et de reſtituer à la France ces conquêtes, pour ſauver le reſte l'Europe beaucoup plus important pour elle. Il y a toute apparence, que ſi V. M. faiſoit offrir à la republique françoise de la faire reconnoître dans cette qualité, par toutes les Puiſſances de l'Europe, elle y donneroit les mains, avec des modifications peu eſſentielles, qu'elle en auroit toute l'obligation à V. M. et que dans le cas contraire, on pourroit la ménacer des derniers efforts de toute l'Eu-

rope, et des mesures plus justes dans une campagne future, V. M. pourra même en tirer quelque avantage essentiel, du côté de la Pologne, pour prix de sa médiation. C'est de cette manière que V. M. n'abandonneroit pas Ses alliés, mais leur procureroit plûtôt une paix, qui leur est aussi nécessaire qu'à la Prusse.

On dit communément, *avec qui on doit faire la paix en France? C'est toujours avec celui, qui a le pouvoir en main et qui ne se laissera pas vaincre par toutes les Puissances coalisées, selon l'expérience de tant d'années.* Si V. M. goute cette idée, je me fais fort de l'exécuter avec cette activité, qui m'est propre, que je n'ai jamais dementie, par des gens, que je choisirois, et par des memoires, que je composerois pour les Puissances belligerantes. Je leur proposerois un *congrès général*, comme celui de la paix de Westphalie, qui sera accepté, selon toute apparence, par la confiance que toutes les parties ont dans la rectitude reconnue de mes principes, et dans les quelles je me fais fort, de proposer un

plan de pacification, qui menagera les intérêts eſſentiels de toutes les Puiſſances, et ſurtout ceux de la Pruſſe et de la Ruſſie. Je ne prétends pas de rentrer pour cela dans le miniſtère du cabinet de V. M., je ne veux m'y arrêter que pour le tems néceſſaire, pour retablir le ſalut, la ſureté et la conſidération de ma patrie. J'ai vecu trop longtems, pour ne pas vouloir me repoſer, après Lui avoir rendu ce ſervice, et je n'en demande pas d'autre recompenſe. Il dépend de V. M. de communiquer cette idée à Ses miniſtres actuels et de la ſoumettre à leur cenſure. Je crois qu'ils auroient fait la même demarche, s'ils avoient le même courage, de repréſenter à V. M. les terribles dangers qu'Elle court et le ſeul moyen, qui Lui reſte pour en ſortir. Je prévois par le ſouvenir du paſſé, que V. M. me taxera d'une préſomtion outrée et que cela pourra augmenter Son mécontentement contre moi; mais j'aime mieux courir ce risque, que de ne pas faire les derniers efforts, dont je me crois capable, pour ſauver ma patrie, et pour être utile à un monarque, qui m'a disgracié, mais

auquel je n'en ſuis pas moins attaché et devoué.

Berlin, le . . . Juillet, 1794.

Sire.

J'ai oſé faire des répréſentations à V. M. ſur la ſituation critique, dans laquelle ſe trouve à préſent Sa Monarchie, et je ne ſais pas encore, comment Elle les aura accueillies. Dans cette incertitude et la ſituation des affaires ayant beaucoup changée depuis ce tems-là par la perte de la bataille de Fleuri, que le miniſtère Anglois voudra mettre à la charge de V. M. de n'avoir pas reçu le ſecours qu'il a crû avoir acheté par ſon traité de ſubſide et par l'échec que l'armée de V. M. vient de ſouffrir ſur le Rhin, ce qui fera croire aux François, que les troupes Pruſſiennes ne ſont plus invincibles et leur fera hauter le ton, de ſorte qu'ils voudront peut-être garder et incorporer les Pays-bas et la Savoye à leur République; je crois devoir renouveller mes répréſentations, pour que S. M. n'abandonne pas plus long-tems Sa Monarchie aux ſorts incertains des ar-

fnes, et qu'Elle ne diffère pas de faire les démarches, qu'Elle jugera les plus propres, pour ramener, ſitôt que poſſible, une paix tant ſoit peu ſupportable, d'autant plus, que le manque total des grains d'été ménace Ses états d'une famine et chéreté inévitable.

Si V. M. veut m'en croire, je compoſerai ſans perte de tems des mémoires aſſez forts en raiſons, pour engager les deux cours de Londres et de Vienne à reconnoitre la republique françoiſe et à faire la paix ſur le pied, que j'ai propoſé dans les deux rapports précédens, et j'ai auſſi quelque eſpérance de pouvoir y amener la convention françoiſe par la force des raiſons, que je pourrai lui faire valoir et auxquelles elle ſe fiera plûtôt, que ſi elles lui venoient de la part de tout autre miniſtre que moi, dont elle doit connoitre par le paſſé la fermeté et la véracité, Je tacherai de faire entendre en même tems raiſon à la cour de Ruſſie par la même force des argumens, auxquels elle ne pourra pas ſe refuſer. Si V. M. goûte ces idées, les memoires en queſtion ſeront compoſés dans un couple de jours, et il depen-

dra enſuite d'Elle, ſi Elle veut me faire venir auprès de Sa perſonne, pour avoir ſoin des inſtructions journalières et préciſes pour les miniſtres étrangers, que j'ai expédié avec tant d'activité et de ſuccès dans les années heureuſes de 1786 jusqu'à la moitié de 1791. Il n'en coutera pas un ſou a V. M. Je ferai tout par le patriotisme le plus pur et je me retirerai dès que la préſente criſe ſera paſſée. V. M. ſaura par expérience, ſi d'autres ont ſervi mieux, plus vite et moins chérement après mon expulſion du cabinet. — C'eſt auſſi une menſonge, qu'on Lui a fait à croire de mes frequentes maladies. Ie n'ai pas ceſſé d'être auſſi rigoureux et actif, que je l'ai été pendant toute ma vie, et je ne ceſſe pas de travailler pendant 16 ou 18 heures par jour. J'offre à V. M. mes ſervices patriotiques et gratuites et qui ont été heureux jusqu'en 1791. Je ne prétends pas de déplacer les miniſtres actuels; je me retirerai dès que V. M. le jugera à propos et que l'état ſera hors de danger d'après les plans, que je tracerai et dont V. M. ſera contente et les trouvera ſeul praticables.

Au Comte de Herzberg

à Berlin.

Il fût un tems, où vous remplissiez un devoir en me soumettant votre opinion sur les affaires, que je confiois à votre zéle. Aujourd'hui que votre carriere diplomatique est finie, je vous eusse tenu compte de la discrétion qui m'eut épargné des conseils, dont je ne fais cas qu'autant que je les demande. Laissez aux ministres, que ma confiance prépose aux interêts autrefois commis à vos soins, celui de recevoir mes ordres et de les exécuter. Je sais apprécier le patriotisme et j'aime à croire qu'il a seul inspiré vos offres. Il seroit possible cependant, que l'amour - propre en eut pris les formes à vos yeux, et vous eut abusé sur vos véritables motifs, et je serois charmé, que cette idée vous met assez en garde contre vous même, pour vous renfermer dans le cercle de vos devoirs actuels et me sauver le désagrément, de vous en répéter sans cesse le

conseil. Sur ce je prie Dieu, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Du camp d'Oppenheim le 20 Juillet 1794.

Frédéric Guillaume.

Nicht wahr, es bewegt — 1807 diese Briefe zu lesen?

Es leidet keinen Zweifel, das unermeßliche Kriegs=Elend welches seit 1792 Europa verheert, hat seinen Ursprung an dem Punkte, wo Friedrich Wilhelm II im Vertrauen zu Herzberg wankte, und den verfinstrungssüchtigen Räthen folgte, die im Beginnen der Französischen Staatsumwälzung, nichts als den Sturz aller Throne sahn. Denn dieser Schritt führte die Pillnitzer Annäherungen, und den Angriff auf Frankreich herbei, der nun wieder andre Mächte zur Theilnahme reitzte, die Flammen des Jakobinismus entzündete u. s. w.

Wie aber wenn der Monarch noch dem Grafen Gehör geliehen hätte? Jetzt zeigt sich erst wie richtig der Takt dieses Diplomatikers war, und wie prophetisch er in die Zukunft zu blicken vermogte, wenn schon nicht mit Bestim=

mung der Nebenumstände, was nicht im Gebiete menschlicher Gewalt liegt. Aber der nemliche Mann, der einst wohlbedächtig ausgesprochen hatte: Preußen muß alle funfzehn Jahre einen Krieg bestehn, (wobei er die Zweckmäßigkeit desselben voraussetzte) hatte, da er die Gefahren eines unzweckmäßig begonnenen, hereinbrechen sah, doch noch einen Ausweg in der Theorie, die Preußens alte Bedeutsamkeit sichern, die furchtbaren Alternativen, deren Keim jedem unbefangenen Blicke dalag, abhalten, und die Nachbaren noch ziemlich ausgleichen und befriedigen konnte.

Der Minister wurde viel getadelt über diese Briefe, welche, erkannt, Europa ein unabsehbar Elend ersparen konnten. Man setzte seinen prophetischen Gaben die Thatsache entgegen: Daß Frankreich ohne auf die Herstellung Polens zu dringen, Frieden geschloßen habe. Doch nach der Schlacht von Jena, traf da nicht ein, was Herzberg voraus sah?

Man nannte es stolzen Egoismus, wenn der Graf meinte: des mémoires assez forts en raison verfassen zu können, pour engager les deux cours de Londres et de Vienne à

reconnnoitre la republique française. O damals stand auch die Meinung vom Berliner Hofe, und von ihm dem Grafen, anders in Europa, und Pitt hatte sein System noch nicht erprobt; die Opposition wäre bei solchen Schritten des festen Landes gewiß sehr mächtig geworden. Ueberhaupt waren die Britten von 1794 andre Leute, wie die von 1807.

Und der Ton dieser Briefe. Kömmt er nicht der edelmüthigen Verwegenheit eines Posa nahe?

Erstes Kapitel.

Josephe.

Es ist eine uralte Bemerkung, daß sich das Weib im Ganzen früher erzieht, wie der Mann. Die Gründe sind nicht weit aufzusuchen. Der engere häusliche Kreis, die einfacheren Beschäftigungen, geben zeitiger zum Nachdenken Raum.

Josephe hatte von Kindheit auf manches

gesehen, was sie zum Nachdenken über häusliches Glück, und Bestimmung des zarteren Geschlechts aufforderte. Ihr Vater war ein gutherziger angenehmer Mann gewesen, aber eine gewisse prunkende Eitelkeit, von der Mutter in jenen unbedachtsamen Jahren unterstützt, hatte seinen Ruin bereitet. Die Landkavaliere seiner Gegend suchten sich wechselseitig im Aufwand zu übertreffen, Hainthal wollte nun nicht zurück, vielmehr obenan stehn. Die Plane wodurch er seinen Vermögenszustand heben wollte, waren nur oberflächlich durchdacht, und viele davon dem Zufall anheimgestellt. Sie versagten den Erfolg, und mit des Mannes frühem Tode, wo die Wittwe nicht mehr die vielbegonnenen Geschäfte übersehen konnte, auch der Gläubiger Vertrauen nicht besaß, war der Bankerott da. Seine zahllosen Demüthigungen hatte Josephe gesehn, und die Vorwürfe gehört, welche die Mutter sich selbst machte, nicht durch Erinnerungen an den Verstorbenen, und Beschränken im Haushalt, das Unheil abgewendet zu haben.

Sie wurde auch Zeugin der Schritte die ihre Mutter einer neuen Verheirathung entge-

gen that. Bei aller kindlichen Ehrfurcht konnte sie nur mißbilligend darüber urtheilen, wenn sie gleich die Wahl zwischen mehreren Uebeln der Zukunft, dabei begriff.

Ihr Stiefvater hatte nun Gehorsam, Achtung, Vertrauen von ihr zu fordern. Sie wollte das alles geben, aber es ward ihr unendlich schwer.

Dieser Hauptmann Weil war ein widriges verzerrtes Original, das ungemein viel von einem Schacherjuden an sich trug. So auffallend mancher Leser den Ausspruch finden wird, so ist er doch so unrichtig nicht, und die Erscheinung war im preußischen Heere gar nicht selten. Sie wurde aber durch die mangelhaften Einrichtungen begründet.

Die Einkünfte des Offiziers der unteren Grade, waren nicht nur unter dem Stand, (dem man doch so delikate Ehrbegriffe auferlegte) nicht nur verhältnißmäßig weit unbedeutender als die des Musketiers, sondern es ließen sich auch die dringendsten Lebensbedürfnisse nicht damit bestreiten. Die Folgen für den Unbegüterten konnten nicht anders als übel seyn. Manchen sonst braven Mann drückten überhäufte

Schulden zu Boden. Andre geriethen auf sehr nachtheilige Abwege. Sie trieben das Spiel als Erwerbzweig, oder machten ins Geheim den Liebesritter um Lohn. Einige suchten mittelst einer strengen Wirthschaft die in verächtliche Filzigkeit entartete, durchzukommen. Dazu gehörte das Wachenbeziehn für vermögende Offiziere, eine Tagelöhnerei, die den Dienst und den Mann offenbar herabsetzte. Dann sannen sie darauf, ihre Kleidungsstücke nach Möglichkeit zu schonen, und machten sich mit dem Ausbrennen alter Tressen u. s. w. bekannt, um ja das Aeußerste zu gewinnen. Da war denn der Judensinn da, welcher mit dem heiligen Portepee seltsam kontrastirte. Gelangte die letztere Klasse zu der lange ersehnten, lange nach jedem auszumittelnden Ertrag, berechneten Kompagnie, so war des Knickerns an dem Monturwesen der Soldaten, kein Ende. Alles zweckte darauf hin, ein Kapital bei Seite zu legen, um mit diesem und einer Pension, zu welcher die Dienstlänge Ansprüche gab, sich einst in Ruhe setzen zu können. Steckten sie dies Ziel allenfalls weiter hinaus, so that es der Geitz, von dem es heißen kann: l'appetit

vient en mangeant. Der Krieg war ihnen ein Schrecken, weil es da keinen Sold der Beurlaubten mehr einzustreichen gab, und sie zogen eben so unlustig ins Feld, als die Subalternen froh, weil diesen die Hoffnung früher empor zu steigen, winkte. Einer oder der andere diente auch nur so lange noch fort, als der goldne Frieden bestand, und gab seine Invalidität in dem Augenblicke an, wo der Befehl sich marschfertig zu halten, mit Ueberzeugung vorauszusehn war. Wer das Heer kennt, wiederlege.

Hätte man nun keine Kinder, sondern Männer zu Offizieren gemacht, Männer welche eine zweckmäßige Erziehung zu ihrem Beruf vorbereitete, ihnen ein anständig Auskommen verliehn, was von dem Zuviel der Kompagnie-Inhaber sich bequem bestreiten ließ, diese in Kriegs- und Friedenszeit gleich bezahlt, und die Bekleidung der Soldaten wie in Oesterreich, durch ein Hauptkommissariat fertigen lassen, so würde das alles wohlthätig für den Geist sämmtlicher Offiziere gewesen seyn. Aber man ließ die älteren Mißbräuche stehen, während selbst das ältere Gute verloren ging.

Die Regierung welche säumend verfuhr, hier und anderwärts, hat zuletzt die drückenden Resultate nur zu bitter empfunden. Aber die Saite wurde schon berührt: man kann die Regierung nicht allein anklagen. Alle die Generale, die wichtigen Männer im Kriegskollegium, im Generalstabe, im Gefolge des Königs, warum sahn sie denn nicht? warum trugen sie nicht den Rath des Besseren bescheiden vor? Friedrich Wilhelm III hatte gewiß Empfänglichkeit dafür. Hätten sich nur viele und bedeutende Stimmen, wie dort die des Grafen Herzberg im Gebiet der Politik, hier in den Angelegenheiten der Kriegskunst, erhoben. Und konnte es denn bei den Beispielen aus Nordamerika, aus Frankreich her, entgehn, daß das Lenken der Gemüther einen wichtigen, wo nicht den wichtigsten, Theil der Kriegskunst begreift?

Doch wieder zu unserm Hauptmann. Er hatte nicht nur als Fähnrich und Lieutenant Lohnwachen gethan, und Tressen ausgebrennt, sondern die Gewinnsucht noch weiter getrieben. Offiziere die nicht ohne Vermögen, aber üble Wirthe waren, besuchte er fleißig auf den Wachen,

chen, ließ sichs dort schmecken, und erbot sich in Geldverlegenheiten mit Rath. „Ich will ihnen von einem Juden, auf Ihre Uhr, Ihre neue Schärfe, ein Sümmchen schaffen," hieß es dann wohl. „Der Kerl nimmt zwar teuflische Zinsen, aber es bleibt dafür auch streng verschwiegen." Die jungen Leute hatten denn ein Effekt hingegeben, und es entweder zur umgelaufenen Frist eingelöset, oder sich zu einer höheren Verschreibung gezwungen gesehn, oft auch den Gegenstand mit geringem Ueberschuß fahren laßen. Da nun aber Weil den Wuchrer niemals nannte, so war endlich der Verdacht rege geworden, er schösse das Geld selbst her, und striche die Zinsen ein. Man konnte es nicht beweisen, doch bewirkte der Argwohn einer solchen Unwürdigkeit schon, daß sich alles von ihm zurückzog. Als er späterhin eines Stabsoffiziers Kompagnie befehligte, wollte verlauten, er habe von Landbeurlauten auf Umwegen, die der Feldwebel einschlug, Geschenke an Viktualien genommen. Es gelangte etwas davon zum Ohr der hohen Befehlshaber, die jedoch das Gehäßige einer Untersuchung scheuten, und dafür beschlossen,

wenn die Reihe zur Kompagnie ihn träfe, ihn still zu entfernen. — Der erste Theil berichtete schon, wie die Heirath mit des Generals Tochter, ihn, wie man zu sagen pflegt, aus der Affäre zog.

Weil ward nun auch ein Ehemann darnach. Ihm konnt's nicht entgehn, daß er die Kompagnie eigentlich durch seine Frau erhalten habe, aber das Gefühl der Dankbarkeit lag nicht ursprünglich in seiner rohen Seele, und es sich mit einem moralischen Grundsatze aufzulegen, daran war noch weniger zu denken. An Nachgiebigkeit in den Lebensplan der Gattin mangelte es zwar nicht, er wurde sogar geleitet, doch das war nur ein Resultat der Furcht vor dem General, oder der Hoffnung, dieser könne ihm weiter durch seinen Einfluß nützlich seyn.

Er mußte mit in Gesellschaft, mußte Gesellschaft bei sich geben, doch brachte er wenigstens die engste Knauserei für die letzteren Fälle in Vorschlag. Mit Unwillen gab er die Summen her, welche die Kleidung seiner Frau, und seiner Stieftochter forderte, er seufzte über die Lehrer, die zum Unterricht dieser angestellt

wurden. Nur die Absicht, in den Grafen R — i einen Eidam anzulokken, unterstützte er gern, und drückte sich dabei ganz platt aus: dann sind wir sie los. Zu einem vertrauten Bekannten, von ähnlichen Schlag, pflegte er zu sagen: ist mein Schwiegervater einmal todt, soll mir das Weib schon zur Raison.

Frau von Weil litt manches von seinem Widerstande, von seiner Charackterunähnlichkeit, doch wußte sie es vor der Welt zu verbergen.

Josephen aber konnte die wahre Beschaffenheit der Lage ihrer Mutter nicht entgehn, und früher als sonst in den nemlichen Jahren, mußte bei ihr Nachdenken über Verhältniße des Weibes erwachen. Die Ahnungen der Liebe, die sie in der Brust trug, waren hoch idealisch, ein natürlich feiner Sinn, und mehrere hold darstellende Bücher hatten das erzeugt; diejenige Liebe aber, welche sie im wirklichen Leben zu beobachten Gelegenheit fand, wich nur zu sehr von jenen Bildern ab. Dort ein Ehemann, der zwar Zuneigung blicken ließ, aber über seine leichtsinnigen Verschwendungen, doch das Wohl der Familie

aus den Augen ließ, hier ein Gatte der überall das kalte egoistische Herz offenbarte.

Da sie Helm sah, Helm ihr mit Liebe nahte, späterhin dieser Liebe innige Wahrheit durch sein strenges Betragen so besiegelte, schöpfte sie zwar für sich die seligsten Hoffnungen eines Glücks, das selbst ihre kühnsten Entwürfe überstieg — ein so schöner, so zartfühlender, der Liebe so rein hingegebner Mann, — aber eben weil die Hoffnung, eines solchen Mannes Gattin zu werden, so über das gemeine Leben erhöht war — fürchtete sie wieder vor der Erfüllung. Die Verhältniße lagen noch so zweifelhaft da. Der Graf konnte doch vielleicht noch zurückkehren, und dann oder bei einer ähnlichen Gelegenheit, konnte sie von ihrer Mutter, die ganz Konsequenz war, nur Zwang erwarten. Welche Maasregel blieb ihr? Sie mußte sich gefaßt halten, dann den reitzenden Traum sogleich aufzugeben.

Zwischen einem schmeichelhaften Vielleicht, und den geheimen inneren Weissagungen des Schrecklichen, war ihr Leben getheilt. In ihrer Einsamkeit — eine Liebende ist immer einsam, wenn der Zusammenhang mit dem Ge-

liebten unterbrochen wird — beschäftigte sie nun ein doppeltes Streben. Einmal, in dem Falle, daß ihre Wünsche umarmt würden, solches Gatten würdige Gattin zu heißen und Andrerseits, wenn das Schicksal mit trennender Hand dazwischen träte, — mit Kraft zum Entsagen gerüstet zu seyn.

Dort wandte sie alle Zeit, die ihr gehörte, und die noch anderen Beschäftigungen abzugewinnen war, auf, um ihre schon erlangten Fertigkeiten in den schönen Künsten mehr auszubilden, und das Gebiet ihrer Kenntnisse zu erweitern; wobei sie aber einen richtigen Takt hatte, und das mit Recht verspottete Bild einer eigentlichen Femme savante floh. Hier stählte sie ihren Charakter durch ernstes Prüfen der Irrgewinde des Lebens, welche gar nicht bestimmt zu seyn scheinen, das Glück der menschlichen Natur zu begründen, sondern — dies war die Sprache ihrer Religion — sie vielleicht durch Kampf gegen Elend, zu Ertragung eines seligen Lebens zu stärken.

Wir haben oben gesehen, daß Josephens Körperbau hoch und kräftig war. Den physischen Einfluß auf unsre Gefühle wird niemand

leugnen. Jene cimbrischen Weiber, die ihre Kinder und sich selbst mordeten, um nicht der Römer Beute zu werden, hatten sicher nicht die Gestalt weichlicher Empfindlerinnen.

Es mag aber deshalb nicht in Abrede seyn, daß Josephe, wenn sie mit Helm in engeren Verbindungen geblieben wäre, (mindestens durch einen phantastischen Briefwechsel,) auch Eindrücke des Gemüths empfangen hätte, welche das Urtheil unterwerfen. Sie hätte dann vielleicht auf romanhafte Ausflüchte gesonnen, wo sie jetzt angemessene Entschlüße nahm. Doch abgeschieden wuchs mit der leidenschaftlichen Gewalt auch eine starkwollende Vernunft heran. Alles das liegt in der Natur der Sache.

Zweites Kapitel.

Blick nach Feldheim.

Der Feldprediger war nun Landprediger. Die Ruhe seines jetzigen Aufenthaltes that ihm innig wohl. Seine nicht besonders schöne, auch sonst wenig bedeutende Frau, hatte die Tugend der Wirthlichkeit, und bei seinen bisweilen abstrakten Arbeiten war es ihm lieb, nicht oft durch sie gestört zu werden. Er hatte ihr auch gleich beim Anfang der Ehe verkündigt, der Morgen werde immer seiner Studierstube gehören, da gedächte er allein zu seyn, und wünsche sich nur durch besondre Veranlaßungen unterbrochen zu sehn. Die Gattin des Gelehrten müsse sich in diese Einrichtung fügen. Zu den besonderen Veranlaßungen sollte indeß auch manche schöne Frühe gezählt seyn, der man die Feier eines vereinten Spaziergangs schuldig wäre.

Das Vernehmen mit dem Major war erwünscht. Ein für allemal brachte man den Sontag, von Endigung des Gottesdienstes an, zusammen hin, besuchte sich aber wechselseitig

auch manchen Tag der Woche. Mit den Nachbaren wurde Gastlichkeit gepflegt, besonders mit dem Amtsrath Stern.

Was der Prediger meistens vermißte, war die Leichtigkeit, mit der er in *** das Neue lesen konnte, ohne es grade zu erkaufen. Er dachte deßhalb darauf, unter dem Landadel der Gegend, und den Beamten, einen Journal- und Zeitungs-Zirkel einzurichten, der auch bald zu Stande kam.

Sein Amt führte er nicht gleich mit Glück. Beim Regimente hatte er einen Ton der Predigten anstimmen zu müssen geglaubt, der hier fortgesetzt, nicht an der rechten Stelle war. So übersieht auch selbst ein gescheuter Mann, oft einen Hauptumstand. Er traute dem Landmanne mehr Empfänglichkeit für Sprache der Vernunft zu, als dieser wircklich besaß, und wurde verketzert. Der Major, welcher bisweilen den Schulzen oder einen andern der Bauern, gelegentlich gefragt hatte, wie sie mit dem neuen Prediger zufrieden wären? und dem kopfschüttelnd, und ausstellend geantwortet worden war, erinnerte. Da galt es nun ein gewisses verdrießliches Zurückschreiten, auch eben nicht

geeignet, der Gemeine Vertrauen zu gewinnen, da das Wankende mißfiel. Dies Verhältniß mischte denn Wermuth in seinen sonst frohen Zustand. Welchem Leben mangelte aber wohl solche Beimischung? In der That wäre das Loos eines Landpredigers zu beneiden, wenn er nicht entweder gegen seine Ueberzeugungen reden, (was doch die Selbstachtung nicht billigen kann) oder, wenn er die Roheit zu sich hinauf zu heben gedenkt, entweder mit den Consistorien, oder mit der Heerde selbst, in Hader gerathen müßte.

Unsern wackern Mann traf aber noch ein anderes Mißgeschick an seiner neuen Stelle. Er hatte von jeher den materiellen Menschen auch zum Gegenstand seiner Aufmerksamkeit gemacht, und die so rein vernünftig, so mathematisch einfach ausgesprochenen Lehren des großen Brown (ohne Zweifel eines eminenten Wohlthäters des Menschengeschlechts) mit Wärme umfaßt. Es war ein kleines für seine Lernbegierde, sein Gedächtniß gewesen, die Sätze des schottischen Arztes sich vollkommen zuzueignen. Das war ihm aber auch genug. Das Heer der Schriftsteller, welche wieder über das

System sich verbreiteten, hatte er unbeachtet gelaßen, weil ihn das zu weit zu führen schien. Seine eigne Maschine befand sich ziemlich in der Regel, trat ihn aber eine Unpäßlichkeit an, so verfuhr er nach Brows Winken, und das hatte jedesmal nach seinen Erwartungen geglückt.

Da er nun zu Feldheim lebte, dachte er den Bewohnern des Dorfs, durch seine Einsichten in die Arzneikunst nützlich zu werden und munterte alles auf, in Krankheitsfällen sich an ihn zu wenden. Das geschah denn auch. Er fand, daß solche Uebel gewöhnlich in einer durch zu unnahrhafte Speisen, und übermäßige Anstrengung erzeugten Schwäche, ihren Sitz hätten, und war von der Nothwendigkeit eines Reitzes für die Lebenskräfte überzeugt. Der nächste, wohlfeilste, einfachste war ein geistig Getränk. Ob er sich schon einen kleinen Vorrath von Opiaten und anderen offiziellnen Stärkungen hielt, wollte er diese doch nur Fällen dringender Noth aufsparen, und rieth den Bauern bisweilen Brandtwein.

Nun soffen diesen die Bauern von Herzen gern, im gesunden Zustande, soffen ihn auch

um so lieber, da er ihnen oft von der Kanzel verboten, oder als nachtheilig geschildert war, aber da ihn nun der neue Prediger empfahl, in Krankheiten empfahl — (welch abermahliger Kontrast mit dem vorigen Seelenhirten) nun nahm erst das Lästern, und Verschreien überhand. Unglücklicherweise starb auch ein Weib, die den Verordnungen gefolgt hatte. Wahrscheinlich wäre sie auch unter der Behandlung des geschicktesten Heilkünstlers in Europa nicht genesen, da ihre Uhr abgelaufen schien. Nun aber war des Gutsherrn ganze Autorität nöthig, einen Tumult in der Geburt zu ersticken.

Letztrer trat zu dem Tiefgekränkten herein. Mein lieber Herr Prediger, rief er, sie sind so gelehrt, und doch ist ihnen Nikolas Klimms unterirdische Reise nicht bekannt.

Prediger. Wie so, mein Herr Major?

Major. Der Mann meint wohl weiter nichts, wie die Oberwelt, denk ich.

Prediger. Aber —

Major. Ich weiß nicht wers in Reime gebracht hat, doch aus meiner frühen Jugend noch, erinnere ich mich der Worte:

Die Ritterschaft bestehet hier,
Aus Straußen und aus Pfauen,
Das Oechslein und das andre Thier,
Läßt sich als Bürger schauen,
Das Schaaf, der Hamster, und das Schwein,
Sind Bauern oder könntens seyn,
Die sich dem Lehramt weihen,
Sind trockne Papagayen.

Glauben sie mir, da ich nach Feldheim kam, hatt' ich auch mancherlei Gutes mit dem Volke vor. Ich sah aber bald, daß es damit nicht fort wollte. Die Wohlthat, wurde als eine Schuldigkeit ertrotzt, die Nachsicht erzeugte Faulheit. Ich dachte an Nikolas Klimm, und kehrte bei Zeiten um. Nein, sprach ich zu meiner verstorbnen Frau, soll die Feldarbeit nicht mit dem Respekt untergehn, so müßen wir die traulichen Ergießungen verbannen, und an Strauß und Pfau denken. Ich hob also den Kopf nach Gebühr in die Höhe, und sie mußte sich nach Erfordern brüsten. Da gings.

Prediger. Traurig!

Major. Wollten sie sich auch entschließen, zu seyn, was das Lied besagt, wie gut würden sie mit den Thieren stehen. —

Prediger. Das muthen sie mir im Scherze zu.

Major. Mancher Scherz hat einen verborgnen Ernst.

Prediger. Ach ganz unwahr ist jener beissende Witz nicht.

Major. Das wollt ich meinen.

Prediger. — Es giebt aber eine Mittelstraße.

Major Recht, an so was soll der scherzhafte Ernst auch erinnern.

Prediger. Der Herr Major schlägt sie selbst auch ein. Das Taglohn der Arbeiter wird nach Verhältniß der Theurung erhöht.

Major. Aber an der Arbeit nichts nachgelassen.

Prediger. Wohl, ich werde zu folgen suchen.

Major. Hoffen sie aber auch nicht, daß sie sich auf der Mittelstraße ganz wohl befinden werden. Es wird etwa nur die Hälfte der Anfeindungen geben.

Prediger. Vielleicht aber doch die Freude an halbes Gedeihen des Guten. — —

Von jetzt an gab der Prediger dem un-

mündigen, bewölkten, harten Sinn der Bauern mehr nach, ließ die Sinnlichkeit in seinen Predigten mehr das Wort führen, behandelte die Kranken mit einer Art von Charlatansmiene, bediente sich oft nur einer zweckmäßige Diät und eines Glases Wein, das der Major reichen ließ. Da aber der Leute Glaube Arznei forderte, so wurden allenfalls Pillen aus Mehl und Wasser geknetet, mit einem unschädlichen Goldschaum überzogen, und fanden denn bei den Genesenen hohen Ruhm. Doch konnte sich der Prediger nicht enthalten, in solchen Fällen die Schachtel mit der Inschrift zu versehn: Mundus vult decipi, ergo decipiatur.

Drittes Kapitel.

Fortsetzung.

Aber das veranlaßte späterhin einen lächerlichen Auftritt. Der Schulz kam zu Markt in das benachbarte Städchen. Hier wohnte ein Chirurgus von welchem sonst in Krank-

heitsfällen Rath eingeholt worden war, und der nicht wenig zürnte, daß der Prediger zu Feldheim ins Handwerk pfuschte. Er fand sich in einem Bierschank mit dem Schulzen zusammen. Dieser pries die vom Prediger erhaltnen Pillen, welche er bei sich hatte, um bei noch nicht ganz gewichener Unpäßlichkeit ihren Gebrauch auch auf der Reise fortzusetzen. Da der Bader die Schachtel sah, verlangte er sie in die Hand zu nehmen. Von der Inschrift verstand er die Wörter Mundus, vult, und ergo vollkommen, aber für das Uebrige mußte er ein Lexikon zu Rathe ziehen. Ihn verdroß jedoch der Gang nach Hause nicht. Wie stampfte aber der Schulz mit den Füßen als Jener zurückkam, und frohlockend schrie: das heißt: weil ihr Esel betrogen seyn wollt, so betrügt man euch. — Die noch anwesenden Bauern aus Feldheim hätten gern den Schulzen ausgelacht, aber sie hatten meistens auch dergleichen Schachteln aufzuweisen, und ihr Zorn wurde mit entflammt.

Wer weiß was darin ist, rief der Schulz, und warf die Arznei in eine Ecke. Der Chirurges griff sie auf, Untersuchungen damit an-

zustellen, die ihm die Erklärung abdrangen: es sei gar keine Medizin.

Kaum waren indessen die Bauern wieder ins Dorf zurückgekehrt, als sie auf den Edelhof stürmten. Der Major rief entgegen. Kerls seid ihr toll? Was giebts?

Alles schrie durcheinander: Der Pastor hat uns zum Narren gehabt, angeführt, betrogen —

Major. Erst die Hütte ab, ins Teufels Namen, ihr grobe Schlingel!

Die Bauern entblößten das Haupt.

Major. Nun spricht Einer nach dem Andern. Der Kuhhirt erst. Was that euch der Prediger?

Kuhhirt. Meine Frau ist acht Tage krank gewesen wie ein Hund. Da hat sie Fliederthee getrunken, es hat aber nichts geholfen. Und da ist der Pastor gekommen, der hat ihr Pillen gegeben —

Major. Sonst nichts?

Kuhhirt. Suppen hat er ihr auch geschickt, und einen Pot Wein.

Major. Sie ward besser?

Kuh-

Kuhhirt. Ja das wohl, aber es soll keine ordentliche Medizin seyn.

Major. Sprecht ihr Martin!

Martin. Wie ich die Kopfschmerzen hatte, und das Speien, machte er mirs auch so. Die Medizin taugt nicht.

Schulz. Und ich hab sie auch gebraucht. Und habe gedacht, sie hülfe mir. Der Balbier in der Stadt sagt aber, es wäre nichts wie Mehl, und auf der Schachtel stände, wir wären dumme Esel.

Major. Also kurirt seid ihr?

Martin. Ja.

Kuhhirt. Das wohl aber —

Schulz. Was hilft denn das, wenn wir doch keine ordentliche Medizin gekriegt haben.

Major. Und ihr wollt noch streiten daß ihr dumme Esel seid. Weg vom Hof, oder euch soll das heilige — —

Er wandte gewöhnlich solche Kraftsprache an, und behauptete bei deutschen Bauern oder deutschen gemeinen Soldaten käme man weiter damit, als wenn aller Schmuck einleuchtender Vernunftgründe angewendet würde. Vielleicht

hatte er leider für die ersten zwanzig Jahre noch Recht, und als Ausnahmen von der Regel mögten einige Gegenden am Rhein, und in Thüringen gelten.

Vom Anfang seines Aufenthals zu Feldheim, hatte übrigens der Prediger gesucht, eine Versöhnung zwischen dem Major und seinen Neffen einzuleiten, jenen aber weit erbitterter gefunden, als er es geglaubt hatte. Für das was der Prediger zu Helms Lobe anführte, hatte Reinwehr wenig Sinn. Ihm schien Gelehrsamkeit für den Soldaten nicht passend. Dagegen zählte er die vormaligen Ausschweifungen des jungen Menschen, jedesmal wenn von ihm die Rede war, auf, setzte freilich manchen mildernden Ausspruch über Jugendschwäche, und Reitz der Verführung zu, dennoch aber wollte der Unmuth nicht aus dem Ton der Rede schwinden.

Deshalb hatte der Prediger es immer noch nicht über sich gewinnen können, das was

Frau von Weil ihm aufgetragen hatte, anzuregen. Er fürchtete des Majors Aufwallung mit Recht. Zudem kannte er Helm innig genug, um zu wissen, daß die Ausstattung des Oheims, ihm bei aller Leidenschaft nicht willkommen seyn würde. Daß er vielmehr sein höchstes Verdienst, sein höchstes Glück darin setze, durch eignes Streben das Ziel zu umarmen. Dahin winkten auch alle Briefe desselben.

Viertes Kapitel.

In *** verändert sich viel.

Helm blieb seinen Entschlüssen so redlich treu, wie im vorigen Jahre. Der Sommer und Winter verstrichen abermals unter eisernem Fleiß, eiserner Abhärtung. Die Munterkeit, und das behende Kraftgefühl, welche ihm letztere gab, erzeugten ihm sehr frohe und glückliche Empfindungen, doch mit den Fortschritten der Wissenschaft, so groß sie wirklich waren,

blieb er unzufriedner als je. Immer verstri-chen ihm die der Uebung gewidmeten Stunden zu schnell, immer hatte er gehofft, in dem Zeitraume mehr fördern zu können. Dieser Geiz scharrte um destomehr ein.

Gegen des Jahres Ende war er mit den Klassikern der sogenannten militairischen Wissenschaften bis auf die Höhe hin, welche die Kriegskunst unter Friedrich II gewonnen hatte, so vertraut als es die Theorie etwa seyn kann. D. h. sein Gedächtniß hatte sich die allgemeinen Regeln so zugeeignet, daß er sich selbst so leicht keine vergebliche Frage that, und war er irgendwo ungewiß, so ruhte er nicht, bis er dem Wissensdurst Befriedigung erzwungen hatte.

Auch kam die beschlossene kleine Reise znr Ausführung. Er richtete sie nach Gegenden von einiger Merkwürdigkeit, besuchte die Festungen der Nähe, nnd nahm ihre Werke auf. Dies gab Gelegenheit einen Briefwechsel mit mehreren Ingenieur- und Artillerie-Offizieren anzuknüpfen, der nicht von geringem Nutzen war. Der handwerksmäßige Blick solcher Männer sah mit Ruhe, wo Helm von seiner

Einbildungskraft, die sich überall anschmiegte, nicht selten irre geführt ward. Helm theilte ihnen mehrere erfinderischen Ideen (denn diese wurden schon immer häufiger) über Befestigung, Geschütz u. s. w. mit, und die sorgsame Kritik der Herren, diente zur Berichtigung manches übersehenen Umstandes. Doch entdeckte er auch bald ihren Reichthum an Vorurtheilen, und kämpfte dagegen an. Seine meisten Waffen lieferte ihm die Geschichte, die Gegner liehen sie mehr von ihrer Erfahrung. Es kam sogar ein regsamer Streitgeist über Helm, der aber in den Tagen der Jugend wohl geeignet ist, manche Schlacken des Geistes auszustoßen.

Josephe hätte wahrlich dürfen eifersüchtig sein, über die gefährliche Nebenbuhlerin Wissenschaft, die sie sich selbst zur Seite gestellt hatte.

Gegen den Ablauf dieses Jahres trat ein sehr unerwortetes Ereigniß ein. Der General verlor sein Regiment. Gegen seinen Wunsch mußte er sich in den Ruhestand zurückziehn, und mit einer eben nicht ansehnlichen Pension leben. (Schade, daß er keine Kommandantenstelle erhielt!)

Das änderte in *** vieles ab. Der General wählte einen entfernten kleinen Ort zu seinem Aufenthalt. Wie er nun abgereist war, oder eigentlicher schon von dem Tage an, da der Befehl ankam, welcher sein bisheriges Verhältniß aufhob, stellte sich der Hauptmann Weil in seiner wahren Gestalt dar. Die Maske fiel, da sie ihm nicht mehr nützlich schien. Er kündigte seiner Gattin an, daß das kostspielige gesellschaftliche Leben enden müsse, und er die genaueste Haushaltung einführen werde, um von den Kompagnie = Einkünften bei Seite zu legen. Ihre und Josephens Beschäftigung sei nun, sich mit dem kleinen Montirungswesen der Soldaten bekannt zu machen, Leinwand vortheilhaft einzukaufen, und die viele Muße mit Zuschneiden u. s. w. auszufüllen.

Natürlich behagte das Frau von Weil nicht. Doch hätte sie sich wohl noch darin gefügt, wenn nicht anderweitig des Mannes Umgang so lieblos gewesen wäre. Denn alle Verstellung von Ehedem fiel jetzt weg. Ihr Zartgefühl duldete einige Zeit, dann mußten aber harte Dinge zur Sprache kommen. Man gab

sich gegenseitig Vorwürfe zu hören, und die Ehe wurde unerträglich.

Es wurde bereits erzählt, daß Frau von Weil eine Verheirathung Josephens mit Helm eben nicht als verwerflich angesehen hatte, wiewohl unter den Bedingungen, daß vor der Hand keine vortheilhaftere Aussicht sich darstellte, der junge Offizier außer seinem jetzigen Rang zu befördern sei, oder der Oheim hinzuträte.

Jener polnische Graf hatte immer noch umsonst auf seine Rükkehr hoffen laßen. Für Helm war noch nichts zu thun gewesen, und dieser hatte sich auch neuerdings nicht mit großem sichtbaren Eifer gezeigt. Vom Prediger aus Feldheim langte keine Nachricht über die mit dem Major geflognen Unterhandlungen an. Ja, des letzten Billets wegen, welches sie ihrer Tochter, unbeantwortet zu laßen rieth, vermuthete sie fast Erkalten der Leidenschaft, und meinte nun, nichts sei wahrscheinlicher, als daß der junge Mann den Gedanken aufgeben werde, da ihr Vater entfernt sei.

Einige Tage nach der Abreise des letzteren

war das Jahr wieder um. Helm schrieb abermals an Josephe, aber der Brief war jenem von vorigem Jahre überaus ähnlich. Sehr zarte entfernte Ehrerbietung, kein deutlicher Antrag, abermaliges Hinausschieben.

Frau von Weil war zufrieden, daß der Brief erschien, und war es wieder nicht. Einen Schwiegersohn hätte sie jetzt lieber in ihrer Nähe gehabt, als jemals, um als Vermittler zwischen sie und den widrigen Gatten zu treten. Aber wie weit lag das mit Helm hinaus.

Sie fand dienlich an den Prediger zu Feldheim zu schreiben. Ohne Zweifel erinnern Sie sich, hieß es, daß ich Ihnen bei Ihrer Abreise einige Aufträge gab. Ich habe keinen Bericht erhalten, und bitte noch darum. Es ist natürlich, daß mir der Tochter Wohl am Herzen liegt. Könnte es auf diesem Wege gegründet werden, so wäre mir es lieb, sehr lieb. Versagt aber der Oheim seinen Beistand, oder hat es den Gesichtspunkt des jungen Herrn verschoben, wenn mein Vater jetzt nicht mehr in der Lage ist, ihm nützen zu können, so wünsche ich auch, daß das gleich ins

Klare kömmt. Die romanhafte Spannung, in welcher meine Tochter erhalten wird, kann mir nicht anders wie mißfallen u. s. w."

Wir haben schon gesehen, wie der Prediger troz der Herzensgüte des Majors noch keine Zufriedenheit mit dem Neffen hatt bewirken können. Um so weniger wurde diese Saite berührt.

Der neuen Aufforderung konnte er aber nicht widerstehn. Er betrachtete dabei, daß jener Stolz seines jungen Freundes, sich zuvor durch eignes Verdienst empor zu schwingen, zwar überaus schön sei, aber bei dem ruhigen Frieden, und der Abwesenheit des Generals, welcher ein Familieninteresse dabei hatte, für ihn gelegentlich wirksam zu seyn, sein Ziel doch sehr weit hinaus rücken, und die entzückenden Jahre der Jugend verstreichen laßen könnte. Des Mannes Charakter war auch ruhiger und weniger schwungvoll, als der des Herrn von Helm.

Die Unterhandlung mit dem Major begann also von fern. Ja von fern, denn bis zur Nähe gelangte es damit nicht. Der alte Reinwehr barg mitten unter den guten Eigen-

schaften, die ihn achtungswerth machten, eine seltne Unversöhnlichkeit mit dem der ihn einmal beleidigt hatte. Nichts war ihm im ganzen Laufe des Lebens empfindlicher gewesen, als jene Kabale (anders nannte er es nie) seines Chefs. Wenn er sich schon späterhin im geräuschlosen Landleben sehr wohl befand, so verzieh er doch nicht. Und als der General auf Pension gesetzt ward, äußerte Reinwehr seine Schadenfreude unverhohlen und laut. Diese Schwachheit ist nur auf die Rechnung eines tiefgefühlten und auf Eigenwerth begründeten Ehrgeitzes zu stellen.

Als daher nur des Predigers erste Winke fielen, von einem zu vermuthenden (so behutsam nahete er) Liebesverständniß zwischen Helm und Fräulein Hainthal, sprang der Major zornschäumend auf, und erklärte: wenn sein Vetter einen solchen Gedanken hegte, so könnte er sicher seyn, nie, nie ihn zu beerben. Er verbat sich zugleich alle weitere Unterhaltung über den Punkt.

Fünftes Kapitel.

Fortsetzung.

Helm empfing ein Schreiben vom Prediger, welches ihm dringend empfahl, nach Feldheim zu kommen, und die volle Aussöhnung mit dem Oheim mit Eifer nachzusuchen. Reinwehrs Aeußerungen über eine Leidenschaft des jungen Mannes, die er zu Josephen nähren mögte, wurden nicht geheimnißvoll behandelt, doch folgten Rath und Winke nach. Der Prediger meinte, die Grundlage im Charakter jenes Biedermannes sei zu edel, um nicht die Aussicht zu öffnen, ein etwas rachsüchtiges Gefühl werde Bitten und Gründen weichen.

Helm antwortete aber mit vielem Stolz. Josephens Besitz, sagte er, ist mein Ziel, mein hohes einziges Ziel, aber ich würde seine heilige Reinheit entweihen, wenn irdend etwas anderes wie meine eigne Strebekraft mich dahin führte. Ich zerstörte mir selbst das höchste Glück, wenn ich noch irgend Jemand Antheil daran einräumte, darum muß ich bitten, geben Sie jede Sorge um mich auf. Oder wollen

Sie etwas thun, so waffnen Sie des Oheims Zorn, daß er meine Enterbung beschließt. Es würde mich eben so froh machen, wie der Umstand, daß Josephens Großvater das Regiment verlor. Dann habe ich nur von mir, von mir zu hoffen, und muß thätiger seyn; wie der fechtende Römer die tapfre Streitkraft verdoppelte, wenn der Legionadler in den Feind geworfen ward.

Daß überhaupt Helms Stimmung gegen den Major seit einiger Zeit wieder kälter geworden war, hatte folgenden Grund. Letztrer antwortete nämlich auf diejenigen Briefe Helms, die er ihm denn doch aus Ehrerbietung schrieb, etwas kühl, und auf die Meldungen von seinem gegenwärtigen Treiben und Thun, wurde nicht viel gegeben. Der Alte lebte in der alten Zeit, sie zeigte sich ihm in ihrer (heroischen) Schöne, das Neue konnte seinen Beifall nicht gewinnen. Ob er Recht hatte? Nun, nach Fontenelle hat bekanntlich Jeder Recht.

Helm verfolgte seine Bahn. Bis jetzt hatte er sich wie wir wissen, mit den ältern Lehren der Kriegskunst bekannt gemacht, nunmehr warf

er sich mit gleichem Forschergeist auf die Geschichte der neuen Zeit, und suchte sich die Begebenheiten der französischen Revolutionskriege zu deuten. Freilich standen sie mit den Theorien, die ihn bis dahin von ihrer Trefflichkeit überredeten, in gewaltigem Widerspruch. Die empfahlen, ja bedungen unerläßig die emsigste Vorübung des Soldaten aller Grade, feste Ordnungen, regelvolles Bewegen auf geometrischen Linien, und besonnene Pünktlichkeit. Die Kunst war so vielumfassend dargestellt, daß man an den Glauben hängen mußte, nur ein ihr ausschließlich gewidmetes und langes Leben könne endlich den Heerführer ausbilden, den gewissermaaßen der Nimbus einer geheimnißvollen Größe umzog. Frankreich hatte dagegen ungeübte Truppen aufgestellt, an ihre Spitze waren oft jugendliche Generale getreten, deren voriger Beruf entgegengesetzt war, und dennoch hatten die Siege, welche sie über alte wohldressirte Krieger und Feldherrn von bewährtem Ruhm erfochten, der Welt Staunen aufgelegt. Was er über diese Räthsel von preußischen Offizieren aussprechen hörte, befriedigte ihn nicht. Da wurde gewöhnlich die

Schuld auf die Feinde Frankreichs geschoben, man setzte Bestechungen voraus, und endete gewöhnlich mit der Ueberzeugung, der preußischen Armee müsse es ein Spiel seyn, dergleichen Kriegsneulinge über den Haufen zu werfen, wobei man denn viel von Pirmasens und Kaiserslautern sprach. Das stolze Gefühl in solchen Behauptungen ehrte er hoch, theilte es auch mit hohen Vergnügen, doch sein Wahrheitssinn fand dabei keine Genugthuung.

Jetzt las er erst die Schriften der Herren von Bährenhorst und von Bülow. Gleich Schuppen fiel es ihm vom Auge, so manche Ahnung die ihn hier und da durchflogen hatte, schien ihm erfüllt. Unendlich viel, was er bis dahin gepriesen hatte, mußte er als Irrthum erkennen. Er konnte nicht begreifen, wie doch das alles den weisesten Männern im Vaterlande entgangen sei, ja er wunderte sich über sich, nicht selbst die Urtheile ausgesprochen zu haben, deren Konsequenz so nahe lag.

Aber der bittre Spott in den sonst so lehrreichen Schriften verwundete seinen Patriotismus. Er glaubte alle jene Berichtigungen und Entdeckungen ließen sich mit Mäßigkeit aus=

sprechen. Auch müsse das Vorurtheil welches immer eine ehrwürdige Seite behalte, nur mit sorgsamer Schonung berührt werden. Manches kam ihm auch wie ungerechter Tadel vor.

Erfahrungen leiteten ihn freilich noch nicht, und die Geschichtsschreiber sind selten wahr genug, um jene überflüßig zu machen. Noch hatte er sogar keine fremde Truppen in der Nähe gesehn. Deshalb nahm er den Rest seines Vermögens, bat sich einen Urlaub von zwei Monaten aus, und trat eine Reise nach dem Elsaß an, die unterwegs möglichst beschleunigt werden sollte, um troz der kargzugemeßenen Zeit so viel als möglich zu beobachten.

Sechstes Kapitel.

Helms Reise.

Nachdem er den gewünschten Urlaub erhalten hatte, auch durch die Vermittelung eines Freundes die nöthigen Päße, ging er zum

Hauptmann Weil, und ließ sich den Damen melden. Hier war man ungemein überrascht, daß der einsiedlerische junge Mann eintrat, Josephe am meisten, wie man denken kann. Bei ihr konnte es Erschrecken genannt werden.

Frau von Weil vermuthete, er werde eine freundliche Botschaft vom Oheim erhalten haben, und käme um sich zu erklären. Der Prediger hatte ihr geschrieben, ihm sei es nicht gelungen, ihre Wünsche bei dem Alten ins Werk zu richten, von den Bemühungen des jungen Mannes hoffe er dagegen viel.

Man ließ ihn vor, und er stammelte mit einiger Verlegenheit, er stehe im Begriff eine Reise zu machen, und bäte um die Ehre sich beurlauben zu dürfen. Frau von Weil meinte, ihm würden einige Minuten des Alleinseins mit Josephen wohlthätig und erleichternd werden, sie machte sich also ein Gewerbe, und verließ das Zimmer.

Ein unnennbar zagendes und seliges Gefühl kam über unsern jungen Offizier, da er sich allein dem Mädchen gegen über sah, die ihm alles, alles war. Die Einsamkeit der Liebenden übt einen Zauber, an den kein andrer

Schwung, von welcher Kunst, von welcher andrer Schönheit er sich auch erhebt, reicht.

Helm sagte ihr mit großer Verlegenheit, er werde um manches zu sehen, wovon er nur den Begriff hätte, den Beschreibungen gäben, verschiedene Städte und Länder besuchen. Zwar sei an keine große Tour durch England, Frankreich und Italien zu denken, auch bände ihn Eil, doch würde ihm wohl manche Merkwürdigkeit der Natur und Kunst zu Gesicht kommen. Er bäte sie um die großmüthige Erlaubniß, ihr über Gegenstände, die Interesse für sie haben könnten, Einiges schreiben zu dürfen. Sie gestand ihm die Erlaubniß mit großer Liebenswürdigkeit zu, und indem sich das Gespräch erweiterte, fand Helm mit süßer Bewunderung, daß Josephe durch Lektüre sehr vertraut mit dem geworden war, was er, sie interessirende Gegenstände, nannte. Sie bat sich, nachdem er den Weg, den er zu nehmen gedachte, bezeichnet hatte, besonders von den Rheingegenden, und von Dresden her, Briefe aus. Sie sagte: beschreiben sie mir die Naturschönheiten, und ihre Gefühle, bei ihrem Anblick, auch die Gemälde und andre Kunst-

werke, — wenn ich nicht über die Herrlichkeiten vergessen werde.

Helm rief: Vergessen! Wenn ich mit einem Peyrouse die Welt umflöge — und setzte erwärmter hinzu, was jedem Liebenden unter den Umständen beifällt. Josephe suchte sich ihrer Verlegenheit am Klavier zu entziehn. Sie sang mit bebender Stimme einige seelenvolle Lieder, die Helm begleitete. Die Musik ist ein uralter Dollmetscher der Liebenden, aber wenn sie die Empfindungen verbergen soll, betrügt sie, indem sie nur lebendiger durch sie hervorgerufen werden. Das geschah auch hier, und die Mutter blieb lange genug entfernt, daß die Sprache der Herzen ziemlich Worte erhielt. Helm sprach mit Wehmuth von der nahen Trennung. Josephe verhehlte nicht, daß das ziemlich parador scheine, indem er ja zu *** so entfernt lebe. Seine Erklärnng hieß: sich ihrer würdig zu machen, werde der seltsame Lebensplan befolgt. Dann warf er seine Blicke in schönere Zeiten der Hoffnung. Die Zärtlichkeit nahm in der That Ueberhand, und es war recht gut, daß die Mutter nun wieder herein trat, die denn die näheren Berichte über

Helms Reise mit einigem Frost empfing. Endlich nahm Helm, den Himmel in der Brust, Abschied.

Der Plan dieses Werks gestattet nicht, über die Reise selbst ausführlich zu seyn. Helm gieng durch Hessen, um die als treue Kopien der Preussen gerühmten Soldaten dort zu sehn. In der That wimmelte es auf dem Paradeplatz zu Kassel, genug von buntem militairischen Prunk. Ein Kapitain, mit dem Helm Bekanntschaft anknüpfte, machte die wichtige Bemerkung: die Hessen unterschieden sich von den Preussen darin, daß sie noch Locken trügen, was doch unstreitig ein sehr anmuthiger militärischer Zierrath sei. Unser Landesherr, setzte er hinzu, ist bekanntlich Chef eines preussischen Regiments. Wenn er nach der Garnison desselben reiset, es zu besehn, so wird für den Morgen das Haar nur durchgekämmt, doch gleich nach der Parade, die Locke wieder nach hessischer Ordnung frisirt!

In Strasburg sah er zum Erstenmal französische Krieger. Das Herz pochte ihm bei dem Andenken an ihre Heldenthaten, doch konnte der Preusse, von Jugend auf, an den

äußeren militairischen Glanz gewöhnt, sich erst in die Vernachläßigungen von Uniform, Stellung nach der Größe u. s. w. nicht finden. Er meinte wenigstens, das französische Heer müßte, durch eine preußisch genaue Beachtung aller, auch der kleinsten Rücksichten noch weit vollkommener werden. Um den Geist der Truppen näher kennen zu lernen, wurde Bekanntschaft aller Art aufgesucht. Die Annäherungen an Männer, welche den merkwürdigsten Kriegsbegebenheiten der neueren Zeit beigewohnt hatten, konnte nicht anders, als in jedem Betracht lehrreich seyn.

Nun ging Karl dnrch das Würtembergsche nach Baiern. Von da nach Böhmen. Endlich nach Sachsen. Auf diese Weise hatte er in kurzer Zeit die Armeen sechs großer Herren, in ihren Eigenthümlichkeiten, flüchtig beobachtet. Daß er an Schlachtfeldern und Festungen nicht umsonst vorüberging, versteht sich.

Mit einem durch die verschiedenartigsten Bemerkungen angefüllten Portefeuille, kehrte er endlich heim. O wie reich an Hoffnungen! Und wie wurden sie nicht getäuscht! Diese Reise an sich war vielleicht das letzte frohe

Glück was dem Armen wurde. Bald nahte das Schicksal feindlich.

Neben der Lehrbegier als Soldat, die ihn zu dieser Ausflucht spornte, suchte und fand allerdings sein Geist anderweitige Nahrung, sein Herz Genüsse. O wie fesselte ihn die schöne Natur bei Manheim, bei Heidelberg, im sächsischen Erzgebirge. Die Kunstsammlungen in verschiednen großen Städten, besonders in Dresden fanden einen zart vorbereiteten Sinn, und gewissermaßen ward die Liebenswürdigkeit seines Gemüthes hier der Vollendung nahe gebracht. Wenn es nur die Gränzen des Werks erlaubten, so würden wir gern seine Gefühlsart näher schildern.

Was dabei seine Glückseligkeit auf den lichtesten Gipfel hob, war, daß er alles mit Josephen zu sehen glaubte. Denn nichts, nichts, von allem Erhabnen und Schönen was ihr nicht in den wärmsten innigsten Schilderungen, worin der immer wahre Dichtergeist der Liebe athmete, in die Heimath gesandt wurde. Sie empfing mit jeder Post große Aufsätze, antwortete oft und in Briefen, deren zarte

Fülle weiblicher Hoheit, sein Innres göttlich durchdrang.

Siebentes Kapitel.

Was Karl bei seiner Heimkehr vorfand.

Mehrere Veränderungen waren während der Abwesenheit von drei Monaten (denn einen Monat Urlaub bat er von München aus, sich noch nach) zu *** vorgegangen. Die wichtigste, die ihn mit großen Schrecken füllte, ließ ihn Josephen nicht mehr dort finden. Es hatte nemlich das Weilsche Ehepaar, im Uebermaaß der Zwietracht, seine Verbindung aufgehoben.

Der Mann war nach der Scheidung gehalten, der Gattin ein Jahrgeld zu zahlen, welches freilich unbeträchtlich genug war. Sie hatte Gründe, weder in *** zu bleiben, noch zum Vater zu gehn, und wählte Berlin zu ihren Aufenthalt. Man hatte mit der Reise so geeilt, daß Helm sie nicht mehr antraf. Zwei

Briefe waren für ihn zurückgeblieben. Einer von Josephen, rührend und kurz, ein andrer von der Mutter, ernst und ausführlich. Sie erklärte unter andern: „Ihre sonderbaren Aufmerksamkeiten für meine Tochter müssen eine andre Wendung nehmen. Ernste Zuneigung handelt.“

Er wollte das jetzt auch. Es war der ernsteste Vorsatz. Seine Bescheidenheit, die in dem Hinblick auf die Unendlichkeit aller Wissenschaft, sich nur noch vergrößert hatte, setzte ihn doch über das Gefühl nicht weg, ein vor Tausend Anderen fähiger und unterrichteter Kopf zu seyn. Froh umgaukelten ihn die Erwartungen.

Allerdings warf es ihn schrecklich zu Boden als er zu *** ankam, und erfuhr, Josephe sei entfernt. Er hatte noch bei seinem Aufenthalte zu Dresden einen Brief von ihr erhalten, in welchem nichts von der ganzen Scheidungsangelegenheit der Mutter gemeldet ward. Wirklich schwebte der liebende Geist des jungen Paares immer in hohen Regionen, (er muß es auch eigentlich) auf die lästige Gemeinheit blickte er nur, unsanft erinnert, herab.

Nachdem sich Helm einigermaaßen von seiner Bestürzung gesammelt hatte, schrieb er an Josephen, und an ihre Mutter. Der erste Brief enthielt freilich nur — Poesie des Grams, der andre aber (die Scheidung dieser Frau, und die dadurch immer bewirkte, einsame und eingeschränkte Lage, erinnerten an die gemeine Welt) erklärte sein Benehmen, seinen Stolz nur sich selbst das äußere Glück verdanken zu wollen, und seine frohen Aussichten. —

Auch war unterdeß dem Regimente ein neuer Chef, ernannt worden, und angekommen. Es war ein Mann jünger an Jahren, als der vorige, und geschniegelter an Sitten. Er warf sich mit Feinheit in die Brust. Reichlich würzte er die Rede mit französischen Wörtern, sagte mit Leichtigkeit Verbindliches, und war voll Diensteifer. Militärische Wissenschaften waren sein drittes Wort, und er traf in der That beim Regimente viel verbesserte Unterrichtanstalten. Sein Anzug war fest und glänzend, er schien auch jünger als er wirklich war.

Dieser Mann imponirte, und Helm meinte, er werde unfehlbar den Grundstein zu sei-

nem Glücke legen. Die Folge wird zeigen, wie er es that.

Helm, der über die Heere die er gesehn, wie man wohl voraussetzen wird, auch das unterrichtendste gelesen, und ihre Geschichte sich bekannt gemacht hatte, arbeitete nun eine Parallele zwischen ihnen und dem preußischen aus.

Es ward ein sehr wichtiges Werk, bei welchem zu bedauern ist, daß es sich nicht durch den Druck bekannt machte. (Wie wohl andrerseits Gutes und Wahres genug in Büchern erschien, und nicht die mindeste Beachtung höheren Orts fand.) Helm suchte darinn alle Fortschritte in den verschiednen Theilen der Kriegskunst auf, die von den Fremden seit funfzig Jahren gemacht waren. Erst hob er die aus, welche dem Vaterlande ohne Verletzung der alten Formen, nützen konnten, hielt seine Befremdung nicht zurück, daß man Anderen einen so einleuchtenden Vorzug lassen konnte, uud empfahl aufs dringendste, mit dem Nachstreben, und baldigem Zuvorthun, zu eilen. Andre, die freilich gegen das hier bestehende stritten, suchte er zu modifiziren, bis sie auch

anpaßten. Er zeigte auch, daß das preußische Heer, seit dem siebenjährigen Kriege einen nur äußerst kurzen Weg zur Vervollkomnung zurückgelegt habe.

Philosophischer Geist, Menschenkunde und tiefblickende Würdigung der Geschichte statteten das Werk aus. Ein Vierteljahr der anhaltendsten Emsigkeit brachte er damit zu. Nachdem er selbst, (man kennt sein strenges Eigenrichterthum) nichts mehr daran zu tadeln fand, ließ er es sauber abschreiben, und sendete es seinem General zu. Der Brief welcher das Werk begleitete, war ziemlich weitläuftig, nahm den Ton des Respekts nach Gebühr an, drückte aber Voraussetzungen des Urtheils und der Kenntnisse des Chefs aus, von welchen dieser ziemlich entfernt war; und redete doch auch sehr kühn und mit einer Art Vertrauen, wie sie etwa unter zwei Denkern, die sich ihre Entdeckungen mittheilen, üblich ist.

Ein Meister, der nach Jahren endlich das Kunstwerk vollendet hat, woran seine Einbildungskraft mit väterlicher Wärme hing, und welches die leitende Vernunft rastlos vervollkomnete, kann nicht froher seyn, als Helm. Wie

einen solchen durchglühte ihn nicht allein der Schöpferstolz, sondern auch der Gedanke an den zu erstrebenden Lohn. Unser junge Offizier verhehlte sich den Glauben nicht, der General würde ihn, nachdem er ihm so bekannt geworden sei, als den Mann betrachten, von dessen Verbesserungsplanen das Heer entschiednen Nutzen schöpfen könne, und die Verbesserungsplane selbst mit allem Eifer dem Monarchen empfehlen. Wie kann es anders seyn, meinte er, schon die zweckmäßigere Einrichtung der Junkerschule, liegt ihm so am Herzen, was wird er nicht erst fühlen, wo die Rede von der ganzen Armee ist.

Es vergingen einige Wochen, keine Antwort langte an. Das ist ein gutes Zeichen, dachte Helm, er studirt das Manuskript in allen Theilen genau. Er freute sich um so mehr auf den Brief, welchen er vom General empfangen würde, denn es war zu vermuthen, er würde in die Sache dringend, ausführlich, und vielleicht durch Gegenargumente interessant seyn. Der junge Offizier las um so eifriger alles was zum Gegenstande seines Manuskripts ge=

hörte, nun allenfalls mit dem Gebieter einen rüstig gelehrten Streit zu bestehn.

Was ihn um so mehr auf einen solchen Brief hoffen ließ, war folgender Vorfall. Einer seiner Kameraden, der älteste Adjudant des Regiments, von welchem schon oben die Rede war, kam kurz nach der Ankunft des Generals zu Helm.

Er trug ein Papier bei sich, mit einigen Entwürfen zu Manövern. Sie waren ungefähr von dem Schlage, daß ein guter Korporal sie eben so verfaßt hätte. Helm ward gebeten, sie ein wenig nachzusehn, was denn geschah. Letzerer fertigte auch einige kleine Zeichnungen daran. Hierauf schickte der Adjudant dem General die Arbeit zu, und erhielt ein höchst verbindliches Dank- und Belobungsschreiben. Helms Erwartung spannte sich bei diesem lebhaften Würdigen.

Allein er wartete mehrere Monate umsonst auf Antwort. Und zu seinem großen Befremden schmälte beim Excerzieren der General mit ihm häufig, und das auf eine viel bittrere Weise, als der vorige bei solcher Gelegenheit. Einmal geschahs, daß der Zug unsres

Freundes beim Schwenken den Zwischenraum um einige Fuß verloren hatte. Es lag eigentlich an dem vorderen Offizier, denn Helm war jetzt auch im kleinen Dienst höchst pünktlich. *) Nun kam aber der Chef heran gesprengt, und rief mit schneidendem Lachen: über ganze Armeen will man reden, und versteht keinen Zug zu führen!

Wohl erschrack Helm tief. Er wollte dies betragen nicht deuten, wie es in seiner Ahnung lag, denn von der Aussenseite des Generals verführt, hegte er von ihm hohe Be-

---

*) Friedrich II hielt auch mit Strenge auf den kleinen Dienst, und zwar aus dem wohlerwogenen Grunde, daß aus der Mässe des Kleinen das Große versammelt sein muß. Helm war auch mit seinen Ueberlegungen dahin gekommen, und ob er schon manches im preußischen kleinen Dienst überflüßig und zwecklos fand, so vollzog er es dennoch genau, um sein Verhältniß gebührend wahrzunehmen. — Es giebt bekanntlich aber eine Art Helden, die die Ehrfurcht für das Detail darum so weit treibt, damit ihr Mangel an Kenntniß des Großen versteckt werde.

griffe. So gekränkt er sich auch fühlte, so fand er doch Entschuldigungen für den General im Diensteifer.

Nachdem drei Monate verstrichen waren, (die ihm lang genug dünkten, denn seine Rechnung aufs Emporsteigen war kurz hinausgestellt) beschloß er, durch ein zweites Einsenden verschiedner Manuskripte, den Chef zu erinnern. Er hatte während dessen mehrere ausgearbeitet. Das eine enthielt Angriffs- und Vertheidigungsplane für den Staat, in den verschiednen Fällen, wo sich ein Krieg mit dieser oder jener Macht denken ließ. Die älteren und neueren Kriegssysteme waren dabei zu Rathe gezogen, wie eine Menge von Umständen, an die sonst der Soldat selten denkt, und die doch so großen Einfluß auf das Geschick haben.

Der Chef antwortete abermals nicht. Helm welcher Ungeduld fühlte, sandte schon nach einem Monate eine neue Arbeit ein. Sie betraf verschiedne Vorschläge, zur Verbesserung der Mechanik beim Heere. Erfindungsgeist uud Sachkunde legten sich deutlich darin an den Tag. Es wurden hier die Ersparnisse ganzer Millionen einleuchtend angezeigt, daneben zweck-

mäßige Vereinfachungen, Mittel leichter und bequemer ins Feld zu ziehn, u. s. w.

Nun langte endlich eine Antwort an. Froh schlug Helm den Brief auseinander. Hier folgt er:

Hochwohlgeborner Herr!

Hochzuehrender Herr Lieutenant!

Ob ich es schon gern sehe, daß ein junger Offizier sich applicirt, so muß ich doch Ew. Hochwohlgebornen bitten, mich künftig mit dergleichen Zuschickungen zu verschonen, indem meine Geschäfte zu überhäuft sind, um jugendliche Exercitia lesen zu können. Uebrigens recommandire denenselben Gaudi und Tielke bestens, verharre auch mit Hochachtung u. s. w.

Achtes Kapitel.

Fortsetzung.

Wo sind die Farben, um des armen Jungen Zustand lebendig zu schildern? Das hieß

also die Frucht mehr als dreijähriger, so anhaltender eifrigen Anstrengungen, von einem Genie unterstützt, das so wohl berechtigt war, sich selbst zu erkennen. Wie durchbohrte dieser Brief! Es giebt ein Ehrgefühl des Kopfes, wie des Gefühls und Willens. Jenes (in deutschen Heeren keine häufige Erscheinung) will die eignen Ideen geachtet, geprüft wissen, und Helm erblickte also die tiefste Beleidigung in jedem Worte dieses kläglichen Briefes. Indem noch die zu Boden gestürzte Hoffnung seiner Liebe dazukam, war es ihm unmöglich sich gleich bis zur Verachtung zu sammeln, er fühlte vielmehr alle Lust, den General zu ermorden.

Ein gutes Schicksal mußte es lenken, daß grade der Amtsrath Stern, sein Vormund, sich in *** befand, um das Verhältniß mit ihm aufzuheben, da er volljährig geworden war. Dem Manne wurde nichts verhehlt. Er that alles um jeden Ausbruch der Leidenschaft bei dem jungen Offizier niederzuschlagen. Der Weg, den er dazu wählte, war höchst besonnen. Ohne nemlich einen Auftrag dazu empfangen zu haben, ging er zum General, und erbat seinem

nem Mündel einen Reiseurlaub von etlichen Wochen, nöthige Angelegenheiten und Eile vorschützend. Der Chef willigte ein, und da ihm auch eben nicht daran gelegen war, den Lieutenant bei sich zu sehn, so hieß es: er kann gleich reisen, braucht sich nicht erst bei mir zu melden.

In einer Art Betäubung zeigte Helm dem Obristen und den anderem Staabsoffizieren, seinen Urlaub an, und warf sich in den Wagen.

Es ging nach Feldheim. Zum Erstenmal schlug ein tiefes Unglück seine Kralle in des jungen Mannes Leben; die Kraft die so viel Hoffnung erschaffen, so viel Freuden in den Busen aufnehmen konnte, mußte nun auch den Zorn der Schicksalsmächte desto inniger empfinden.

Indeß waren freilich nicht alle schönen Aussichten verloren gegangen. Er hatte sich an seinen Chef gewandt, weil ihm der zunächst durch Empfehlungen nützlich seyn konnte, und er mit anderen Generalen, vermögend ihn in Protektion zu nehmen, nicht bekannt war. Eine Bewerbung beim General-Inspekteur, bei Männern im Kriegskollegium, im Generalsta-

be u. s. w. blieb ihm noch immer, und nachdem die Zerstreuung der Reise seinen Muth wieder ein wenig gesammelt hatte, entwarf er denn einen neuen Plan, und suchte sich über die Zeit, die bei dem früheren, ihm ohne Ertrag hinschwand, dadurch zu trösten, daß er während derselben, sich wieder neuer und wichtiger Fortschritte, in Kenntniß und Einsicht bewußt war.

Nein, ermannte er den Sinn, es wird nicht an weisen Männern, nicht an Patrioten fehlen, deren Blick für die Wahrheiten die ich vortrage, für die einleuchtenden großen Vortheile, die ich dem Vaterlande entdecke, geschärft sei. Der Staat wird alles durch sie kennen lernen, es zur Ausübung bringen, und dem Urheber einen Platz anweisen, auf welchem er ferner nützen kann.

Vom Oheim hörte er aber wenig Worte des Trostes. Dieser Alte hatte keinen oder wenigen Sinn für Helms Ansichten, so ein gescheuter Mann es sonst war. Auch die mit den beßten Gründen unterstützte Beredsamkeit wirkte nicht auf ihn, ein Umstand dessen Sonderbarkeit durch seine hohe Ehrfurcht

für die alte Verfassung des Heeres erkärt wird.

Die Zusammenkunft mit dem Prediger schafte Karln dagegen viel Genugthuung. Dieser Mann staunte, über den unglaublich großen Weg, den sein vormaliger Zögling im Gebiete des Denkens und Wissens zurückgelegt hatte. Er fühlte meistens, daß er nunmehr unter ihm stand, was der genialen Kombinationsgabe des Helm zuzuschreiben war, doch empfand er darüber Freude, keinen Neid. Sein ruhig lebensphilosophischer Sinn, konnte dagegen des Freundes wilden Ungestüm mäßigen. Er drang in ihn, seinen Unmuth zu entfernen, billigte von ganzer Seele den Entschluß, anderweitig zu beginnen, und munterte zu neuen Hoffnungen auf.

Allerdings kam das Gespräch bald auf Josephen. Helm gestand ihm, daß er mehrere Briefe von Frau von Hainthal empfange, worinnen von Vernachläßigung seines Plans die Rede sei, ein Vorwurf der ihm dem Busen grausam durchbore, bei einem so lebendigen Feuer. Um destomehr, erwiederte der Prediger, suchen Sie den Oheim zu gewinnen,

und geben ihren hochherzigen Eigensinn auf. Es ist dem wackern Manne ein leichtes, ihren Einen Wunsch zu krönen, sie dürfen hernach um so ruhiger abwarten, bis der Zweite in Erfüllung kömmt.

Nein, nein, rief Helm, darüber bestehn meine Entschlüsse, und wanken nicht. Man erreicht den fernen Thurm unfehlbar, sagt Göthe, wenn man nur nicht abläßt, und ich muß mir Josephen selbst erringen!

Die schöne Natur in Feldheim vermogte übrigens seine Schwermuth uicht aufzuheitern. Ihn marterte die Empfindnng eines Schiffers, den nach langer Reise, ein Sturm, im Angesicht des Hafens, zurückschleudert. Zwar hing er keinem müssigen Gram nach, er handelte; doch mehr unter ängstlichen Besorgnissen, als freundlichen Ahnungen. Er hatte Abschriften seiner Memoiren von *** mitgenommen, und schickte sie von Feldheim aus, dem Inspekteur sämtlich zu.

Ueberaus quälend ward es ihm, nach Berlin an Frau von Hainthal schreiben zu müssen. Er empfing immer öfter von dieser vorsorgenden Mutter Briefe, und hatte dann

ihre Erwartungen gewiegt. Jetzt war es ihr doch nicht zu verhehlen, daß der erste Plan gescheitert sei. Die Anzeige kostete ihm unendlich viele Ueberwindung, allein er suchte sie so viel als möglich zu versüßen.

Frau von Hainthal die hierbei ungeduldig ward, schrieb an den Major. Allerdings fiel ihr der Schritt nicht leicht, doch das zur That eilende in ihrem Charakter, und Liebe zu Josephen drangen durch. Das Schreiben war wohlwollend und klar. „Ihr Neffe, Herr Major, liebt seit mehreren Jahren meine Tochter. An der Redlichkeit seiner Zuneigung ist nicht zu zweifeln, das Mädchen schlägt den Geliebten, die Mutter den Eidam nicht aus. Nur die Verhältnisse sind entgegen. Würde Sie der Anblick des Glückes eines Liebenden der Ihnen so nahe steht, nicht erfreun? Und wie wenig würde es Ihnen kosten, ihn sich zu bereiten.",

Reinwehr wüthete. Wir sahen schon, wie er über den Punkt dachte. Bitter und satyrisch schrieb er zurück: „er hätte ganz und gar nichts dagegen, wenn sein Neffe sich mit der liebenswürdigen Tochter einer so liebens-

würdigen Mutter vermählen wollte, nur würde er ganz und gar nichts dafür thun.

„Das gefiele mir" rief er dem Prediger entgegen, der ihn eben zu besuchen kam, „wenn das Weib doch noch über mich triumphirte! Wunder daß sie nicht hinzusetzt, ich soll sie noch heirathen, so entstände eine Quadrupelallianz.

Jener ergriff die Gelegenheit, sich mit sanfter Beredsamkeit für den Freund einzulegen, doch mit so schlechtem Glücke als jemals.

Helm ging nun zurück in die Garnison.

Neuntes Kapitel.

Weitrer Erfolg des schönen Strebens.

Ueberaus unglücklich befand sich unser junge Freund nunmehr in dem Verhältnisse zum General. Die Vernunftgründe die er aufbot, den Haß wider den Mann zu tilgen, verfehlten zwar nicht in so fern ihren Zweck, daß sie

die lauten Ausbrüche der Leidenschaft zurückhielten, aber es gab einen bittern Kampf, den jede Gegenwart des Chefs erneute. Ein hoher Vorgesetzter hat über der Untergebnen Gemüth viele Gewalt. Er kann sie mit Härte behandeln, oft mit Ungerechtigkeit, und ein freundlich Wort, ein Scherz gewinnt sie doch wieder. Nicht so in dem Fall, wovon hier die Rede ist. Die Kränkung, welche Helm empfunden hatte, ging nicht vom Verhältnisse, sondern vom Menschen aus. Und nicht nur, daß sie alle Hoffnungen zu Boden warf, sie sprach verächtliche Geringschätzung wider das Urtheil, die Ideen, das Wissen eines Jünglings aus, der einen nicht gemeinen Stolz fühlte.

Der Inspekteur ließ keineswegs lange auf Antwort harren. Mit umgehender Post hatte sie Helm noch zu Feldheim empfangen. Sie hieß:

Hochwohlgeborner

Hochzuehrender Herr Lieutenant!

Ew. Hochwohlgebornen sage ich den verbundensten Dank, für die mir mitgetheilten

Aufsätze, welche ich mit Vergnügen lesen werde, und verharre u. s. w.

Es versteht sich, daß Helm hierauf gute Erwartungen stützte. Mit jedem Posttage sah er dem Briefe entgegen, welcher sich nun über die gelesenen Memoiren verbreiten würde. Doch er hoffte umsonst. Nimmer erblickte er von diesem General noch eine Zeile.

Keine Zeit weiter zu verlieren, wurden die nemlichen Manuskripte (wiewohl immer noch verbessert, und mit wichtigen Zusätzen versehen,) an einen bedeutenden Mann im Ober-Kriegskollegium gesandt. Die Antwort, welche gleichfals mit umlaufender Post erschien, war der des Inspekteurs an Magerkeit vollkommen ähnlich. Helm erfuhr späterhin durch jemand der dabei gestanden hatte, als der Held des Kriegskollegiums seinen Brief empfing; leztrer habe, da er die dem Werke beigefügten Zeichnungen erblickt, ausgerufen: Es weiß die Schw — n — th, alles schickt Plane, sie müssen wohl denken, wir hätten nicht schon genug.

Nun kam ein Officier des General-Stabs an die Reihe, der den Ruf eines sehr unterrichteten Offiziers hatte. Dieser antwortete

später. Er hatte jedoch gelesen, da die Antwort eintraf. In einem eleganten, fast ästhetischen Styl, legte er eine Kritik der Aufsätze an, lobte, setzte in Zweifel, tadelte, alles mit artigem blumenreichen Ausdruck, und verbindlichen Wendungen. — Das war es aber auch alles.

Helm war mindestens froh, jemand gefunden zu haben, der Rede stand. Er schrieb gleich wieder, vertheidigte sich bescheiden gegen die Einwürfe (welche beiläufig gesagt, seicht waren) und bat nun den Briefsteller, sein Ansehn zu verwenden, daß, wo möglich, die Vorschläge zur Ausführung gebracht würden. Hierauf schrieb jener Offizier in einen Ton zurück, der die größte Befremdung verrieth. Fast behandelte er Helms Glauben, man werde dergleichen in die Wirklichkeit übergehen lassen, höhnisch. Dann nannte er einige Gemeinplätze, von dem ganz anders auf dem Papiere, der nothwendigen Vorsicht nicht an das zu rühren, was durch die Erfahrung so vieler Jahre bewährt sei u. s. w.

Wo möglich wurde Helm bei diesem Briefe noch bestürzter, wie bei jenem von seinem Chef. Denn eine neue sehr lebendige Hoff-

nung schwand wieder. Er glaubte erst, einen Mann gefunden zu haben, bei welchem Interesse für die Sache aufgeregt sei, und nun fand sichs, daß er nur mit einer Eitelkeit zu thun gehabt hatte, die sich auf dem Tummelplatze der Theorie gefiel.

Er überwand indessen den Widerwillen gegen die Kühle, gegen die Vorurtheile des Mannes, und schrieb nochmals. Er ließ die Sprache der Vernunft gegen die unhaltbaren Sätze reden, doch mit nöthiger Bescheidenheit. Freimüthig äußerte er dabei den Wunsch, sich in eine Lage versetzt zu sehn, in welcher er mehr als in seiner gegenwärtigen beschränkten, leisten könne, und bat offen, ihm sein Vorwort zu leihn, damit er in den Generalstab versetzt würde.

Mit sehr artigem Frost hieß es darauf: man danke dem Herrn von Helm verbindlich für die Ehre eines solchen Vertrauens, bedaure aber um so mehr sich durchaus unvermögend zu sehen, ihm zu begegnen. In solchem Fall müsse sich Helm an bedeutendere Männer wenden, z. B. an N. N. Uebrigens mangle ihm die Muße, noch länger wissenschaftliche Strei-

tigkeiten zu unterhalten, was aber die Hochachtung um nichts verminderе, mit welcher u. s. w.

An den N. N. wendete sich der arme Junge freilich auch, da gabs aber einen der Briefe, die Dutzendbriefe heißen könnten, denn es ist immer die nemliche Form.

Man wird den Zustand unsers Freundes begreifen. Von allen Seiten zurückgewiesen, nicht einmal eine ernste Aufmunterung zum neuen Studium, vielweniger ein Lohn für das alte. Er wurde irr an den Umständen.

Ich fühle, rief er vor sich, wie wenig ich bisher noch that, aber ich darf doch auch mit Ueberzeugung behaupten, daß ich auf meinen erreichten Standpunkt, eben nicht viele meines Gleichen, neben mir erblicke. Sollte denn das gar keinen Werth haben? Ich dem Vaterlande durchaus nichts mehr sein, als jeder, eine Zahl? Hätte der Onkel recht, und stände das von Friedrich errichtete Gebäude in so vollkommener, der Zeit trotzenden Ehrwürdigkeit da, daß kein Zusatz nöthig wäre? Ist es über jeden Zweifel erhoben, daß wir beim nächsten

Kriege, die Szenen von Molwitz, Sorr, Prag, Roßbach, Leuthen werden erneut sehn?

Sein Urtheil widersprach der letzten Frage durchaus, aber der heilig glühende Patriotismus, der sich das Bild Friedrichs, und der Schlachten jener Schlesischen Kriege, immer poetisch darstellte, verführte ihn zum Glauben. So stand er ungewiß da.

Mit Freuden hätte er allen Eigennutz resignirt, wäre auf seiner unbedeutenden Stelle geblieben, bis die Anziennetät (deren hohen Werth er wohl kannte) ihm eine wirksamere angewiesen hätte; auch das Verhältniß zu Josephen, würde durch seinen Alltagsdrang nach Einkünften, diesen Entschluß nicht verrückt haben (indem der Liebe wäre auferlegt worden, in Regionen der Hoffnung auszuharren, bis das Ziel zu umarmen sei) aber ein andrer Umstand erschütterte alle seine Geduld, entweihte seinen schönen Ehrgeitz, ließ sogar die treue Liebe zum Vaterlande bisweilen wanken. Er sahe nemlich so mancheu seiner Bekannten außer der Reihe befördert, manchem alten wakkern Krieger voran gestellt; ihn selbst traf das Loos zweimal Einschub durch Individuen zu

leiden, und eine genaue Erkundigung ließ ihn sonderbare Nachrichten über diese Männchen einziehn.

Die meisten hatten ihre Fortüne in gesellschaftlichen Zirkeln gegründet. Da waren sie den Damen bekannt geworden, (besonders den älteren) deren lüsterne Blicke vom Lombertisch nach ihrer Jugendlichkeit trafen, und die denn in der frohgelaunten Phantasie, den mitspielenden alten Offizieren sie empfahlen. Geschmeidigkeit gegen General und Oberst arbeitete dann weiter. Auf der Parade wurde nun Diensteifer, durch rasches Laufen, oder Reiten, auf Befehlshabers Wink, gezeigt. Den kleinen Dienst konnte man wohl bald auswendig wissen, da er auch ohne alle Mühe, durch die ewigen Wiederholungen, bald anklebt. Jetzt kams nur noch darauf an, dem General, oder dem Inspekteur, oder einem einflußreichen Gönner weiß zu machen, man besitze militärische Kenntnisse. Das fing man verschiedentlich an. Einige nahmen Lehrer, die aber ihre Marke meistens unbeschäftigt empfingen, da der junge Herr keine Fete versäumen wollte. Oder man tapezirte seine Zimmerwände mit militärischen

Zeichnungen, arbeitete auch wohl, mit Hülfe eines geschickten Bombardiers dergleichen selbst aus, und reichte demüthig ein. Hin und wieder stöberte man in Lehrbüchern, um einige oberflächliche Begriffe, und ein Paar Kunstausdrücke zu gewinnen, die man am rechten Orte zu hören gab.

Selten wohnte ein anderes, wie das Talent der kleinlichen Intrigue in den Herren. (Dagegen ist das Talent des Nützlichen selten zur Intrigue gewandt). *) Reichlich wirkte der Nepotismus mit. Der Monarch voll Herzensgüte und Zutrauen, glaubte den Empfehlun-

---

*) Ein Offizier, welcher eine Ausnahme machte, und im Gefühl des Talents und der Wissenschaft, zu steigen suchen wollte, bewieß sich so schlau, daß er die Ausarbeitungen, welche er einem gewissen General übergab, nur höchst mittelmäßig einrichtete, (damit sie dem Maasstab desselben anpaßten,) auch einen groben Fehler stehen ließ, den Sr. Exellenz mit Selbstgefühl verbessern konnten. Das gelang. Hätte sich der Offizier aber gezeigt wie er war, der General, weit davon entfernt ihn zu verstehn, würde ihn noch vielweniger empfohlen haben.

gen, das Unbedeutende gelangte an den bedeutenden Platz, und der Saame des Mißvergnügens wurde bei den Zurückgesetzten reichlich ausgestreut.

Alles das sah Helm, und mußte sich doch in Geduld fügen. Er würde andre Dienste gesucht haben, dies gab aber seine Vaterlandsliebe nicht zu. Nur der Satz, (der Satz des unerwiesnen Glaubens) bei allen Säumnissen und eingeschlichnen Mißbräuchen, werde doch ein geheimes Etwas im preußischen Heere liegen, das den alten schönen Ruhm erhielt, brachte etwas Heiterkeit in seinen peinvollen Zustand.

Wohl bedurfte er eines Stabs, sich auf seinem so unmuthigen Pfade daran zu stützen. Ach er litt viel! Das Verhältniß mit den Kameraden war überaus drückend geworden. In jener Zeit, da er sich den wildesten Ausschweifungen hingab, zählte er nur frohe billigende Jugendfreunde; da er seiner ernstlichen Bildung sich hingab, hieß er ein Sonderling, alles zog sich von ihm zurück. Sonst entschuldigten ihn die Obern, nun waren sie bitter.

Er erfuhr unglaublichen Verdruß. Bis=

weilen sprach er auf der Parade von den Feldzügen der Franzosen, und zollte Bewunderung wo sie gebührte. Da erhob man denn entweder einen jämmerlich durchgeführten Streit, oder ließ Karln wohl, ein satyrisches Lächeln auf ihn werfend, stehn. Traunberg, der denn doch das alte Verhältniß nicht ganz vergessen hatte, kam einigemal zu ihm, und rief warnend: Herr Bruder ich bitte dich um Gotteswillen, rühme die Franzosen nicht, du heiß't im ganzen Regiment ein Jakobiner!

Einmal redete er von der österreichischen Armee, und merkte an, daß er auf seiner Reise, bei den flüchtigen Blicken der Beobachtung die ihm möglich gewesen wären, viele vortrefliche Einrichtungen, und manchen sehr unterrichteten Offizier angetroffen habe! Alles lachte. Die Kostbeutels mit ihrem grauen Kaput, rief Einer. Sie haben nicht einmal Schärpe und Ringkragen, ein andrer. Die meisten sind Schuster- und Schneidersöhne, ein Dritter. Helm ward ungeduldig. Meine Herren, erwiederte er, die gesunde Vernunft ergiebt, daß man auch ohne

glänzende Dekorationen und Ahnen, ein höchst achtbarer Mann seyn kann. Daß bei uns auf die prunkende Auszeichnung gehalten wird, stammt aus einer Zeit, wo man mehr wie jetzt sinnlich war.

Man mußte auch mit des Staates gerinzger innerer Kraft koerzitiv haushalten, und so auch die kleinlichen Gemüther für sich gewinznen. Aus dem richtigen Gesichtspunkt angezsehn, verdient dies Verfahren alles Lob. Alzlein besäßen wir sonst nichts Großes und Guztes, den unerschütterlichen Sinn für Ehre, die sorgsame Disziplin u. s. w. so würden uns doch die Litzen und Puscheln keine Schlachten gewinnen. Ich meine auch, jeder Patriot müßzse um so mehr nach wahrem Verdienste strezben, da bei seinem Mangel, den wir freilich nicht hoffen wollen, die Demüthigung namenzlos wäre, sich einst von irgend einem Feind, der mit bequemen Ueberröcken einherzöge, und Bürgersöhne unter seine Offiziere zählte, überwunden zu sehn. „Herr Lieutenant, schrie ein Major der dabei stand, ich verbitte mir, daß sie in meiner Gegenwart solch unnütz Zeug sprechen, oder sich gar über des Königs

Dienst mokiren!“ — Aber Herr Oberstwachtmeister, welche Mißdeutung! — „Ich habe es schon oft gehört daß sie unanständige Diskurse führen, und lassen sie es nicht, soll ihnen der Teufel auf den Kopf fahren!“ — Herr Oberstwachtmeister, wenn mich nicht die Subordination zurückhielte — „Wie Herr Lieutenant, sie unterstehen sich noch“ — Meine Bemerkungen waren Patriotismus. Ich will den sehen, der mich in dieser Empfindung übertrift. — „Wissen sie, daß ich sie nach der Wache schikken kann!“ — Es wäre mindestens neu, Vaterlandsliebe mit Arrest zu büßen. *) — „Immer noch räsonniren? Herr Adjudant! den Lieutenant Helm gleich nach der Hauptwache gebracht!“

Der Major schäumte vor Grimm. Helm machte ihm ein ruhiges Kompliment, und folgte dem Adjudanten. Jener war nun zum General gelaufen, und hatte alles mit Zorn und Uebertreibung angebracht. Darauf erschien

*) Der junge Mensch war noch sehr unerfahren Als ob es neu sei über Patriotismus verfolgt zu werden! Der Patriot sei nur ein Denker.

bald der zweite Adjudant, und bestellte des Generals Befehl, daß Helm kein Bette besitzen sollte. Sagen sie dem Herrn General, erwiederte dieser, das schärft nicht, da ich immer ohne Bett schlafe. Der Adjudant dachte unkameradisch genug, es zu hinterbringen. Nun wüthete der General noch mehr, und sprach von Kriegsrecht halten, und an den König melden.

Helm konnte bei seinem Bewußtsein alles erwarten. Inzwischen geschah weiter nichts. Mogte der General doch keinen Muth haben, die Sache weiter zu Sprache zu bringen, oder worin es lag, genug unser Freund kam nach einem sechswöchentlichen sehr strengen Haft los, und mußte vom General, da er sich meldete, anhören: Herr Lieutenant, wenn ihnen denn andre Dienste so gefallen, so dürfen sie ja nur den Abschied nehmen, und dahin gehn. „Er antwortete: „Herr General, Mißhandlungen könnten mich freilich zwingen, den Dienst zu verlassen, aber zu glauben, ich wäre fähig zum Ausländer zu gehn, das verbitt' ich mir auch von ihnen.“ Der General that als hörte er diese Worte nicht, und entließ ihn.

Viel empfindlicher verwundete unsern Freund folgender Auftritt. Die Offiziere sprachen von Bülow. Wenige hatten ihn gelesen, keiner verstanden. Man krittelte die Lehrsätze oberflächlich und seicht, da aber die Satyre Bülows zur Sprache kam, und behauptet ward, er mache sich über das Heer lustig, da ertönten kräftige Schimpfworte. Helm urtheilte nun auch. Es bringt mich fast zur Verzweiflung, hub er an, daß dieser neue Folard seinen muthwilligen Satyr nicht zu bändigeu vermag. Welchen unendlichen Nutzen könnte er nicht dem Vaterlande stiften! Seine Klarheit, seine Evidenz entzücken mich!

Die Offiziere murmelten Unwillen. Einer bemerkte kopfschüttelnd, man werde doch solchen Kerl nicht vertheidigen wollen, der sich unterstünde die Armee zu lästern.

Wohl uns, rief Helm lachend, wenn das Publikum dabei nicht einst an jenes: appeller un chat, un chat, denkt. Und der Genialität, dürfte man auch sagen, kann man schon nachsehn, was an Tausend Anderen zu rügen wäre. Doch warum wägt man die tadelnswürdige Form mit dem Guten nicht auf? Oder

warum ahndet man jene nicht, wie es die Gesetze nur fordern mögen, ergreift aber die Wahrheit? Ach diese Wahrheit, die Beute einer mit großen Fähigkeiten angelegten Kombination über die neuesten Geschichtserscheinungen, soll sie denn eine verlorne Beute seyn? Unser Staat heißt ein militärischer. Soll er nicht die Fortschreitungen der Kunst nützen? Ist sein Charakter nicht, weiter zu gehn? Wollen wir schon auf den Lorbeern der Väter schlummern? Was wäre aus Rom geworden, wenn es sich einen Stillstand gestattet hätte? Es hielt den Geist der Väter, den strebenden fest, nicht aber ihren mechanischen Standpunkt. Sonst würden ein Porsenna, ein Pyrrhus, ein Mithridat, bald den neuen Kriegsstaat vernichtet haben.

Ein Kapitän warf mit vielem Stolze hin: man könnte wohl manches Neue annehmen, das gut wäre, aber da müßte es von wichtigen Männern herrühren.

Helm lächelte, und gab zur Antwort: Wenn nun aber den wichtigen Männern grade nichts einfällt — das Genie ist Einfall — so muß — Ein andrer Offizier fiel ein: Und was wäre denn auch von ihm anzunehmen?

doch nicht etwa die kurzen Jacken und weiten Hosen, die seine Soldaten tragen sollen? Das würde für einen Preussen schön aussehn! Plotonfeuer, Richtung, Tritthalten, meint er, sollen wegfallen. Es heißt: im Kartätschenfeuer wärs doch nicht praktikabel.

Noch ein andrer rief: bei ihm muß es wohl unterm dritten Knofloch nicht richtig sein, daß er denkt, es wäre nicht ganz egal, ob wir in der Bataille oder auf dem Paradeplatz manövriren! ha ha ha!

Und solch altes Weib will über uns schreiben, ha ha ha! versetzte noch einer. *)

Helm, den diese Wendung des Gesprächs, in einiges Nachdenken hatte versinken lassen, wobei er auf die besonderen Ausdrücke nicht acht gab, bemerkte: freilich sagt auch Bährenhorst, der Zeuge des siebenjährigen Krieges, daß in der Hitze des Kampfs, die Ordnung gewöhnlich zerrüttet worden sei. Unsre Alten, mögen es wohl

---

*) Bei Jena warf sich der eine dieser Helden aufs Pferd, und eilte nach Magdeburg, der andre sah auf eben dem Wege einen feindlichen Trupp, ritt hin, und ließ sich gefangen nehmen.

nicht gestehn, die Historiker lügen, der Mensch bleibt Mensch, und allerdings muß man deshalb einer Fechtart Aufmerksamkeit schenken, die zugleich auf das Gemüth berechnet ist. Von Poltronnerie braucht hierbei gar nicht die Rede zu sein, aber der Soldat vom beßten Willen, der sich auch kühn den feindlichen Batterien entgegeu stürzt, wird, wo der Tod ihn aus Tausend Röhren begrüßt, immer ein andrer seyn, wie der auf dem Exerzierplatz. Ich würde daher, wann ich zu gebieten hätte, hauptsächlich die einfachen Bewegungen üben, wie man sie sich etwa, durch die Natur des Schlachtgetümmels verwandelt, einbilden kann.

Die Offiziere zogen hier sämtlich höhnische Gesichter, blickten einander bedeutend an, und murmelten hie und da.

Helm, dessen Ernst heute eben eine Beimischung von Jovialität hatte, fuhr fort: Und wir Offiziere selbst? Ah Respekt! da thut der Zauber der Ehre alles! Die Voraussetzung ist Pflicht. Nur würd' ich rathen, den Zauber heiliger zn erhalten.

Wie? — wie? fuhr alles auf.

Helm ließ sich nicht unterbrechen. — Denn

läßt sich der Zauber nicht entweiht nennen, wenn die Wahrheit des Verdienstes nicht rein ausgemittelt ist? Wie soll ich denn mit dem herrlichen kräftigen Selbstgefühl eines republikanischen Bürgers dastehn, wenn mein Verhältniß nicht geachtet wird, und ein kürzre Zeit dienender lockrer Zeisig, der nur die erbärmlichen Künste eines feinen Anzugs, und feinen Gesellschaftstons studirt hat, mir vorangesetzt wird. Es muß ja den Muth niederschlagen, und Heuchelei, das dem braven Charakter so tödtliche Laster, erzeugen. Man will die Wirkung, vernachläßigt aber die Ursachen! So wird der Mann sich nicht über die gewöhnliche Menschheit erheben. So schwindet das Große in des Staates Anlage, ohne Rettung dahin.

Ein Offizier nach dem andern entfernte sich unwillig von unserm Helden. Er bemerkte es nicht, denn er war in Gedanken versunken. Nach der Parade kam aber der älteste Staatskapitän, ein muntrer schlichter guter Kerl, zu ihm. Er fiel um seinen Hals. Helm, rief er, liebster Helm, was haben sie gethan! Ich bin ihnen außerordentlich gut, schätze ihre schö-

nen Kenntnisse, (ich wollte ich hätte auch was gelernt, mir fehlte nur die Gelegenheit) aber sie machen sich nichts als Feinde. Was Teufel haben sie alles gesagt. Alles gährt, alles tobt. Ich habe es nicht mit angehört, aber es heißt: sie hatten behauptet, unsre Offiziere würden im Felde keine Kourage haben.

Welche Auslegung um des Himmels Willen! rief Helm.

Sie meinen es wohl nicht so, fuhr jener fort, ich verstehe sie auch recht gut, sie sprachen neulich schon von Einschub, wobei man das höhere Verdienst des Vordermanns, nicht mit der Brille sehen kann. Ich möchte auch des Teufels werden, wenn mir der N. N. vors Gesicht kömmt, der die Kompagnie welche mir zukam, erhielt, aber lieber Helm, es geht mit ihnen zu weit. Behalten sie doch für sich, was sie wissen, und noch mehr was sie denken. Kennen sie denn die Fabel vom Tanzbären nicht, wo es heißt:

Sei nicht geschickt, man wird dich wenig hassen,
Weil dir dann jeder ähnlich ist.

Doch je geschickter du vor vielen andern bist
Je mehr nimm dich in Acht, dich pralend sehn zu
lassen.

Und dazu auch zu urtheilen. Ich bitte sie, thun sie etwas, damit die Spannung endigt. Denn, ich sag es ungern, sag es aber aus wahrer Freundschaft, die Sache wird schlim.

Helm. Mein Gott, was ich sagte, war Patriotismus.

Kapitän. Ei was! Man fordert den Patriotismus auf Glauben. Wer hat sie denn berufen, die Maasregeln die das Vaterland nimmt, zu beurtheilen! Und denn, so wider alles decorum zu sündigen. Solche Saite zu berühren!

Indem trat Traunberg auch herein. Lieber Bruder, rief er, das Gesicht glühend, ich war immer dein Freund, aber ich kann dir jetzt keiner andern Rath geben, als nimm den Abschied.

Helm. Den Abschied? Wer will mich dazu zwingen?

Traunberg. Das Corps Offiziere. Man spricht davon, keine Dienste mehr mit dir thun zu wollen.

Helm erblaßte. Das fürchterlich durchbohrende Wort, brachte den kräftigen Helm einer Ohnmacht nahe.

Es ist ein Donnerwort für den Mann von Zartsinn der Ehre! Den Dienst, den Dienst mit ihm verweigern.

Nachdem Helm etwas zu sich gekommen war, rief er aus: Bei Gott! es ist aber schön, von unserm Offizierkorps! Ich muß es selbst sagen.

Traunberg. Wir können das nicht leiden.

Der Kapitän. Helm, lieber Helm, sich so zu vergessen —

Helm. Daß ich auf einem preussischen Paradeplatze philosophirte —

Der Kapitän. Ei —

Helm. Sollte wirklich das Gefühl des preussischen Offiziers durch allen Widerstand der Dinge dringen? Größer, hehrer, poetischer sein, als —

Der Kapitän. Das ist mir zu hoch. Sinnen sie aber nach, wie sie das Corps versöhnen, Genugthuung geben.

Helm. Da man so zart fühlt, fühl ich

mein Unrecht. Ich will abbitten. Wem das nicht gnügt, dem steh ich weiterhin zu Befehl.

Der Kapitän. Bravo! Folgen sie mir!

Sie gingen mit einander weg. Die meisten Offiziere waren noch auf der Hauptwache versammelt. Helm trat herein. Meine Herren, sprach er, ich bitte um Verzeihung. Wem das nicht genügt, dem steht mein Degen, stehn meine Pistolen zu Befehl. Er habe die Güte und melde sich.

Die Offiziere waren freundlich. Einige sagten: ah das ist genug! Diese Erklärung hebt das Vergangne auf.

Aber, fuhr Helm nun hitziger auf, wenn sie durch meine Abbitte Genugthuung erhielten, so fordre ich sie nun auch für mich. Ich höre, man hat davon gesprochen, mit mir keine Dienste zu thun. Den H — der den Gedanken in Anregung brachte, fordre ich auf herauszutreten, und (hier hob er die Hand auf) meinen Dank in Empfang zu nehmen.

Man fuhr in einander. Unwille, Betretenheit lag auf allen Gesichtern. Hier und da ein Fluch zwischen den Zähnen. Doch trat Niemand vor. Helm hatte sich schon Ehedem

als Schläger geachtet gemacht. Seit mehreren Jahren war jetzt freilich bei ihm nicht mehr die Rede von einem Duell gewesen, doch auch im Regimente bekannt, daß er zur Uebung täglich mit einem Franzosen focht, eine gewaltige Leibeskraft besaß, und sich daneben mit Erfolg auf das Pistolenschießen gelegt hatte. Derjenige welcher gemeint war, schwebte in einer gewaltigen Verlegenheit, denn es war grade ein Kerl ohne Kourage. Er entging Helms in die Runde prüfenden Blicken nicht. Sein plötzliches Bleichwerden verrieth — den ältesten Adjudanten.

Nach einer Minute von Spannung, warf Helm leicht hin: Oder verhörte ich mich? hat man gescherzt? Ich weiß meine lustigen Herrn Kameraden thun das bisweilen —

Mit Würde trat der gute Kapitän dazwischen. Freilich ists nur Scherz gewesen. Auch im Scherz eine Uebereilung. Wir können sie gegen so einen braven Offizier, als unser Kamerad ist, ohne allen Anstand bekennen. So hat auch er Satisfaktion. Ich spreche im Namen aller, und wer etwas dawider hat, halte sich an mich. Kommen sie Helm, wir wol-

len einer Bouteille Champagner den Hals brechen! —

So endete zwar die gehäßige Geschichte, doch ließ sie tief im Herzen unseres Freundes einen Stachel zurück. Und drüben wahrlich keine wahre Versöhnung, wie man wohl denken mag.

Frau von Hainthal hatte ihm während der Zeit von Berlin geschrieben: sie sähe das Verhältniß zwischen ihm und Josephen als aufgehoben an.

Und was konnte der Arme entgegnen?

Aber von Josephen empfing er einen Brief, der ihn über die quälenden Nekkereien des niederen Lebens emporhob. Hier folgt er:

Ich höre, mein guter Karl, daß das Leben feindlich auf dich eindringt, doch was vermag das Leben über die Liebe. Ich hoffe dich nicht trösten zu dürfen. Ich fürchte nicht, du wirst um mich Sorge tragen. Unsre Liebe war ja immer Trennung, aber diese erzog sie so heilig, so stark, daß auch das gewaltige Schicksal nichts über sie vermag. Daß mein Bild in deinem Herzen lebt — leben wird, leben muß — soll ich bei diesem Glücke noch ein

höheres erflehen? Ist mein tiefes inniges Bewußtsein, daß es mir nimmer geraubt werden kann, nicht selig genug? — Aber, Karl, du auf den Bahnen der Ehre, der thätigen männlichen Wirksamkeit, du darfst der schönen Liebe nicht den Raum geben, den das einfache häusliche Mädchen ihr giebt. Mißdeute nicht, daß ich dir verzeihen kann, dir mein Verzeihen ankündige, wenn du beschließest, dich von der Liebe wegzuwenden.

Zehntes Kapitel.

Kriegsrüstung 1805.

Er antwortete:

Ich glaube deinen Brief nicht zu verstehen. Doch dringe ich in keine Erläuterung, denn das Geheimnißvolle an der Geliebten berührt mein Herz mit unendlichem Zauber. Sie sagen von Romulus, eine Göttin oder Nimphe, habe ihm Rath und Weisheit gespendet, zu seinen Schöpfungen. Die Mythe ist hoch

und zart. Ich meine aber, Hersilia war eine Geliebte, und der Stifter Roms barg Göttersinn genug, sie in einem Tempel zu verehren.

Der Krieg von dem es lange verlautet hat, scheint ausbrechen zu wollen. Schon empfing mein Regiment den Befehl, marschfertig zu seyn. Wohl mir, ich werde endlich ein Feld finden, alle Kraft die ich in mir fühle, mit Aufschwung der Freiheit zu entwickeln. Ich werde hoffen dürfen, deiner würdiger zu werden.

Ach es liegt doch ein Himmel in der Vorstellung, vor die Geliebte zu treten, den idealen Heroenkranz im Haar — ich muß davon schweigen, es reißt mich zu ungestüm hin.

Zage nicht! Wäre Herrmann gefallen, hätte Thusnelda nicht weinen dürfen, aus Furcht der Schatten würde zürnend von Wallhalla niederblicken.

Lächelst du über den Flug der Rede? Wohlan bescheidene Prosa, entgeistre den Sekondlieutenant! Wir rücken also ins Feld. Ein treflicher Sinn lebt in unseren Offizieren. Sie hoffen, daß ihnen die Ehre vorbehalten sei, die Nation, welche Europa mit ihrem Ruhm füll-

te, zu überwinden. Ich hoffe das auch mit altem Brennenmuth, und habe, die Politik schwatze was sie will, immer gewünscht, gegen Franzosen zu fechten. Freilich, wenn die Vernunft prüft, sind wir nicht gerüstet, mit diesen anzubinden, die Vernunft hat leider überall zu tadeln; doch ich baue auf Thaten von Ehedem, die einst die Vernunft auch Lügen straften. Friedrichs Geist, wunderbar durch die Zeit gerettet, wird, nun — — ja ja, ich glaube, und flehe, daß alle meine Besorgnisse, all mein Stückwerk von Wissen, unwürdig sind.

Komme ich wieder — dieser Gedanke erhebt den Fittig der Poesie unwiderstehlich — aber ich will ihn dennoch unterbrechen, fast überfällt mich etwas, das ich trübe Ahnung nennen möchte.

Fall ich, dann denke:

Wort gehalten wird in jenen Räumen,
Jedem schönen gläubigen Gefühl,
Wage du zu irren und zu träumen,
Hoher Sinn liegt oft im kind'schen Spiel.

Der Kriegsruf ertönte also. Nur als General-Adjudant konnte Helm daran denken, seine Kenntnisse anzuwenden. Er warf sein Auge auf den Chef. Den fast tödlichen Haß, welchen er gegen diesen Mann empfand, wollte er überwinden, und sich ihm, um die Stelle bittend, nahn. Aber er hörte an dem Morgen wo der Entschluß ins Werk gerichtet werden sollte, schon, sie sei vergeben. Der älteste Regimentsadjudant, von dem schon oft die Rede gieng — man erinnert sich wie — hatte sie weg.

Helm erfuhr die Neuigkeit durch den Kapitän, welcher bei jenem Vorfall thätig war. Was gilts, sprach der Mann, Herr von Helm hat sich gespitzt. Ja, das gefiele mir auch, wenn ich General wäre, einen Adjudanten zu haben, der mich übersähe! Oft geschieht es wohl, aber da sind sie bescheiden, und cachiren sich.

Ein neuer Plan stieg bei Helm auf. Mit Unternehmunsgeist ergriff er ihn. Er eilte an den Schreibetisch und ein berühmter General im Heere, von welchem unser Freund den Begriff hegte, den die Meldung des hohen Rufs

Tausenden gab, erhielt von ihm diesen Brief:

P. P.

Ew. Excellenz wage ich, mich zum General-Adjudanten anzubieten.

Es ist Niemand vorhanden, der mich empfehlen könnte, ich muß es selbst thun, doch wird dafür jedes Wort der Empfehlung wahr sein. Ich beschreibe mich genau, hafte mit meinem Ehrenworte für das, was ich sage, Ew. Excellenz mögen dann auf meine Brauchbarkeit schließen.

Ich zähle fünf und zwanzig Jahr, bin sehr gesund und stark, und habe seit mehreren Jahren des Friedens, mich so abhärtend auf den Krieg vorbereitet, daß keine seiner Strapatzen mir neu seyn kann, und ich im Entsagen und Ertragen, mit den kräftigsten gemeinen Soldaten wetteifere.

Störende Leidenschaften, Trunk, Spiel und was sonst die Thätigkeit eines Offiziers gefährdet, kenne ich nicht mehr.

Was mein Wissen belangt, so kann es Viel und Wenig heißen. Viel in Vergleich mit dem großen Haufen meiner Kameraden, (ich fürchte bei dieser Behauptung keine Unbe-

scheidenheit) Wenig in Betracht der Kunst selbst.

Wo Sie mich bei Ihrer Korrespondenz brauchen wollen, in deutscher, französischer, auch so viel es nöthig sein dürfte, in der polnischen Sprache, da wird mir es leicht fallen, Ihre Zufriedenheit zu gewinnen.

Bei den mancherlei Berechnungen womit Sie mich beschäftigen könnten, hoffe ich zu bestehn, auch wohl mittelst mathemathischer Grundsätze alles Kalkuls, die Uebersicht zu vereinfachen.

Ich schöpfte aus astronomischen Hülfsquellen, und wandte die Theorie des Wasserzuges an, um die allgemeine Erdbeschreibung Deutschlands, und der angränzenden Länder, in eine militairische umzugestalten. Mindestens von der Eider bis zur Lombardei, von Warschau bis Paris bin ich auf keiner Quadratmeile fremd, und zeichne jede, den Hauptgegenständen der Natur und Kunst nach, aus dem Gedächtniß hin. Dies ist die Beute eines rastlosen Studiums, der beßten Spezialkarten, und des anderweitigen Forschens. Hieraus folgt, daß ich nach Maasgabe des mehr oder

weniger durchschnittnen Terräns, binnen einer — zwei — oder drei Stunden an Ort und Stelle, im Stande bin, die geographische Zeichnung, in einen so ausführlichen Situationsplan zu verwandeln, daß auch die Rücksichten die der Weg einer einzelnen Patroll erfordert, nicht vergessen seyn dürften. Grundsätze, Einbildungskraft, und mechanische Uebung brachten mich hierin so weit, daß ich mich mit Selbstvertrauen der Prüfung unterwerfe.

Mit dieser Terränkunde hängen alle übrige militairische Wissenschaften zusammen, und wenn ich mit einiger Zuversicht von jener rede, so ergiebt sich auch, daß diese nicht versäumt wurden. Wie leicht sind sie auch sämtlich, gegen die Schwierigkeit, die Natur in den unendlichen Gestaltungen ihrer Erdfläche kennen zu lernen. Es versteht sich daher, daß ich nicht den mindesten Werth darauf lege, einem Vegez, oder Folard, oder Saldern, oder einem Vauban und Montalembert u. s. w. in ihren Systemen gefolgt zu seyn. Bei mathematischer Grundlage wird das Spielwerk. Wo daher der Ingenieur, oder auch der Artillerist mangeln, da bin ich immer bereit, an ih-

re Stelle zu treten; so wird es auch nur Ihres Winkes bedürfen, um Dispositionen zu Märschen, Lagernehmungen, taktischen Evolutionen u. s. w. nach der bekannten Regel zu entwerfen. Ich gestehe diese bekannte Regel nicht besonders hoch zu schätzen, da die neueste Erfahrung ihr so häufig widersprach; ahne auch weit mehr in der Kriegswissenschaft, als das ich von der Vortrefflichkeit des Vorhandnen mich überzeugen könnte. Ich wünsche jedoch mich hierin zu betrügen.

Meine Ahnungen, meine Vorschläge und Erfindungen sind in den Memoiren niedergelegt, die ich gehorsamst beilege. Noch errang ich ihre Würdigung nicht. Vielleicht rechtfertigt der Krieg meine Ansichten, und das Vaterland nützt die Erstrebungen eines fleißigen Patrioten, der allerdings erst hofft, im praktischen Wirkungskreise seine Kenntniße berichtigen und erweitern zu können.

Was ich indessen von der Unvollkommenheit sage, in welcher mir manches Theoretische erscheint, beseitigt im mindesten die kühne Erwartung nicht, die ich vom Geist der Armee hege. Die

Allmacht der Ehre wird Preussens alten Ruhm aufs neue heiligen. Es wird den vorigen Flug zur Größe, zur Unsterblichkeit, glorreich wieder beginnen. Glücklich wer um diesen Preis dem Vaterlande das Leben weihen darf.

Uebrigens u. s. w.

Es ist dem Leser schon bekannt, wie unglücklich Helm im Fach der Korrespondenz war. Wer diesmal wieder keine Antwort erhielt, war er. Es mußte befremden, da doch die vornehmen Männer sonst sehr freigebig damit sind. Was kostet es denn auch? Einen Wink an den Sekretär; und ob man hernach in der Unterschreibe-Frist den Namen einmal mehr oder weniger zeichnet, kömmt das wohl in Betracht? Gleichwohl erhielt Helm keine Antwort, und wir müssen uns mit der Vermuthung begnügen, Sr. Excellenz haben nicht für gut gefunden, dem Sekretär seinen Brief sehn zu lassen.

Das Regiment brach nach Sachsen auf. Helm mußte demüthig seinen Zug führen, und

diejenige, ohne Zweifel vernünftige Philosophie zu seinem Trost herbeirufen, die uns lehrt, auch den geringen Platz, auf den wir stehn, durch Wahrnehmung der Pflichten zu ehren.

Helm übte Resignation, es ist bereits angedeutet worden, daß nach seinem Urtheile über den Rang nach Alter, es ihm nicht schwer werden konnte. Nur wenn er bei der Versammlung des Heeres, nun so manchen Müskadin, oder auch manchen knechtischen schmeichlerischen jüngeren Pedanten, oder Nepoten, hin und her auch einen Parvenu der Freimaurerei sahe, die wichtige Rollen spielten, aber durch schaale Räsonnements auf Halbwisserei und Seichtköpfigkeit schließen ließen, da wurde es ihm schwer.

Bei dem allen aber gab es Ausnahmen. Helm hatte früh auch manche schätzbare Bekanntschaft im Heere gemacht, und fand deren neue. Er freute sich von Herzen, wenn er auf so einen natürlich hellen Kopf stieß, dem es auch darum zu thun gewesen war, sich zu unterrichten. Besonders bei den Ingenieuren und der Artillerie (allein auch bei anderen Truppenarten) fand er manches ziemlich ent-

wickelte Talent. Man hatte Wissenschaft, suchte Grundsätze auf, und hatte rationelle Schwungkraft.

Nur — die Regel war fast allgemein — sobald es auf die Beurtheilung derjenigen Art von Kriegskunst ankam, welche die Franzosen üben, so trat das Vorurtheil in ziemlicher Stattlichkeit auf. Man ließ da gewöhnlich den Feldherren nur in der Strategie (Kriegskunst aus der Ferne) Gerechtigkeit widerfahren, und lächelte bei der Taktik, und den übrigen Formen. Es schien, die blinkenden schnurgleichen preußischen Reihen, hätten ihre Phantasie bestochen. Eine französische Tirailleurlinie war nur ein Gegenstand ihrer Spötterei. Fest wohnte in ihnen die Ueberzeugung, ein preußisches Battaillon werde da gleich alles mit dem Bajonett zerstieben; oder ein Dragonerreglment einige Tausend jener leichten Infanteristen scherzend zu Boden reiten. Von der französischen Kavallerie hegten sie herabwürdigende Begriffe, und ein neues Roßbach konnte ihnen im ersten Kampfe gar nicht fehlen.

Der Glaube als solcher war gut, (der Glaube soll stärker seyn als alle Vernunft)

nur hätte man späterhin im Charakter der Gläubigen handeln sollen.

Eines Morgens während des Marsches, wo viele Regimenter zusammengetroffen waren, befand sich Helm bei seinem Zuge, und der Zufall wollte, daß der Chef nicht weit davon ritt. Siehe da, jener berühmte General kömmt die Linie herunter getrabt, gesellt sich zu dem Chef, und knüpft mit demselben eine laute Unterredung an, von welcher unserm Freunde kein Wort entging.

Der berühmte General. Apropos, Herr General, sie haben einen Lieutenant Helm im Regiment.

Der Chef. Zu Befehl Ihr Exellenz, es ist ein naseweiser Patron.

Der berühmte General. Das kann ich mir denken. Stellen sie sich vor, schreibt der Mensch da sans façon an mich und will General-Adjudant bei mir werden. Hat der Teufel solche Zudringlichkeit gesehn. Ich werde wohl selbst einen zu finden wissen. Und einen Sammelsurius, eine Vanité, was er nicht alles verstünde, in meinen Leben ist mir so was nicht vorgenommen. Und das Ende hab

ich nicht recht verstanden, es ist so kauderwelsch wie der ganze Brief, aber es kömmt beinahe so heraus, als wenn der junge Herr sich herausnähme, die Armee zu kritisiren. So schlag doch das Donner und Wetter drein! Eine artige Wirthschaft würd es geben, wenn die Subalternen klüger seyn wollten, wie die Generale.

Der Chef. Ah Ihr Excellenz, ich werde ihn gleich nach der Wache schicken. Es ist um die Schw — th zu kriegen, mit den jungen Leuten. Militärische Wissenschaften sind sehr gut, das versteht sich. Ich halte sehr darauf, habe meine Regimentsbibliothek, aber nur nützliche Werke darinn. Da lesen sie aber anderes Zeug, was ihnen den Kopf verrückt. Philosophische Schnurpfeifereien, und weiß der Teufel. —

Der berühmte General. Da liegt eben der Hund begraben! Nun, nach der Wache bitt ich, schicken sie ihn nur nicht, aber erinnern sie ihn, daß er vorerst recht wohl thue, sich um sein Ploton zu bekümmern, und um weiter nichts. Ich empfehle mich gehorsamst, Herr General!

Der Chef. Unterthäniger Knecht, Ihr Excellenz!

Nun kam der Chef zu Helm herangesprengt. Eine Avanzirsucht, rief er, ist in der Armee eingerissen, eine wahre Avanzirsucht, aber grade die, welche mit Gewalt außer der Tour steigen wollen, müssen ihren Willen nicht haben. Durchaus nicht! — hier galloppirte er wieder davon.

Aus dem Kriege 1805 ward bekanntlich nichts. Alles sprach Unzufriedenheit aus. Mit welchen Empfindungen Helm wieder nach der Garnison ging, darüber ist es nicht nöthig etwas zu sagen.

Seinem alten Freunde, dem Prediger zu Feldheim, schrieb er noch aus der Cantonnirung.

Beiläufig kann hier bemerkt werden, daß die Gattin des Predigers mit Josephen in Briefwechsel stand.

Eilftes Kapitel.

Prosa — Prosa.

Einige Wochen lebte Helm nun wieder zu *** Jede Aussicht seines heiligen Ehrgeitzes war weggebrochen, jeder Fittig seines so kräftigen Geistes würde gelähmt gewesen sein, wäre ihm nicht die Liebe geblieben.

Ihre himmlische Aegide schützte ihn noch vor dem schlaffen Zusammensinken.

Doch es war beschlossen, er sollte noch tiefer hinab, noch tiefer. Nahe an den Saum des dunkelsten Abgrundes, wo aller Genius untergeht. Er empfing einen Brief. Die Aufschrift war Josephens Hand. Traurig gestimmt durchflogen ihn düstre Ahnungen. Hier ist der Brief:

Mein mir immer werther
Herr von Helm!

Erschrecken Sie nicht über die Sprache dieses Briefes! Das Geschick will, daß die,

welche bisher unter uns bestand, geändert werde.

Ich enthalte mich aller Umschweife, und eile zu dem Bericht, daß wider unsre Erwartung, der Graf R — l angekommen ist, und förmlich um meine Hand geworben hat. Sie kennen meine Mutter, errathen sie mithin.

Errathen Sie aber auch Josephen, wie sie dasteht zwischen Liebe und Pflicht? Ihren Kampf ohne Zweifel, doch auch ihren Entschluß? Werden Sie ihn — alles zusammenfassend, was hier Vermuthung und Ausspruch leiten kann — errathen, verzeihen?

Fest, mein guter Karl, wir gebieten nicht dem Leben, das Leben beherrscht uns! Die Ansprüche der Vernunft werden geltender im Laufe der Zeit.

Sie gestanden mir, durch unsre Liebe höher gestellt, veredelt zu seyn, das nemliche Bekenntniß lege ich freudig ab. Dürfen wir klagen, wenn das Schicksal ihr keine Glückseligkeit mehr zumessen will, da sie schon so viel empfing. Nicht wahr, verlieren können wir das Gute und Schöne nimmer.

So trennen wir uns denn muthig von

der freundlichen Geberin. Inniger Dank töne ihr nach, für die zurückgebliebnen Gaben.

Feierlich spreche ich sie los, von jedem zarten Bande. Auch Sie müssen mir die volle Freiheit zurück geben. Keine Freundschaft, nein, die Umstände bedingen Gleichgültigkeit. Um meiner Ruhe willen, keinen, keinen Brief mehr, (ich besitze den Muth ihn sogleich den Flammen zu übergeben) um der Ihrigen willen, jede Erinnerung getilgt. Die Gräfin R — i ist künftig kein Gegenstand Ihrer Aufmerksamkeit mehr.

Mit den Empfindungen allgemeiner Hochachtung.

Ihre ergebenste Dienerin.
Josephe von Hainthal.

N. S. Was mich in Beziehung auf den Herrn von Helm noch lebhaft erfreuen könnte, wäre die Nachricht — auch er hätte sich verheirathet.

Karl hätte nur vierzig Jahre zählen dürfen, und eine sehr vernünftige Beruhigung über diesen Brief würde Statt gefunden ha-

ben. Er hätte dem Mädchen das äußere Glück mit Freuden gegönnt, welches ihr selbst zu bereiten, doch die Gestirne ihm einmal nicht lächeln wollten. Er hätte dabei über die zwei Seiten des Ehestandes, mit eines la Bruyere oder Knigge Menschenkenntniß philosophirt u. s. w.

Wir erfahren aber nicht, daß von dem allen jetzt die Rede war. Nur ist bekannt, daß Helms Aufwärter in der nächsten Nacht, durch ein Getöse ungewöhnlicher Art aufmerksam gemacht wurde. Er eilt nach seines Herrn Zimmer, findet ihn im Kampf mit einem heftigen Fieber, und muß nach Aerzten laufen. Das Bewustseyn ist verschwunden, ein Delirium welches binnen neun Tagen wenig unterbrochen wurde, folgt nach.

Die Krankheitsform wurde als eine Hypersthenie der bedenklichsten Art erkannt. Da bei dem körperlichen Zustande unseres Freundes solche Unordnung der Lebenskräfte nicht ohne eine ganz besondre Ursache zu erklären war, so müssen wir annehmen, der Brief habe seine physische Natur überwältigt. Daß während seiner Irrreden die Namen Josephe und R — l

vor-

vorzüglich hörbar wurden, bestätigt diese Meinung.

Die Heilkunde fand wiederhohlte Aderlässe nöthig. Noch andre kraftraubende Mittel wurden angewandt, um die Gewalt der Krankheit zu brechen. Sie selbst, eine furchtbare Ueberspannung, mußte ohnehin nach ihrem Entweichen einen bedeutenden Grad von Erschlaffung zurücklassen. Man begreift, daß unter solchen Umständen ein rekonvaleszirter Herkules oder Simson, eine Zeitlang an Fleisch und Geist, ziemlich matt umher wandeln muß.

Nach sechs Wochen begann Helm am Stock zu gehn.

Zwölftes Kapitel.

Fortsetzung.

Er hinkte zuerst nur im Zimmer umher. Da er am Schreibepult kramte, fand er jenen Brief, unter Papieren vergraben, wieder.

Wie an einen Traum, hatte er an denselben zurückgedacht. Jetzt erinnerte es ihn an die Wirklichkeit.

Er setzte sich, ihn zu lesen. Unglaublich verändert fiel sein Betragen dabei aus. Einen Monolog hielt er darauf, den selbst seine Großmutter, hätte sie gelebt, nicht würde verdammt haben.

„So hab ich denn auch die letzte schöne Aussicht verloren? — Ei nun, Hoffnung und Wirklichkeit sind verschieden. Jene hält dieser selten Wort. — Daß alles eitel sei — folglich die Liebe auch — mußte schon jener König erklären. — Doch eine Liebe wie die meinige! — Ach, wahrscheinlich hält jeder dafür, nur er wisse ätherisch zu fühlen. Wir gehorchen alle dem nemlichen Gesetz. — Nur die Eifersucht quält mich. Verdammter R — i! Er soll sie besitzen, Gott, besitzt sie vermuthlich schon! Das ist freilich um rasend zu werden, und da ich ihn ein Paar Pistolen habe merken lassen, muß ich schon zur That schreiten. Aber da stör ich des Mädchens Glück, das elende Geld ist doch einmahl Glück. Und was ändert es, wenn er sie schon besitzt! Besitzt,

was heißt das? Wie spricht Posa? „Was geht es König Philipp an, wenn seine Verklärung im Eskurial, den Maler der vor ihr steht, mit Ewigkeit entzündet? Gehört die süße Harmonie, die in dem Saitenspiele schlummert, seinem Käufer, der es mit todtem Ohr bewacht? Er hat das Recht an sich gekauft, in Trümmer es zu schlagen, doch nicht die Kunst dem Silberton zu rufen, und in des Liedes Wonne hinzuschmelzen." — Wie? — Gewiß ich thue am beßten, wenn ich mich zu beruhigen suche."

Welche Sprache! Wie ruhig mußte er sein, um Beruhigung beschließen zu können! wie bewies er den Satz: die Seele liegt im Blute.

Nach vier Wochen trat er sein Dienstverhältniß wieder an. Die Kameraden, welche ihn zeither oft besucht, und ihm den Sinn zerstreut hatten, fanden einen ganz anderen Menschen. Alle Sonderlingschaft schien verschwunden. Er wohnte in der Stadt, schlief im Bette. Wahrscheinlich bekömmt Preussen jetzt nimmer Krieg, dachte er, wozu die Grille. Seine Bücher ekelten ihn an. Die Abschriften der

Projekte lagen bestäubt im Winkel. Er kam aufs Kaffeehaus, und spielte ein kleines Lomber. So hatten ihn die Offiziere gern, und alles wurde wieder freundlich.

Als die Kräfte nach und nach zurückkehrten, nagte der Wurm schärfer, wenn er an Josephen dachte. Da ward es aber wohlthätig, daß Traunberg ihm vorschlug, mit ihm ein Quartier zu bewohnen. So nahten die Gefahren der Einsamkeit selten.

Wider Vermuthen kam der Amtsrath Stern nach *** Er bat den vormaligen Mündel, bei ihm im Gasthofe zu speisen. Das Essen war auf die Stube gebracht worden. Hier entstand folgendes Gespräch:

Amtsrath. Herr von Helm, sie ahnen gewiß nicht, was mich nach *** führt.

Helm. Wie könnte ich das auch.

Amtsrath. Wir Alten haben ihnen etwas in Vorschlag zu bringen. Wenn es nur nach ihrem Geschmack sein wird. Doch ich hoffe ja —

Helm. Nach meinem Geschmack! ha ha ha ha. Ich muß mich ordentlich besinnen, ob ich irgend einen Geschmack hege. Sie glau-

ben nicht, wie gleichgültig ich für alles — für alles bin.

Amtsrath. Doch nicht für ihr Glück.

Helm. Mein Glück, ha ha ha ha! — Aber reden sie.

Amtsrath. Wie sie zu Feldheim waren, statteten sie doch in Gesellschaft des Majors, dem Baron Steinring auf seinem Gute eine Visite ab. Wurden dort gebeten. Der Major lud ihn auch wieder ein.

Helm. O ja, ich entsinne mich —

Amtsrath. Der reiche alte Mann starb bald nachher. Die Wittwe — eine hübsche artige Frau in den beßten Jahren — hat ihn beerbt.

Helm. Meinetwegen!

Amtsrats. Besinnen sie sich auf die Dame?

Helm. Halb und halb. Sie trug auf jeden Finger einen Brillanten. Ich fand das ziemlich geschmacklos.

Amtsrath. Wenn's doch einmal Brillanten zu tragen gilt, so müssen es die Reichen thun, die Armen vermögens nicht. Lassen wir das. — Wissen sie aber wohl, daß die Baro=

nesse sich zeither beim Onkel häufig nach ihnen erkundigt hat?

Helm. Der Mühe hätte sie sich überheben können.

Amtsrath. So häufig, daß der Major, dessen Freimüthigkeit sie kennen, ihr neulich gradezu gesagt hat: meine gnädige Frau, sie sind wohl gar in meinen Neveu verliebt?

Helm. Welche sonderbare Einfälle hat doch der Onkel.

Amtsrath. Und stellen sie sich vor, die Baronesse hat dem Major, mit dem brillantirten Finger, auf den Mund geklopft und fi donc gerufen.

Helm. Recht! Er betrug sich indezent.

Amtsrath. Demungeachtet ist er weiter gegangen, und hat erklärt: sie haben einen guten Geschmack, Baronesse, das muß ich bekennen, allein der junge Mensch ist zartsinnig wie eine Jungfrau. Ruchtbar darf mir nicht werden, daß eine Dame in ihn verliebt ist, oder ich stehe für seinen unbescholtnen Ruf ein, und sie muß ihn heirathen —

Helm unterbrach hier den Amtsrath ziemlich entrüstet und wortreich. Er fand es ganz

besonders, daß sich der Oheim herausnehmen wolle, auf solche Art über ihn zu scherzen. Wenn das etwa gar auf Anspinnung eines Ernstes hinauslaufen sollte, so irre man sehr. Er werde sich nimmer von einem Weibe auf der Bärenhaut füttern lassen. Die Begriffe die er von jeher, über Liebe und Ehe genährt hätte, wären zu heilig, um schnöde entweiht zu werden. Ueberdem sei es beschlossen, nie mehr an eine Heirath zu denken —

Der Amtsrath fiel ein: ah sie wollen als Hagestolz sterben, das ist was anders. O da schweig ich gleich. Ich gestehe, wir meinten erst, es wäre spaßhaft, wenn Herr von Helm jetzt auf Urlaub käme, und der Spaß fortgesetzt würde, bis er Hunderttausend Thalern kommandirte. Wir meinten, es gäbe eine Philosophie, nach welcher das besser sei wie selbst Hundert Tausend Mann, um wie viel mehr einem Ploton. Wir meinten, eine flüchtige vorübergewichne Jugendleidenschaft, könne wohl nicht hinderlich sein. Wer hätte die nicht einst gefühlt, und sie durch Zeit oder Vernunft überwunden. Wir meinten, mit dem Stolze, einer reichen Frau, durchaus eben so viel Vermögen

auf die Waage legen zu wollen, hätte es da nichts zu sagen, wo der Mann zum Selbstgefühle berechtigt ist. Wir meinten, Herr von Helm würde berücksichten, daß er jetzt ohne Vermögen, ja sogar, nach eignem Geständniß, etwas verschuldet ist, und was wir nicht alles meinten. Aber, da ich nun höre, Sie haben ihre Entschlüsse genommen, punktum! kein Wort mehr davon!

Jetzt ließ der Amtsrath das Gespräch nicht mehr dahin, wenn selbst Helm, um sich zu rechtfertigen, es zu wenden suchte. Er redete nur über fremde Dinge, und entfernte sich so bald als möglich.

Dann suchte er sich aber den Lieutnant Traunberg auf, vertraute dem alles, und bat ihn, auf den Freund zu wirken. Hierauf reiste der Amtsrath wieder ab.

Traunberg hatte nicht nöthig, erst auf Umschweife zu sinnen, Helm hub selbst noch den Abend an: Denke, was man alles mit mir vor hat. Eine Heirath nach Geld, eine sogenannte Glücksparthie —

Traunberg. Die sollte mir angeboten werden.

Helm. Ich hoffe, du würdest sie zurückweisen, wie sichs gebührt.

Traunberg. Den Teufel auch!

Helm. Tellheim, das schöne Ideal eines preussischen Offiziers, merkt sehr richtig an, die Natur bestimmte das stärkere Geschlecht zur Stütze des schwächeren.

Traunberg. Tellheim spielt Komödie. Und stützt denn allein das Geld? Doch auch wohl —

Helm. Schweigen wir davon! Hier darf nur das Selbstgefühl reden.

Traunberg. Nun zum Henker, das Selbstgefühl will, daß man sich nicht zu niedrig taxire. Ich stände gar nicht an, mich Hunderttausend Thaler werth zu halten. Und du, viel hübscher als ich, gelehrt und allen Teufel —

Helm lachte und brach das Gespräch ab.

Der Amtsrath bemerkte vorher, daß Helm verschuldet sei. Er sagte die Wahrheit. Denn obgleich die kostspieligen jugendlichen Ausschweifungen, wie wir wissen, längst eingestellt waren, so hatte dagegen der Ankauf vieler Bücher, mathematischer Instrumente, eines

kleinen chemischen Apparats, die Reise u. s. w. den Rest des Vermögens hingenommen. Späterhin war die Nothwendigkeit eingetreten, hie und da eine Summe aufzunehmen. Die Hoffnung bald empor zu steigen, hatte ihn sogar über den Punkt etwas sorglos gemacht. Nun waren aber manche Termine verlaufen, und die Gläubiger meldeten sich.

Grade erschien ein etwas ungestümer Israelit, den Tag nachher, als Stern in *** gewesen war. Helm konnte zu seinem tiefen Aerger nur vertrösten, und das noch dazu auf ungewisse Zeit. Damit ward jener aber nicht beruhigt, und drohte zum General zu gehn. Unser Freund fürchtete das mit Recht. Es blieb also kein Mittel, als durch eine neue Verschreibung ansehnlicher Zinsen, den Wuchrer hinzuhalten.

Hier konnte Traunberg immer vortrefflich eingreifen. Auch wenn der General auf der Parade unserm Freunde etwas kränkendes gesagt hatte, (das unterblieb immer noch nicht) nahm er Gelegenheit, von jenem Plan reden. Es wohnte eine unverstellte gute Natur in diesem Offizier. Die erste rohe Wildheit war vorüber

gegangen. Er konnte auch aus Mangel an Mitteln das vorige Leben nicht mehr fortsetzen. Obschon unwissend, so gebrach es ihm doch nicht an gesundem Urtheil. Er hing aus Dankbarkeit wegen der alten Freundschaft an Helm, und jetzt um so mehr, da sich dieser nicht mehr isolirte. Neid hieß ihm fremd, deshalb drang er immer wieder, mit Gründen die ganz nahe lagen, ein.

Helm, den das Gutmüthige in der Absicht rührte, vertraute ihm in einem Augenblick der Wallung, sein ganzes Verhältniß zu Josephen. Nun, rief Traunberg lachend aus, was willst du denn noch, der Platonismus ist immer zum Teufel. Bist du zornig, daß sie geheirathet hat, so heirathe ihr zum Possen auch. Bedauerst du sie, weil sie heirathen mußte, so heirathe ihr zum Trost auch. Sie bittet dich ja darum.

Ach sie ist eine Verrätherin, rief Helm. Kein Opfer der Nothwendigkeit, nein, ihr Wille handelte. Ihr Brief, der flache, alltägliche, offenbart alles. Gott, wenn ich ihn gegen die zarte himmlische Sprache von Ehedem halte — — —

Ein Bote vom Onkel unterbrach die Unterredung. In dem mitgebrachten Schreiben, ward auf eine Reise nach Feldheim gedrungen. Traunberg feuerte an, und Helm — suchte sich zu überreden, daß er sich es schuldig sei, auch die Landluft zu Herstellung seiner immer noch nicht wiedergekehrten Kräfte anzuwenden.

Er bat um Urlaub und erhielt ihn. — Vom Wagen blickte er nach seinen Freund zurück. Ich schwanke nicht, rief er lachend.

Dreizehntes Kapitel.

Oheim und Neffe.

Welche Sprache zwischen den Major und unsern Freund geführt ward, lässt sich denken. Dort hieß es: Wenn sie reich sein wollen, sind sie auch nicht arm. Denn Feldheim gehört nach meinem Tode ihnen, und sie können es dem Vermögen der Baronin entgegenstellen. Wollen sie aus Eigensinn arm bleiben, empfangen sie auch, wenn ich gestorben bin, nichts.

Das Gefühl wußte wenig dagegen aufzubringen, und — es war auch immer noch durch die Folgen jenes heftigen Fiebers abgespannt. Außerdem, wenn nemlich jene Krankheit sich nicht eingestellt hätte, glauben wir annehmen zu dürfen, Helm würde sich, nach jenem letzten Briefe der Geliebten, eine Kugel durch den Kopf gejagt haben. Es war ein Gedanke, der bei den Pressungen mancher Leiden ihm häufig aufgestiegen war. Auch betrachtete er den Selbstmord gern, von seiner verführerischen idealen Seite.

Nun aber hat es der Leser immer noch mit dem kraftgelähmten Helm zu thun. Zwar bekam der nach dem Fieber abgemagerte Körper allmählig seine Ründung wieder, aber noch nicht das Herz seinen alten Aufschwung. Wer das unwahrscheinlich findet, kennt die menschliche Natur nicht.

Es gab nun gesellschaftliche Veranstaltungen, in welchen Helm und die Baronin sich näherten. Letztre konnte man nicht mehr schön nennen (was sie einst wirklich gewesen war) aber immer noch interessant. Ein artiger Wuchs, eine feine Miene, ein belebtes Augen-

spiel, in welchem etwas auf Gutmüthigkeit, etwas auf Geist der Intrigue deutete. Sie zeigte frohe Launen, oft Witz, sie sprach viele richtige Bemerkungen über das gemeine Leben aus. Einige Eitelkeit, einige Prunksucht, die an ihr sichtbar wurden, entstellten sie keinesweges, man fühlte sich vielmehr geneigt, das mit ihrer Erziehung und den Umständen unter welchen sie gelebt hatte, hinreichend zu entschuldigen.

Helm empfand keine Liebe, doch auch keine Abneigung. Daß er vermuthen durfte, sie habe eine Leidenschaft für ihn gefaßt, konnte ihn, aus einem sehr natürlichen Grunde, nicht mit Zorn erfüllen.

Schon lachte er über ihre scherzhaften Einfälle, ließ bald darauf ihrem Verstande Gerechtigkeit widerfahren, gefiel sich auch in der feinen, artigen, kleinlichen Form des gesellschaftlichen Lebens, wo von keinen hohen Gefühlen die Rede ist, aber von sogenanntem Amüsement.

So ging es während einiger Wochen fort. Die Perpendikuläre des Gemüths (mit dem Philosophen Jean Louis zu reden) senkte sich

unter einen immer größeren Neigungswinkel zur Horizontalität, die Begriffe der Gewöhnlichkeit fanden immer mehr Eingang.

Reinwehr feuerte immer mehr an, den Scherz durch Ernst zu unterstützen, und verpfändete sein Wort, ein Billetchen in der Ordnung mit einem Herz- und Handantrag, würde ohne Grausamkeit erwiedert werden. Noch hatte Karl Ausflüchte gesucht, aber bei einem Morgenspaziergang durch den Wald, war der Alte eben mit seinen Anmahnungen durchgedrungen. Karl hatte eingewilligt, nur noch um einige Tage Aufschub gebeten. Dabei hatte er erklärt, wenn er heirathe, gedenke er auch den Abschied zu fordern, da sein schlechtes Glück im Soldatenstande nur zu entschieden sei. Des Majors Antwort hierauf war gewesen: so und nicht anders würde die Dame es auch wollen. (Im Grunde war mit dieser schon nähere Abrede gepflogen worden, als es Helm selbst vermuthete. Der Oheim hatte seinen Vetter blöde und verschämt angegeben, eine den Weibern eben nicht unwillkommene Schilderung.)

Jetzt erst ist der Leser an dem Punkte wieder angelangt, mit dem das Büchlein anhub.

Trift kritischer Tadel diese Manier, so muß es der Autor schon über sich ergehn lassen, giebts doch eine bewährte Trutzwaffe gegen den kunstrichterlichen Angriff, — Geduld. Daß es etwas lange währte, bis der Zirkel sich wieder schloß, räumt er selbst ein.

Genug der Leser wird, muß schon die Güte haben, sich zu entsinnen, wie der Amtsrath und der Prediger von ihrer Reise nach Berlin heimgekehrt sind, und man über das dortige Neue mancherlei Unterhaltung pflegt. Wie Helm den letzteren an die Hand nimmt, auf die Seite zieht, und frägt: Haben sie sie gesehn?

Denn da Helm zu *** anlangte, fand er den Prediger nicht, sondern hörte, er sei mit seinem ehemaligen Vormund nach der Hauptstadt. Wir müssen dabei nachholen, daß er sogleich an jenen schrieb (die Adresse der Wohnung erfuhr er von seiner Gattin) und ihm dringend aufgab, sich nach Josephen zu erkundigen. Ob die Heirath bereits vollzogen sei? Wie sie mit dem Grafen lebe u. s. w. In *** hatte er darüber keine Erkundigungen einziehn können, denn Frau von

Weil

Weil stand dort mit Niemand mehr in Briefwechsel, das Jahrgeld vom Hauptmann wurde durch Assignationen übermacht.

„Haben sie sie gesehn?"

Der Prediger war sehr verlegen. Er schlug die Augen nieder, stockte und schwieg.

Amtsrath Stern, welcher beobachtet hatte was vorging, kam nach, trat zu den beiden, und hub an: Ich wette sie fragen nach der Gräfin R — i. Wir trafen sie nicht mehr in Berlin. Sie ist ihrem Gemahl nach seinen Gütern gefolgt.

Helm taumelte leichenblas zurück.

Der Amtsrath rief: Aber ich berichte ihnen ja nichts neues. Sie durften vermuthen —

Helm fiel ein: Allerdings, allerdings, ich wünschte aber nur diese Bestätigung noch! Nun will ich morgen den galanten Bewerber machen. Mit dem Jawort, schreibe ich um meinen Abschied. O ich will ein Landjunker seyn, wie ihn der gute Ton nur fordern kann. Bald Füchse hetzen, wie jener Western, bald Triset spielen, wie ein invalider Kammerherr.

Er fing allerhand närrisches Zeug an,

riß sich von den beiden los, lief im Garten umher, dann wieder nach dem Pavillon wo man gespeist hatte, und wo noch volle Weinflaschen standen, stürzte ein Glas nach dem andern hinunter, kurz betrug sich wie ein Mensch um den man besorgt sein muß.

Der Prediger sprach zum Amtsrath: Gott das geht zu weit. Ich kann diese Rolle nicht übernehmen. —

Amtsrath. So bleiben sie davon weg, und lassen mich allein handeln. Das Ziel ist zu wohlthätig, als daß man bei der Mittel Wahl nicht manches übersehen dürfte.

Er ging nun dem jungen Offizier nach, und wandte alles an, ihn zu beruhigen. Auch die Gattin des Predigers erschien: sein sie ein Mann, lieber guter Herr von Helm! rief sie aus. — Helm tobte und lachte, verschwand aber bald, und begab sich auf sein Zimmer.

Diese Rückkehr eines erschütternden Gefühls warf ihn am folgenden Tage nieder. Ein neuer Fieberanfall schien zu drohn. Doch kam er nicht zum wirklichen Ausbruch. Alles drang mit Gründen ein, bereitete Zerstreuung. Empfindlich war der Spott, welcher sich einmisch-

te. Helm mußte sich Gewalt anthun. Mit der moralischen Gewalt erhob sich auch der Körper wieder.

Er fand keine Ruhe in dem Kreis, bis er selbst über seinen Rückfall von Sentimentalität (wie der Amtsrath sich ausdrückte) lachte. Dann war er aber auch ganz so, wie die Herren es verlangen konnten.

Auf Morgen war ein Besuch bei der Baronin abgeredet. Helm versprach sich comme il faut zu betragen, und beim Abschiede ein Billet zurückzulassen, auch comme il faut. Man war sehr zufrieden.

Den Abend dieses Tages kam der Bote welcher von der nächsten Poststation die Zeitungen und Briefe abzuhohlen pflegte. Er brachte auch einen an Helm mit. Dieser las, und entfernte sich.

In den Zeitungen, welche die Herren durchliefen, ohne auf Karl Acht zu haben, fanden sich bedenkliche Artikel. Der Major schüttelte den Kopf. Ei, ei, rief er, nur jetzt nicht Krieg. Hat man bei günstiger Gelegenheit nicht zuschlagen wollen, und —

Nun, fiel der Prediger ein, vermuthlich

gleicht der diplomatische Weg noch alles aus.

Der Amtsrath war entgegengesetzter Meinung.

Es wurde noch einige Kannengießerei gepflogen, dann vermißte man Helm. Er hat sich wohl zeitig niedergelegt, rief der Major, um Morgen frisch bei der Hand zu sein. Alles ging darauf zur Ruhe.

Am andern Morgen um Fünf Uhr hielt der Wagen abgeredeter maaßen vor der Thür. Reinwehr war schon gekleidet, hatte die große Jagdpfeife angezündet, nahm Degen und Handschuh, und rief: Jäger, allons hinauf zum Lieutenant! Er mögte doch kommen, wir wollen einsteigen.

Der Jäger kehrte bald zurück. Der Herr Lieutenant sind nicht da.

Major. Ei nun wo steckt er denn? Etwa im Garten? Sucht!

Jäger. Das Frühstück steht noch auf dem Tisch, wie es ganz früh hinaufgetragen wurde. Den Koffer seh ich nicht. Im Bette hat, dem Anscheine nach, niemand gelegen.

Major. Ei was Teufel, heißt denn das?

Er lief hinauf. Das Zimmer war leer. Getümmel der Befremdung im ganzen Hause. Der Amtsrath, eben aufgestanden, kam herzu. Man schickte zum Prediger, der auch bald in Morgenkleidern nach dem Edelhofe kam. Niemand wußte was er denken sollte.

Nach einer Stunde ward das Räthsel gelöset.

Ein Bauer brachte folgendes Billet:

Theurer Oheim!

Eben erhalte ich den Befehl, zum Regimente zu eilen, da die Armee ins Feld rücken soll. Es versteht sich, daß nunmehr nicht weiter vom Abschiede die Rede sein kann. Der Plan Ihrer Güte, darf auch nicht im Hintergrunde bleiben. Ich bin froh, daß es damit noch nicht weiter gedieh. So gehöre ich mir selbst an. Da ich Einwendungen über den Punkt fürchtete, so habe ich mich in der Stille entfernt, und mich durch den Ueberbringer bei Nacht zur nächsten Station schaffen lassen. Leben Sie wohl!

Helm.

Reinwehr stand wie versteinert da. Er konnte nicht umhin es höchst zu billigen, daß sein Neffe dem Kriege freudig beiwohnen wollte. Anders ging es auch gar nicht an. Nur war er unzufrieden, daß deshalb das Verhältniß mit der Baronin, wie abgebrochen sollte angesehen sein. Zu einem Besuche hatte Helm doch noch Zeit, rief er aus. Ehe die Beurlaubten sich alle in der Garnison einfinden, wäre er längst da gewesen. Bei dem Besuche hätte sich entscheiden können, was ich so lange wünsche. Er wäre vielleicht als verlobter Bräutigam ins Feld gezogen. Vielleicht kömmt es wieder zu keinen Ernst. Vielleicht währt der Krieg nicht lange. O über die jugendlichen Hitzköpfe! Ich besorge dies Betragen wirft bei der Dame alles um. —

Er hatte Recht. Die Baronin war unversöhnlich, und bald hörte man von einem jungen Landkavalier der Gegend, der sich mit gekröntem Erfolg um ihre Hand bewarb.

Vierzehntes Kapitel.

Feldzug 1806.

Mit den Tönen des Generalmarsches, der bei anbrechender Morgendämmerung durch die Straßen wirbelte, wachte Karls Heroismus, in aller alten Herrlichkeit wieder auf. Thaten glühte sein begeistertes Gemüth entgegen. Keine Spur jener entnervenden Krankheit war noch in seinen Kräften fühlbar.

Es hatte noch einige Beförderungen gegeben, dadurch bekam er zwei Premierlieutenants hinter sich, und den Befehl über eine Staabskompagnie. Er fragte die Soldaten, ob sie in der Schlacht ihm willig folgen würden? Ein muntrer Zuruf war die allgemeine Antwort.

Das Heer zog nach Sachsen, und stellte sich nördlich vom Thüringerwalde in mehreren Korps auf. Man durfte diesmal dem Ernst entgegen sehn, obwohl, wie in solchen Fällen immer, die Gerüchte widersprechend waren, und sogar auf die friedliche Beilegung des Streites gewettet ward.

Pracht, Stolz, Ueberzeugung, Jubel, alles

das ist kaum in höherem Grade denkbar, wie man es bei dem preußischen jungen Adel antraf. Dieser Adel war ehedem, bis auf wenige Ausnahmen, in beschränkten Vermögensumständen, und gezwungen, auf den väterlichen Hufen einfach zu leben. Seit etwa dreißig Jahren aber, waren die Landgüter, durch Begünstigungen des Hofes, Kreditsysteme, und Getraidehandel ins Ausland, dreifach im Werthe gestiegen. Schacher mancherlei Art, kam in Gang. Die Söhne dieser nach und nach reich Gewordnen dienten vorzüglich bei der Reuterei. Sie verzehrten als Kornet oder Lieutenant in der Regel mehr, wie zehn französische oder österreichsche Hauptleute. Gewöhnlich kostete ihre Equipirung über tausend Thaler. Sie ritten Pferde zu sechzig, achtzig, hundert Friedrichsdor. Die Offiziere der Infanterie, meistens aus unbegüterten Geschlechtern, konnten jene freilich im Luxus nicht erreichen, und wurden deshalb auch ein wenig du haut en bas behandelt, doch thaten sie mit Hülfe der Anleihen was möglich war, und mindestens nahmen die Vermögenden, wie die Adjudanten bei den Generalen, den Kavallerieton an.

Wenn nun diese großentheils schöne, gesellschaftlich gebildete Jünglinge, aus den Kantonnirungen in der nächsten Stadt zusammen kamen, und beim moussirenden Champagner über den Feind spöttelten, so fielen unserm Karl oft unwillkührlich die schimmernden Parther ein, doch untersagte er sich den Vergleich, und suchte zu glauben: all den heroischen Stolz wird die That rechtfertigen!

Angelegentlich strebte er den Operationsplan zu erfahren. Er wandte sich an Männer von denen sich Auskunft erwarten ließ.

Was er hörte, befriedigte den denkenden Kopf freilich auf keine Weise.

Er konnte nichts Klares in dem objektiven Zweck erblicken, das Schwankende in den Maasregeln ließ auf Uneinigkeit, und verwirrte Ansicht der Dinge, bei den oberen Rathpflegern, schließen. Unbegreiflich fand Helm die einleuchtenden Hauptfehler, das Zaudern vor den fränkischen Pässen, die Vernachläßigung des linken Flügels, des Rückens, der Elbe. Mehr als einmal nahm er die Feder in die Hand, um Vorstellungen aufzusetzen; der schlechte Fort-

gang früherer Entschlüsse der Art, hielt ihn nur zurück.

Da aber die Nachricht vom Tode des Prinzen Louis Ferdinand einlief, und von der ganz unerwarteten Wendung, die der Anfang der Kriegsauftritte nahm, da urtheilte er, zufolge der bekannten strategischen Methode des Feindes, die preussische Armee würde ohnfehlbar in eine gefährliche Lage gerathen. *) doch dach-

---

*) Ich kann mich nicht entbrechen, hier etwas anzuführen, das ein Kameralist gesagt hat. Man nenne mir viele Soldaten in deren Verstande eine bessere Idee aufgekeimt wäre. Aber schon lange wurde das Militär durch den Civilstand an Kenntniß der Kriegskunst beschämt. Dies ist schlimm genug, aber leider wahr. In einem Buche, dessen leichtfertige Sprache und Persönlichkeiten übrigens nicht zu vertheidigen sind, steht das merkwürdige Fragement. S. Vertraute Briefe über die inneren Verhältnisse u. s. w.
„Dadurch, daß Napoleon das rechte Saalufer am 13ten bis Naumburg und die Defileen bei Kösen besetzt hatte, war die preußische Armee schon von der Elbe abgeschnitten, und ohne Kanonenschuß geschlagen. Sie sollte auf gar keine

te er an den Ausspruch Grimoards: Schlachten geben und nehmen Kronen; die Hoffnung die nächste werde ohnfehlbar gewonnen werden, und alle theoretischen Fehler gut machen, lebte seinem Patriotismus dennoch wieder auf.

Schlacht sich mehr einlassen, sondern schon von diesem Tage über die Unstruth theils nach Magdeburg sich zurückziehen, theils ihren Weg nach Hessen nehmen, den Churfürsten zwingen, Theil am Kriege zu nehmen; auf Frankfurt losgehen, um hier eine Diversiou zu machen, wodurch die linke Flanke der Franzosen umgangen worden wäre; das verstärkte Lecocksche Corps mußte gegen Düsseldorf vorrücken.

Das Eugensche Corps mußte hinter der Elbe postirt und durch alle Depots, die zu haben waren, verstärkt werden.

Die ostpreußischen Truppen mußten an die Oder vorrücken und sich bei Cüstrin concentriren. Die Armee bei Magdeburg mußte unter den Kanonen der Festung sich mit Munition festsetzen, und vom Lande hinter sich mit Brod durch Requisition versehen, und besonders deshalb Mecklenburg und Braunschweig herangezogen werden. Die hessische Armee konnte dort auch Munition erhalten.

Der Tag vor der furchtbaren Doppelschlacht bei Jena und Auerstädt, brachten Husaren mehrere französische Gefangene. Es waren junge Leute, von kleiner Leibesgestalt, hatten ihre grauen Ueberröcke umgeworfen. Sie

---

Wollte man schlechterdings bei Weimar schlagen, so mußte die ganze Armee Position auf dem Eckartsberge, im unglücklichen Fall aber obigen Rückzug nehmen, im glücklichen ihren Marsch an die Elbe forciren; denn weiter war nichts zu erreichen, nachdem die Franzosen das linke Saalufer besetzt hatten. Vor allen Dingen hätte man aber einen Pfuhl dem Eugenschen Corps entgegenschicken und dem Herzog befehlen lassen sollen, diesem zu folgen, der dann Tag und Nacht marschirt, und am 14ten dem Feinde bei Naumburg in den Rücken gekommen wäre.

Was geschah dagegen? Nimm die Charte zur Hand: Am 14ten Oktober stand das Corps des Herzogs von Weimar bei Arnstadt, Rüchel bei Weimar, Hohenloh zwischen der Jenaer Schenke und vierzehn Heiligen, die Hauptarmee bei Auerstädt, das Würtembergsche Corps bei Halle; die Franzosen waren im Besitz des rechten und eines Theils des linken Saalufers

stellten sich gegen die preussischen Grenadiere, die alles spiegelblank putzen mußten, gar unansehnlich dar. Die Offiziere von Helms Regiment spöttelten nicht wenig, da die lachenden Husaren sie die Linie herunter führten. Ein General von großem Ruf schrie: hol mich der Teufel, durch drei Treffen solcher Jungens geh ich mit dem Bajonnet!

Diese Sicherheit entzückte unsern Freund. Er schöpfte um so mehr die freudigsten Hoff-

---

und der Schluchten, die auf die Höhe über Dornburg, die Schenke und Kötschau, führen.

War das eine in Masse aufmarschirte Armee, wie der Herzog sie aufgestellt wissen wollte? Nein, es war ein verwirrter, ohne Zweck und Plan aufmarschirter Haufen, deren Generale keine Ordres, deren Soldaten kein Brod, keine Fourage, kein Pulver hatten; deren oberster Feldherr nicht wußte, ob er schliefe oder wachte.

Es war wohl eine Idee in dem Herzog, über die Unstruth zu gehn und die Schlacht zu vermeiden, die Franzosen ließen es aber nicht dahin kommen; sie griffen zwey Corps an, und schlugen sie, ehe sie eine Disposition gemacht, noch weniger ausgeführt hatten.

nungen, als sehr angenehme Gerüchte umher liefen. Die Unglücksfälle welche der Graf Tauenzien und der Prinz Louis erlitten hatten, schrieb man dort auf Rechnung der Uebermacht, hier auf ungeregelte Hitze, setzte aber hinzu, dafür sei nun auch das Korps des Marschall Soult eingeschlossen, und der Prinz Mürat für seine Person gefangen. Aus Mangel an guten Spionen, und der unvollkommenen Rekognoscirungen halber, waren überhaupt alle Nachrichten über den Feind grundfalsch.

Wir werden, um allen Nachforschungen zu begegnen, den Platz, wo Helms Regiment stand, nicht melden. Nur das was ihm in der angewiesnen Stellung selbst widerfuhr, sei erzählt.

Am dreizehnten marschirte man bis zum Abend. Die Bewegung war rückwärts, (eine Folge der auf der linken Seite hereinbrechenden feindlichen) und der Umstand erschien eben nicht günstig. Doch vermutheten, und verbreiteten die Offiziere, man wolle den Feind vorlocken, dann ihn aber wie einst bei Roßbach bezahlen. Das richtete die gemeinen Soldaten, welche überhaupt den beßten Willen

zeigten, auf. Noch war alles voll Glauben: wir können nicht geschlagen werden!

Die Nacht brach herein. Sie wurde unter dem Gewehre zugebracht. Die höheren Offiziere ordneten hier und dort an. Reuterei war in Bewegung. Kanonen wurden in verschiednen Richtungen vorüber gefahren. Tausend Wachtfeuer brannten. Alles das war geeignet, hochherzige Gefühle zu nähren.

Nur wenig Soldaten nickten auf dem Erdboden ein. Einige schmauchten ihre Pfeife still hin, andre unterhielten sich über die Schlacht, die Morgen unfehlbar erwartet wurde, andre sangen, die Lustigmacher boten ihren derben Witz auf. Die Franzosen wollen wir schon in Trapp setzen, hieß es. Bisweilen unterbrach ein Kerl, der etwa in der österreichschen Armee gedient, und den letztern Feldzügen derselben beigewohnt hatte, den Sanguinismus, und erinnerte wohl: Nehmts euch halt in Acht, die Franzosen sind Schw — thskerls! Aber da wurde einem solchen, wie billig das Maul verboten, ihm erwiedert: ihr habt es nur nicht verstanden, Roßbach, Pirmasens, Kaiserslautern u. s. w. u. s. w.

Das war alles ganz vortreflich, leider aber gehörte zu den vielen groben Versehen, welche in diesen Tagen vorfielen, auch das, nicht um Lebensmittel besorgt gewesen zu sein. So litt der Soldat drückenden Mangel, was die gute Stimmung wieder nicht unterstützen konnte.

Helm beschäftigte sich mit den Soldaten der Kompagnie, und mit sich selbst. An jene wandte er sich mit einfacher ermuthigender Rede. Ihr dürft nur siegen wollen, sprach er, und ihr siegt gewiß. Das Getümmel mag so verwirrt werden, als es wolle, immer merkt auf den Befehl, denn ohne Ordnung kann nichts gelingen. Keiner unterstehe sich Feuer zu geben, ehe es geboten wird. Dann aber ziele jeder genau, wenn er sehen kann; ist aber der Pulverdampf zu dick, so nehmt eine bedächtige Richtung auf halbe Mannslänge. Erwägt, daß der niedergestreckte Feind, euch nicht mehr verletzen kann. Einige Bataillonssalven in der Nähe, müssen, wenn alles gut anlegt, die feindliche Linie gegenüber meistens niederstrecken. Und wer auch noch nicht getroffen wurde, wird er vor einem Feuer stehen bleiben, das

seine

seine Kameraden in den Staub legte? Ihr genießt den Vortheil schneller zu laden, als der Feind, schießt dazu gut, und er muß nothwendig die meisten Todten zählen. Wird zum Handgemenge kommandirt, dann dringt rasch ein! Eure Körperkraft ist überlegen, eure Gewehre sind schwerer, da besteht kein Zweifel mehr, daß ihr überwinden müßt. Leicht schlagt ihr solche kleine Flinte weg, und bohrt ihrem Träger das Bajonnet in die Brust. Auch ein Kolbenschlag wirft seinen Mann zu Boden. In der Bataille gilt der Scherz nicht. Schont den Gefangnen und Verwundeten, aber was im Kampfe mit dem Gewehr in der Hand euch gegenüber steht, das streckt hin! Jeder müsse wenigstens einen Feind erlegt haben. Wo möglich mehrere. Daß ihr tapfere Männer seid, weiß ich, ihr liebt euern guten König, und des Vaterlandes Ehre. Eine Wunde ist Ruhm, der Tod hier, der schönste, welchen ihr sterben könnt. Die Religion überzeugt uns, daß die Pflicht drüben belohnt wird. Ich fürchte nicht, daß einer unter euch seine Ehre vergessen könnte. Wiche aber wider Vermuthen ein feiger Schelm zurück, stoß ich ihm sogleich den De-

gen durch den Leib, doch hat ein jeder das Recht mich zu morden, wie ich nur einen Moment meine Pflichten versäume. —

Mit sich selbst war er bald fertig. Er fühlte zwar, daß unendlich viel Poesie aus seinem Gemüth gewichen sei, da Josephe nicht mehr für ihn lebte, doch der Zauber in den Namen Vaterland und Ehre, sprach dennoch allmächtig darin an. Die Prüfung, dem Tode ins Antlitz zu schauen, wohl zu bestehn, dafür war er nicht im mindesten besorgt, ja es beugte ihn gewissermaaßen, daß nicht mehr Verdienst dabei sei, indem ihm das Leben ja wenig Freuden barg. Ernster mahnte er sich an Geistesgegenwart.

Gegen Morgen erhob sich ein dicker Nebel. Helms Regiment setzte sich in Marsch. Hie und da hörte man Schießen. Es klang ziemlich furchtbar, da sich nicht unterscheiden ließ, woher es kam. Als daher die Linie des Korps sich ordnete, waren die Generale in ziemlicher Verlegenheit, und sandten die Adjudanten umher, welche sich im Nebel schwer zurecht fanden.

Der Feind war näher, wie jedermann es

glaubte. Die Kanonade begann. Die tödlichen Bälle sausten durch die Luft, stäubten ins Erdreich. Der Nebel verzog sich nach und nach, und die Blicke wurden freier.

Die Szene ward ernsthaft. Auf jedem Gesichte ließ sich der Gedanke lesen, daß das Manövriren hier ganz etwas anderes sei, wie auf den Gefilden von Templow, Pitzpuhl, Schalkau oder Graudenz. Helm blickte umher. Er erschrack vor der weißen Farbe die jedes Antlitz trug, Folge der Ueberwachung, und sehr natürlicher Gefühle. Die Furcht auch so blaß zu sein, peinigte ihn, und in dieser Furcht lagen Muth und Ehre.

Ein neues Schauspiel wirkte übel auf die Gemeinen ein. Von der Reuterei nemlich, welche den Aufmarsch deckte, ward ein Theil unvermuthet angegriffen, und gerieth in Unordnung. Der Feind setzte ihr hitzig zu. Das Geschrei, welches die französischen Chasseurs beim Angriff zu erheben gewohnt sind, das knakkernde Pistolenfeuer, das Klirren der Schwerdter, das Getümmel der schnaubenden Rosse, die zum Himmel empor wogende Staubsäule — alles das zog Ohr und Auge an, füllte den

Neuling mit glühender Theilnahme, spannte die höchste Erwartung. Aber ach! die Staubsäule wälzte sich rückwärts. Kaum traute jeder seinen Blicken. Wie hatte man auf die preußische Reuterei gezählt! Mit Schaudern sah man diese Flucht!

Helm faßte sich, und rief der Kompagnie zu: Es ward so befohlen, um den Feind anzulocken! Der Kommandeur des Battaillons hörte diese Worte, und wiederholte sie dem Battaillon.

Mehrere Kanonkugeln schlugen ein. Der Eindruck war um so übler da die Linie eben stand. Dicht bei unserm Freunde wurde einem Kerl das Bein weggerissen. Da lag er mit dem gräßlichen Stumpf. Ein Geschrei des Entsetzens bei den Nebenleuten. Einen andern packte der Tod jähling. Durch die Mitte der Brust bahnte er sich den Weg. Da der Leichnam mit den Waffen hinstürzte, sprang das Blut umher, Helms Uniform ward damit besudelt, einige heiße Tropfen kamen selbst auf seine Wange. Bei den andern Kompagnien ging es eben so scharf zu. Das Gerücht lief von der Mitte: es ist schon ein Offizier todt! Der

Lieutenant N. N. Man rief nach Chirurgen für die Verwundeten. Keiner war da. Bringt doch die blessirten Kameraden zurück! schrieen manche. Dazu fanden sich viele bereit, und verließen die Glieder. Wenig fehlte, daß dieser Vorwand Unordnung, ja eine volle Auflösung des Battaillons bewirkt hätte. Denn die Aufmerksamkeit nach Befehl, ward immer fürchterlich zerstreut. Bald gab es wieder einen Todten; bald durchschnitt das Geschrei eines Verstümmelten die Luft, vom Wimmern des Mitleids begleitet; bald gerieth eine Kugel in die Gewehre, und schleuderte das zerbrochne Eisen umher; bald fuhren mehrere Rotten auseinander, weil sie aus der vor ihnen aufsprühenden Erde, auf einen neuen Ankömmling der Parze schlossen.

Wohl müssen es sehr kampfversuchte, mit der Todesgefahr vertraute Soldaten sein, welche die Probe bestehn, eine Kanonade müßig auszudauern. Wie viel leichter wird die Brust, wenn es vorwärts geht, die Getroffenen zurückbleiben, gebotne Thätigkeit die Aufmerksamkeit an einen Gegenstand fesselt, und mit der Siegeshoffnung

auch das baldige Vorübergehn des Schreckens freundlich winkt.

Noch ein Umstand brachte Bestürzung und Verwirrung. Es fiel nemlich ein Soldat mit dem Ausruf: ach meine Frau! meine fünf Kinder! Er traf alle Beweibten, und man empfand, wie übel es sei, deren viele zu zählen. Zwar hat sie in der Zeitschrift Mars ein Schriftsteller hochherzig vertheidigen wollen, und gesagt: die Spartaner bei Thermopilä waren alle verheirathet. Dachte er sich aber aber auch den Zustand einer lazedämonischen Wittwe, und den einer preussischen?

Helm konnte mit aller Wissenschaft hier nichts anfangen. Auch stand er nur unter den Maschinen als Maschine da. Doch sein Gemüth trug ihn höher, ließ ihn eher Fassung gewinnen, als die übrigen, und mindestens theoretische Menschenkunde anwenden. Er sprang an den Major des Battaillons, der ein braver Kerl war, aber sich nicht zu helfen wußte, und rief: Herr Obristwachtmeister, ich bitte um alles in der Welt! beschäftigen sie die Leute, Nehmen sie die Flügemänner etwas vor und rich-

ten auf und nieder! Gehn sie mit Schärfe zu Werk!

Der Mann welcher bisher sich mit einzelnen, freundlichen Erinnerungen abgegeben hatte, die nichts taugten, da sie Verlegenheit ankündigten, fand den Rath gut, flog das Bataillon hinauf, und fuhr mit kräftigen Flüchen darein. „Aber ins drei Teufels Namen stille! Meine Herren, stoßen sie den nieder, der nur ein Maul aufthut! Faßts Gewehr an! Richtet euch!"

Die Kraftsprache half. Andre Offiziere donnerten sie nach, Korporale eiferten, die Gemeinen hielten ihren Platz.

Bald kam der Befehl zu avanziren. Alles war froh, hatte längst darauf gehofft. Man kam gegen ein Gebüsch. Hier lagen Tirailleurs. Ihre wohlgezielten Schüsse trafen häufig. Der Major verlor sein Pferd. Während er ein anderes bestieg, fingen die Leute an zu stocken, und schossen gegen den Befehl. Es war unmöglich ein Komandowort zu vernehmer. Indessen jagte der wackre Mann hinter der Fronte (vorne wäre er durch die eignen Leute erschossen worden) auf und nieder, und

trieb vorwärts. Das Bataillon warf die Tirailleurs zurück, wiewohl es großen Verlust erlitt. Man traf auf dem Wege viele Todte und Blessirte, ein Beweis daß die preussische Artillerie sehr wirksam gewesen war.

Jenselt des Busches ging der Pulverdampf ein wenig vorüber, nnd man sah eine Linie Infanterie, mit vieler Reuterei unterstützt. Die Tirailleurs warfen sich auf diese zurück. Helm der mit dem Major sprach, sagte: diese Linie ist unfehlbar so weit schon vor uns gewichen. Von ihr ging das Kanonenfeuer aus. Die Tirailleurs deckten den Rückzug. Werfen wir sie von der Höhe, ist der Sieg unser.

Der Brigadier kam gesprengt. Das unordentliche Schießen der Soldaten hatte nachgelassen. Er untersagte es ernstlich, und rief: das Gewehr gefällt! Marsch, Marsch!

Helm war entzückt über das wilde Feuer welches sich in die Gemüther ergoß. Im regellosen Sturmschritt, mehr laufend als gehend, drangen die schon ziemlich dünn gewordnen Glieder vor. Man geriebt nun gleich ins Kartätschenfeuer, welches mörderisch wüthete,

doch der Lebenden Eifer achtete nichts mehr. Abermals dicker Rauch, betäubender Kanonen- und Flintendonner.

Helm spornend, laufend, möglichst Ordnung gebietend, wollte den rechten Arm aufheben, den Leuten die freilich nichts hören konnten, zu deuten, daß sie sich nach dem Richtungsbataillon der Brigade hielten, da ihm links eine große Lücke erschien. Der Arm gehorchte nicht mehr, und sein Degen lag am Boden. Er merkte die Ursache, bekümmerte sich aber nicht weiter darum, sondern nahm den Degen mit der andern Hand auf, und ließ den zerschmetterten Arm nachschlendern.

Da die Kompagnie, welche Helm befehligte, den linken Flügel des Battaillons hatte, so war es seine Pflicht, auf den Zwischenraum Acht zu haben, der bis an den rechten des nachbarlichen bestehn muß, und nicht zu weit nicht zu eng werden darf. Bisher war das Erforderliche gethan worden, doch seit dem raschen Anlauf kam ihm erst vor, die Lücke sei zu groß, dann sahe er gar nichts mehr. Nun aber ging es wieder über Leichen hin, ihm schien es, als ob weniger Kugeln einschlü-

gen, und das erzeugte den Glauben, die feindliche Linie sei abermals gewichen.

Höher entflammten trunkne Heldengefühle seine Brust, einen Augenblick dachte er wehmüthig: ach daß keine Geliebte mein ist, der ich vom Wahlplatz mein Entzücken melden könnte! doch setzte er hinzu: das Vaterland ist meine Geliebte!

Noch ging es vorwärts mit einem Drange wie ihn die menschliche Kraft nur gestattet. Aber ach! der Rauch ins Helms Nähe ging ein wenig auf, und ein Anblick des Schreckens und Entsetzens stellte sich ihm dar.

Jener Rauch war besonders durch das Feuer der zwei Battaillonsstücke neben Helm entstanden, deren Artilleristen tapfer voraus gewesen waren, und noch sogar bei dem Sturmlauf Linie gehalten, und geschossen hatten. Endlich mußten sie, wie es auch in der Regel war, zurück bleiben. Er sah nach ihnen hin — und ein Haufe Chasseurs hieb die Kanoniere nieder. Mehrere Schwadronen derselben stürzten, den Säbel hoch, vorbei, dem neben an befindlichen Bataillon nach, welches weit davon auf wilder Flucht begriffen war. Es hatte

bei der Bajonetattake die Linie verlassen. Die Verwirrung hatte sich auch den folgenden mitgetheilt. Die Franzosen, gewohnt die kostbaren Augenblicke zu nützen, verfolgten die Flüchtlinge schnell, und das Battaillon wobei sich Helm befand, war in den Flügel, ja in den Rücken genommen.

Helm faßte in diesem fürchterlichen Augenblicke Besonnenheit. Der Major kam eben nach dem Flügel. Wir müssen sogleich einen Haken bilden, oder alles ist verloren, schrie ihm Helm ins Ohr, aber um des Himmels Willen keine Verlegenheit gezeigt, sonst ist die allgemeine Flucht nicht mehr aufzuhalten.

Der Major ritt dicht hinter den Leuten hin, und schrie: Halt! der Feind ist hier geworfen, wir müssen nach einen andern Fleck! Jeder Offizier bringe sein Ploton in Ordnung!

Das war nun sehr schwer, gelang auch nicht. Doch wurde der Rest der Leute immer noch ziemlich zusammen gehalten. Der Major ließ umkehren, antreten. Helm hatte einstweilen mit seiner Kompagnie, die ihm treulich folgte, eine Bewegung zu den nahen Kanonen gemacht, die Chasseurs waren ihr gewichen

und die Stücke wieder genommen. Mit den Kanonieren welche noch lebten, spannten sich seine Soldaten vor, und schleppten sie rasch zurück.

Das Battaillon mußte eilig schwenken, sich an das folgende hängen, das sich langsam zurücke zog. Man suchte dieses auch in den Haken zu ziehen, um der Kavallerie des Feindes, die darauf loszubrechen drohte, eine desto größere Fronte entgegen zu stellen.

Man wies diese Kavallerie zurück, das wollte viel sagen. Weit mehr aber noch, daß sogar einige Ordnung beim Marsch erhalten wurde, obgleich ein Ploton längst ins andre gerieth, und schon so viele Offiziere und Gemeine fehlten.

Helm sprach in jedem Augenblick wo es möglich war, mit seinem Major, der aus Mangel eigner Ideen, jetzt gerne Rath bei ihm schöpfte. Um so mehr, da kein anderweitiger Befehl eintraf.

Der Brigadier ließ sich in einiger Entfernung sehen. Er rang beim Anblick der Flucht und Verwirrung die Hände, man sahe, er hatte den Kopf durchaus verloren. Herr Obrist-

Wachtmeister suchen sie ihn auf einen Augenblick hieher zu bringen, schrie Helm. Der Major flog hin, und brachte den General in der That zu unserm Freund. Er war so konfus, daß er selbst nicht wußte, was er that.

Herr General, rief Helm, jetzt ists wohl erlaubt, zu rathen. Der Angriff ging bis jetzt vortreflich, nur durch das Fliehen jenes Bataillons ward er unterbrochen. Er kann sogleich wieder beginnen, wenn die Lücke nur erst gefüllt ist. Schicken sie geschwind nach Kavallerie, die die verfolgenden Chasseurs dort angreift. Hier haben wir sie bis jetzt zurückgetrieben. Nur aufs schnellste einige frische Battaillons hieher!

Ja ja, antwortete der General, sie haben Recht. Er gebot seinem eleganten Adjudanten zum General N. N. und General N. N. zu reiten, dort das Nöthige zu requiriren, aber der elegante Adjudant ritt noch eher davon, als er die Weisungen gehört hatte. Gott weiß wohin er irrte, denn er kam weder zurück, noch geschah etwas von dem, was man so sehnlich wünschte. (Er hatte noch vor kurzer Zeit auf einem Ball zum Bewundern der Damen ge-

tanzt, war auch sonst ein sehr lieber Junge, nur in der Battaille taugte er nicht.)

Der Haken hielt sich gegen die erneueten Angriffe der feindlichen Reuterei, noch immer mit Muth und Fassung, obschon selbst das Pulver zu gebrechen anfing. Da befahl Helm an Tambouren und Unteroffizieren, den Todten und Blessirten, die reichlich umher lagen, die Patronen aus den Taschen zu nehmen, und sie den Gesunden auszutheilen. So blieb man doch noch auf dem eingenommenen Platze.

Es nahte aber bald ein Schwarm Tirailleurs, warf sich auf die Erde, und fing mit wohlgezielten Schüssen an, das Battaillon zu behageln. Man nahm preussischer Seits die Schützen gegen sie vor. Diese konnten aber, wie immer, nicht gegen die feindlichen aushalten. Sie sind in zu geringer Zahl vorhanden, und ihre unzweckmäßige Kleidung ist ihnen hinderlich. Bald waren sie alle auf den Boden gestreckt. Die Franzosen schossen nun um so wirksamer. Der Major blieb einer der ersten, da auf ihn besonders gezielt ward. Leben sie wohl! rief er Karln vom Pferde sinkend, zu. Karl ließ das Pferd halten.

Der zweite Major, des Gebliebnen Nachfolger, mußte nun den Befehl übernehmen. Es war der nemliche, um welchen Helm einmal im Arrest gesessen hatte. Noch ein junger Mann, außer der Reihe begünstigt, ein Mann von sogenanntem Verdienst.

Dicke Schweistropfen vor der Stirn rief er: Herr Jesus! wir sind ja überflügelt, das hilft alles nichts, wir müßen zurück!

Dies unglückliche Wort steckte epidemisch mit Muthlosigkeit an. Es ergriff den Haken, und die folgenden noch stehenden Battaillons. In der gräßlichsten Verwirrung lief man davon.

Helm, in wüthender Verzweiflung, warf sich auf das Pferd jenes Majors, ritt unter die Flüchtlinge, bat, beschwor, fluchte, schmähte, aber nichts ward gehört. Nur erst an einem buschigten Hügel gelang es ihm, einen Theil der treuen Kompagnie, und gegen funfzig Mann von verschiednen Regimentern, die Ohr für sein Rufen hatten, zu versammeln. Eine Vertiefung schützte den Hügel einigermaaßen gegen Reuterei. Helm stellte seine Leute in ein Viereck. Seid ihr brave Kerls, rief er, so schwört mir, daß ihr hier alle sterben wollt. Denselben Eid hat

ein französisches Battaillon in Italien geleistet, und gehalten! Sollten es Preussen nicht können? Ich wenigstens, gebe mein Ehrenwort, ich überlebe des Vaterlands Unglück nicht!

Die Kerls wurden begeistert und schwuren.

Ein Unteroffizier sagte, Herr Lieutnant, sie sehen ich bin ein tüchtiger Kerl, sonst blieb ich nicht bei ihnen, aber was soll unser Tod helfen?

Ich hoffe, entgegnete Helm, die Flüchtlinge dort sollen, wenn sie zurückblicken auf dies Häuflein, das sich dem Tode opfert, zu ihrer Pflicht wiederkehren!

Er hatte einem hingestrekten Junker die Fahne entrissen. Haltet sie hoch hoch empor, fuhr er fort, von einer Hand in die andre, nur mit dem letzten Mann darf sie sinken!

Thränen der Rührung rollten über der bärtigen Männer Wangen.

Helm wandte sich wieder zu dem Unteroffizier. „Sie schwuren nicht, desto besser. Ich sehe daß der Feind in Verfolgung der Masse begriffen, uns nicht beachtet. Mir bleiben noch einige Augenblicke. Sagen sie mir zu, alles

Mög-

Mögliche zu thun, um zum Herzog von Braunschweig durchzukommen, und ihm meine Schreibtafel zu überbringen. Ist er todt, dem Feldmarschall Möllendorf. Werfen sie sich hier auf dies Pferd! Dort ist ein Raum von Feinden ledig. Noch ist meine Absicht zu erreichen."

Der Unteroffizier leistete heilige Versprechungen, bestieg das Pferd, und sprengte davon.

Funfzehntes Kapitel.

Weitrer Verfolg der Geschichte.

Helm hatte den Tag zuvor, am 13ten Oktober, während einer ruhigen Stunde folgendes in seine Schreibtafel aufgezeichnet:

„Noch nie war ich besorgter, als jetzt, da die große Stunde der Entscheidung naht. Nur zu lebhaft drängt sich mir die Ueberzeugung auf, daß wir umgangen, von der Elbe abgeschnitten, unser Magazine verloren sind, wenn wir schon mit süßen Täuschungen genährt werden.

„Meine Memoiren die bei N. N. N N. und N. N. auch noch in meiner Wohnung zu *** liegen, beurkunden, wie oft ich rieth, ich ward aber nimmer gehört."

„Noch heute früh, wagte ich es, an einen Mann, dem ich großen Einfluß beimesse, zu reiten, und ihm vorzutragen, wie die ohne Zweifel bei Kösen verschuldete Säumniß, nach meiner Idee, durch eine kühne und rasche Bewegung wieder gut zu machen sei. Er wies mich mit stolzer Härte ab, ja, fragte höchst beleidigend: ob ich mich fürchte?"

„Ich kann also weiter nichts, wie meinen Posten mit Treue wahren, und das soll geschehn."

„Wirkt aber die Tapferkeit nicht Wunder wie einst in Preussens Alterthum, finden unsre Generale, die in der Theorie weit zurück, und in der Ausführung ungeübt sind, nicht niegeahnete Hülfsquellen des Genies im geltenden Augenblick, so sind wir verloren."

„Ich kann nicht umhin, noch anzugeben was geschehen muß, wenn der Feind die Schlacht gewinnt. Vorher konnte ich darüber nichts einreichen, wie dürfte ich wohl gewür-

digt werden, wenn ich davon nur spräche! O Stolz wohnt genug in uns, gebe der Himmel, daß er morgen begründet sei."

„Geht die Schlacht verloren, so ende wenigstens der Muth, das Selbstvertrauen nicht. Aber gleich erkenne man die vierzig Jahre lang begangnen Fehler, und trete jedes elende Vorurtheil in den Staub. Dann — übrigens gefaßt, wie Friedrich nach den unglücklichen Tagen von Kollin, Hochkirch, und Kunersdorf — kann selbst die verlorne Schlacht wohlthätig sein. Denn sie hat den traurigen Irrthum zerstört, der bei uns lange geheiligt wurde."

„Dann muß sogleich, so viel es nur thunlich ist, die bessere Methode der Franzosen angenommen werden. Ist doch das alte auch meistens Nachahmung derselben. Von Folard und Puysegur haben unsre Väter geschöpft."

„Um des Himmels Willen kein voller Rückzug nach Magdeburg! Er kann bei der Klugheit unsrer Feinde, nicht anders, wie mißrathen. Das Ungewöhnliche verwirre sie. Kühn, westlich hin eine Stellung genommen, die die französische linke Flanke bedroht, wenn sie gegen

die Mark vorrücken wollen. (Eugen muß die Elbe decken, Magdeburg kann sich lange halten, von Schlesien aus muß auf Dresden operirt werden.) Es wird ohne Zweifel so schlimm nicht, als wenn man gegen Magdeburg geht. Zur Vertheidigung der Elbe (sie wird dann immer nur von einem kleinen Korps angegriffen werden) muß aber Schulenburg von Berlin her, alle Hülfsmittel aufbieten die nur in seiner Gewalt sind, und man wird über ihre Menge staunen, so wie nur die alltägliche Form weggeworfen ist.)"

„Wenn sich der gute vielbetrogene Monarch wieder beim Feinde in Ehrfurcht gesetzt hat, dann vor allen Dingen, prüfe er sein Kabinet. Was Preussens Politik thun muß, liegt ganz nahe. Jeder wahre Preusse weiß es, aber freilich giebt es deren gar wenig mehr. Der König suche."

„Der preussische Nationaltakt gieng verloren weil die wahre Ehre schwer, leicht aber die schimmernde, Achtung fand. Wer das zu erkennen weiß, besitzt noch den Nationaltakt, ihm vertraue der gute Friedrich Wilhelm, es mag ein Mann von Rang sein oder nicht, der Rang

hat leider lange aufgehört, bei uns den Werth des Menschen zu bezeichnen."

„Leisten die alten Offiziere nicht morgen altrömische Tapferkeit, und wägen selbst die großen Fehler des Plans auf, so hat das Mißvergnügen über die Günstlingschaft ihren Heldensinn gebrochen."

„Stellen die Günstlinge nicht wieder her, was jene versäumten, so zeigen sie, daß sie der Gnade ihres Souverains völlig unwürdig waren."

„Sollten die jungen Offiziers — zum Theil mindestens — Beweise von Feigheit geben, so ist es ausgemacht, daß Intriguengeist, Luxus, und Sittenverderb, alle Kraft der treflichen Einrichtungen Friedrichs zerrütteten."

„Besteht die preussische Phalangenordnung nicht unter allen Umständen, so wird dadurch der Vorzug der Tirailleurlinien, Kolonnen u. s. w. den die Erfahrung in Frankreich längst belegte, und den unsre nicht beachteten aber scharfblickenden und prophetischen Schriftsteller viel erwiesen aufs Neue beurkundet."

„Der Staat nehme diese sinnigen Zeilen als ein Testament an. Denn lebend werd ich

nicht in seinen Schooß zurück kehren. Geht die Schlacht verloren, so sucht mein Schmerz den Tod, wenn sie ihn mir nicht gab; gewinnen wir sie (o wie gern will ich mein Leben dafür hinschlachten) so treffen mich die Spöttereien über Manches, das ich weissagte, zu bitter, und ich sterbe auch freiwillig. Immer ist mein Tod kein Opfer, da das Leben keinen Werth mehr für mich hat."

„Doch leider wird die Weissagung, zu meinem Entsetzen, wohl Recht behalten."

Karl von Helm.

Kaum hatte sich der Unteroffizier mit der Schreibtafel entfernt, als auch Fußvolk und Reuterei des Feindes, im Nachrücken begriffen, sich dem kleinen Viereck nahte. Man glaubte, es wären zurückgelassene Gefangne hier, und rief ihnen zu, sich zu einer Reserve die angezeigt ward, zu begeben. Helm ließ mit Kugeln antworten. Die Verwundrung drüben stieg nicht wenig, man redete nach gesunder Vernunft, zeigte auf die Ueberzahl, und ge-

bot, augenblicklich die Waffen niederzulegen. Flinten gaben die Antwort. Eine Kompagnie Voltigeurs rückte darauf verächtlich an. Sie ward zurückgetrieben. Jetzt erwachte der Feinde Zorn, von allen Seiten wurde angegriffen, lange hörten die Entfernten das Feuer, lange wehte die preussische Fahne, endlich aber schwieg jenes, und diese sank langsam nieder.

Sechzehntes Kapitel.

Was in Feldheim vorgieng.

Die Nachrichten von dem Ungewitter, welches so feindlich über den preussischen Staat hereinbrach, trafen den alten Reinwehr hart. Seine Bemerkungen ergeben sich aus früherer Ansicht der vaterländischen Stellung, die wir kennen, sie brauchen daher nicht erwähnt zu werden.

Angelegentlich erkundigte sich der Oheim nach dem Neffen, der Prediger nach dem Freund. Lange war nicht die mindeste Auskunft zu erhalten.

Endlich erfuhr man, daß einige auf ihr Ehrenwort entlassene, gefangene Offiziere seines Regiments zu *** angekommen wären, und ein Bote wurde an diese gesandt. Die Antwort, welche er zurück brachte, warf den ohnehin kränkelnden Alten vollends nieder. Einstimmig hieß es: Helm sei auf dem Wahlplatze geblieben. Wohl ihm, rief der Major mit bebender Stimme, er starb für sein Vaterland, doch ich stehe nun ganz allein da, mein Alter wird völlig freudenlos, der letzte Stab, an dem ich mich stützte, ist gebrochen. Der Prediger tröstete mit Gründen der Vernunft, der Religion, allein der nagende Kummer schien des Greises Kraft zu untergraben.

Nach einigen Wochen hub er an: guter theurer Major, sie klagen verwaist zu sein. Ach sie wären es nicht, wenn ihr Zorn sich über Helms Grabe versöhnte —

Der Major. Mein Zorn? Wie — wie —

Der Prediger. O es giebt ein Mädchen, so treflich, so unglücklich, sie ist ihnen wahrlich nicht fremd, hat heilige Ansprüche auf Ihre Liebe. Rufen sie sie als Pflegerin

ihres Alters zu sich, sie wird den Abend ihrer Tage erheitern, sie einst beweinen —

Der Major. Um des Himmelswillen von welchem Mädchem reden sie?

Der Prediger. Von Helms Geliebte.

Der Major. Ich verstehe sie nicht! Helms Geliebte? Die Baronesse ist Wittwe! Sie meine Pflegerin — hm —

Der Prediger. Nicht die Baronesse! Josephe von Hainthal.

Der Major. Sie ist an den Grafen R — i verheirathet.

Der Prediger. Mein Versprechen zu schweigen, bindet mich nicht mehr. Auch sogar wenn Helm noch lebte, da Frau von Steinring sich anderweitig verlobt hat. Hören sie die befremdende, die tief rührende Geschichte.

Der Major. Sie spannen meine Neugier.

Der Prediger. Um die Zeit wo sich der Plan einer Heirath, zwischen der Baronin und Herrn von Helm einleitete, ward meine Frau von jener eines engen Vertrauens gewürdigt. Meine Frau mußte zusagen, mir nichts von dem was unter beiden vorgieng, zu

eröffnen, sie hielt das auch, bis man endlich gerathen fand, auch mich in das Geheimniß zu weihen.

Der Major. Geheimniß — Geheimniß —

Der Prediger. Die Baronin gestand meiner Frau den Antheil an Herrn von Helm, erkundigte sich näher nach dem jungen Mann, und allerdings wurde durch das, was meine Frau berichtete, jener Antheil vermehrt. Nun folgte die Bitte um Urtheil: ob der Scherz des Herrn Majors wohl in ernstliche Berathung zu nehmen sei? Meine Frau erwiederte die Offenheit der Dame. Sie erklärte: gewiß würde die Gattin des jungen Mannes zu preisen sein. Allein sein Herz gehöre schon einem liebenswürdigen Mädchen. Die Baronin entgegnete nun: Davon habe ich gehört. Der Amtsrath Stern sprach einmal in meiner Gegenwart darüber. Eine Verbindung unter den beiden Leuten soll aber so gut wie unmöglich sein. Ja, diese Leidenschaft, dem Lieutenant sogar des Oheims Liebe rauben, ihn mit Enterbung bedrohn —

Der Major. O ich hätte doch — aber reden sie weiter!

Der Prediger. Meine Frau räumte diese Umstände ein, und die Baronin, durch Liebe und Geist der Intrigue geleitet, drang in meine Frau, einen Plan zu unterstützen, nach welchem das Fräulein Hainthal zur freiwilligen Entsagung sollte bewogen werden. Denn man sahe wohl ein, daß nur so auf den jungen Schwärmer gewirkt werden könne. Sie ist arm, setzte Frau von Steinring hinzu, ich bin erbötig, ihre Resignation mit einer Summe von Tausend Dukaten zu vergüten.

Meine Frau nahm die Sache in Ueberlegung. Etwas unmoralisches fand sie nicht darin, die Zufriedenheit des würdigen Oheims, das Glück des Neffen zu begründen, indem es eine jugendliche Leidenschaft, deren Zweck sich einmal nicht erreichen ließ, zu zerstören galt. Man kam also überein, sie sollte vorerst an das Fräulein schreiben, und von einem zu vermuthenden Plane des Herrn Majors reden. Dann sollte Stern zu ihr nach Berlin, die Summe in Pfandbriefen mitnehmen, und ihre Unterschrift für einen Aufsatz der den bedun-

genen Gegenstand ausdrückte, erbitten. Zuvor sollte der Amtsrath aber nach *** und auch Herrn von Helm vorbereiten.

Der Major. O mein Gott — nein das war — fahren sie fort!

Der Prediger. Gern willigte der Amtsrath ein. Doch eine heftige Krankheit unseres Freundes, die für sein Leben fürchten ließ, verbot vor der Hand eine Gemüthserschütterung. Allein nachdem die Genesung erfolgt war, schritt man zum Werke. Man fand den Widerstand bei dem jungen Manne geringer als er vermuthet worden war, und nun schickte sich Stern zu jener Reise nach Berlin an, zu welcher ich unter dem Vorwand, einmal die merkwürdige Stadt zu sehn, auch eingeladen würde. Doch hegte Stern die Nebenabsicht, falls er bei dem Fräulein nicht durchdränge, auch sich meiner Ueberredung zu bedienen.

Ich empfing jedoch gleich in Berlin einen Brief von Helm, worin er mir meldete, Fräulein Hainthal sei entweder schon Gräfin R—t, oder werde es im kurzen sein, ich mögte mich doch unterrichten, ob sie auch glücklich sei. Von diesem Briefe sagte ich dem Amtsrath nur

eben etwas, da ich von ihm die Absicht der Reise, und alles was zwischen der Baronin und meiner Frau vorgegangen war, erfuhr.

Stern hielt nun seine ganze Sendung überflüßig, wie bewegt wurden wir aber beide, da wir vernahmen, es sei von gar keiner Heirath mit dem Grafen die Rede. Das Fräulein, der wir nun gleich aufwarteten, erklärte mit einigem Selbstkampf, sie habe auf den ersten Wink meiner Frau nöthig gefunden, Herrn von Helm seine Freiheit zurückzugeben. Es sei zu erwarten gewesen, daß er sie ohne den Vorwand mit dem Grafen, zurückgewiesen hätte. Dies hätte sie bestimmt, jene nothwendige Unwahrheit auszusprechen. Das Fräulein setzte hinzu: wir wären es nun ihr und dem Glücke unseres Freundes schuldig, die Unwahrheit zu ehren.

In einer Art Betäubung schieden wir. Stern übermachte am folgenden Tage, mit einem Briefe voll zarter Wendungen, jene Pfandbriefe. Sie wurden sogleich zurückgeschickt. Wir erschienen aufs Neue vor ihr, redeten von ihrem edelmüthigen zartsinnigen Opfer — die schöne Heroine stand grade neben ihrem Plano-

forte. Glucks Alzeste lag am Pulte aufgeschlagen. Das Fräulein — lächelnd, indem eine helle Thräne sichtbar ward — zeigte auf die Worte des Schauspiels: Non ce n'est point un sacrifice, und verschwand!

Der Major. Prediger — Prediger — was machen sie aus mir. Jedes Wort zermalmt mich.

Der Prediger. Wahrlich, ich hätte bei unsrer Heimkehr nicht bestanden. Der festere Stern unterstützte mich.

Der Major. O ihr gehäßigen Intriguanten!

Der Prediger. Aber Herr Major —

Der Major. Und solch ein Band trennte ich Unglücklicher!

Der Prediger. Wo gab es eine reinere hochherzigere Liebe? Fast immer war ihr Loos Trennung. Nur die schönen Seelen begegneten, erzogen sich!

Der Major. Gott!

Der Prediger. Ich vermuthe, der Geliebten Brief hat den kräftigen Helm aufs

Siechbett geworfen. Da er erstand, erblickten wir nur noch den Schatten seines Feuergeistes. Drum ging er mit Apathie in die Gewöhnlichkeit ein. Doch der Ruf des Vaterlands ermannte ihn wieder.

Der Major. Und hätte er nur vor seinem Heldentode gewußt — gewußt — er wäre freudig gestorben! Dies Entzücken, ach selbst der Greis hat noch ein Bild davon im Herzen, dies Entzücken hätte ihm noch gebührt! Da steht nnn der graue Thor am Grabe, und verwünscht seinen Groll, seinen Rechnungsgeist! Mann — so sahen sie mich nie.

Der Prediger. Halten sie die gerechte Wehmuth nicht zurück.

Der Major. Ich lese Strafe in ihren Blicken über die Vergangenheit. Aber hatte ich nicht Recht das Weib zu hassen, sagen sie selbst, und folglich jede Annäherung? Zwar, wie sie auch oft anführen, der Mensch handelt nach Umständen —

Der Prediger. Frau von Weil, obschon ganz ohne Glücksgüter, und sonst gewohnt mit Konsequenz des bürgerlichen Le-

bens zu prüfen billigte dennoch Josephens Entschluß die Summe abzuweisen, vollkommen.

Der Major. Brav! Brav! O ihre Tochter entwaffnet ohnehin meinen alten Unmuth. Wie, sie rathen, ich soll mir eine Pflegerin in dem himmlischen Mädchen herbeirufen? O ich bin ihrer nicht werth! Ich wage nicht sie zu sehn. Beschämung würde mich tödten. Stern muß aber hin, muß sie bitten, flehentlich bitten, daß sie in der Entfernung meine Tochter, meine Erbin sein will. Ihre Mutter drückt jetzt ohne Zweifel größere Verlegenheit, da Weil das Jahrgeld nicht auszahlen wird. Die Tochter muß es doppelt von mir annehmen, wenn sie mir gestattet ihr Vater zu sein —

Der Alte vermogte nicht mehr. Thränen unterbrachen ihn. Der weiche Prediger freute sich seines Werkes, und hoffte auf kummerlindernde tröstende Tage.

Bald wurde der Amtsrath herbeschieden. Er war von Herzen froh, über den Auftrag. In seinem Charakter lag es, wenn der erste Eindruck des Gefühls vorüber war, jedes Ding dem kalten Verstande zn unterwerfen. Was hin-

hindert den Major, sagte er zum Prediger, sich ganz mit Frau von Weil zu verstehen? Er heirathe sie, dann besitzt er ein sorgendes Weib, und hat die liebenswürdige Tochter um sich. Und ihr trauert nun alle um meinen vormaligen Mündel. Wißt ihr, daß ich auch hier wieder andrer Meinung bin? So lange nicht jemand erscheint, der ihn unter den Todten sah, gebe ich noch die Hoffnung seines Lebens nicht auf. Er kann gefangen sein, vielleicht schwer verwundet, und nicht im Besitze der Mittel, um Nachrichten von sich zu geben. Vielleicht spähe ich in Berlin etwas Näheres aus.

Siebzehntes Kapitel.

Fortsetzung.

Nach einiger Zeit schrieb der Amtsrath von Berlin an den Prediger.

„Hier ist, mein lieber Freund, was ich Ihnen zu berichten habe, und was Sie dem guten Major wieder verkündigen mögen."

„Ich kam hier vor einigen Wochen an, ging aber nicht gleich zu Frau von Weil, da ich erst befriedigendere Nachrichten über unsern guten Helm einziehen wollte. Es hält unendlich schwer, und obschon ein französischer Offizier mir sagte: ihm dünke, den Namen Helm auf einer Liste von Gefangenen gesehen zu haben, so muß ich doch im Mangel näherer Bestätigung, und zufolge der vergeblichen Anfrage bei andern, die davon mehr wissen konnten, leider schliessen, daß der Tod unsern jungen Freund geraubt hat."

„Gestern ließ ich mich nun bei Frau von Weil melden. Sie war unpaß, die schöne Tochter empfing mich. Ich bemerkte ein gewisses Beben, das die Erwartung schlimmer Notizen sichtbar machte, und einen gewissen Kampf um Fassung. Leider mußte auch das erste, was ich vorzutragen hatte, eine Trauerpost sein, doch hoffte ich einigen Balsam von der zweiten Anzeige. Aber ganz wider mein Vermuthen fiel der Eindruck aus, den ich hervorbrachte. Wie wenig habe ich noch das liebende, das hoch liebende Weib gekannt. Ich bitte, hören sie!"

„Nach einigen Wendungen über Menschengeschick, und Kraft der Vernunft gegen überwältigende Schmerzen, fuhr ich fort: ohne Zweifel ist Ihro Gnaden schon durch das Gerücht bekannt geworden — das Fräulein fiel ein: Sie wollen mir sagen, daß die Heirath vollzogen ist. Ich hörte nicht davon, weil ich mich nicht mehr um die Angelegenheit bekümmre. Gut, meinen Glückwunsch! Nein mein Fräulein, erwiederte ich rasch, der Krieg hat jenen Plan unterbrochen. Herr von Helm nahm den Abschied nicht, aber leider setzen es die Umstände außer Zweifel, daß er bei der Schlacht von Jena geblieben sei."

„Freund, ich erwartete eine Ohnmacht, und denken sie: des Mädchens bleiches Antlitz erglüht wie der holdeste Morgenstrahl, Triumph im Ton der Rede, im plötzlich aufgelebten Blicke ruft sie aus: Doch in keiner Andern Arm! Mit der idealsten Bewegung, die ich je sah — wahrlich Raphael hätte von ihr lernen können — floh sie auf, und davon."

„Starr vor Verwunderung blieb ich sitzen. Wo ist sie hin? fragte ich mich. Dankt sie

vielleicht Gott und ihrem Schutzpatron, daß der Geliebte getödtet ward??"

„Nach einer Weile erschien sie wieder. Sie mußte einige Verwirrung unterdrücken, schützte von vorhin Uebelkeit vor. Ich glaubte dem großen Mädchen, das so liebte, und doch einst entsagen konnte, alles sagen zu müssen, was noch wohlthätig sein konnte. Ich erzählte, wie hingeworfen, daß Herr von Helm, nach einer langen Krankheit (die ihm, wie man zu glauben Ursache hätte, wahrscheinlich irgend eine üble Nachricht zugezogen) in Feldheim angekommen, aber nicht dahin zu bringen gewesen wäre, der Baronin von Steinring den Hof zu machen. Wie die Ordre zum Kriege ihn sogleich entfernt habe u. s. w."

„Ich beschreibe es umsonst, dies steigende Interesse, dies Horchen auf jeden Laut meines Mundes, diesen auf mich immer inniger gehefteten Blick — ihre Vorstellung davon wird dennoch unerreichend sein."

„Endlich weinte sie, mit gefalteten Händen; sie schien ein Todtenopfer zu bringen, so feierlich, so still, daß ich zur leisen Anbetung mit hingerissen ward. Doch nicht lange, da eilte

sie wieder aus dem Zimmer (ich weiß nicht, das Mädchen hat so was — gespensterhaftes mögt ich sagen, wenn der Ausdruck nicht zu unedel wäre — wenn man glaubt ihrer hab=haft zu sein, ist sie verschwunden) kam nach einiger Zeit wieder, und zeigte mir einen Brief Helms. Die Stelle worauf sie deutete, hieß: — Zage nicht! Wäre Hermann gefallen, hätte Thusnelda nicht weinen dürfen, aus Furcht der Schatten würde zürnend von Walhalla niederblicken.“

„Und versiegt waren ihre Thränen.“

„Nun brachte ich des guten Majors An=erbietungen zur Sprache. Mit der allerzarte=sten Delikatesse, wahrlich, denn das Fräulein gebot mir Ehrfurcht. Aber sie hätten die Kälte sehen sollen, welche nunmehr angenommen ward. — Der Herr Major wünscht sich das Glück Ihro Gnaden seine Tochter nennen zu dürfen. — Wie kömmt der Mann dazu? Wende er sich doch an Frau von Steinring. — Kurz sie dankte für jede Ehre der Art, und brach ab. Es ist also mit dieser Angelegen=heit noch nicht weit gediehen, doch werde ich

mein Glück aufs Neue versuchen. Leben Sie wohl!

Stern.

N. S. Das Kapital von Fünftausend Thalern Gold, welches der Herr Major hier bei dem Hause N. N. stehen hatte, wurde von mir laut Auftrag in Empfang genommen. Da ich aber dieses Geld der Post noch nicht übergeben wollte, auch in dieser Zeit eine Uebermachung durch Wechsel nicht thunlich war, so lag es einstweilen baar in meiner Wohnung. Sie kennen mich, wie ich die sogenannten todten Summen hasse. Und der Mangel des Geldes ist hier so gestiegen, daß Effekten deren Werth unbezweifelt ist, um den halben Preis, ja noch geringer weggehn. Ich nahm es also auf mein Risiko, die Fünftausend Thaler ein wenig umzuwenden, so auch ein Kapitälchen, welches mir gehört. Erst verwechselte ich die Friedrichsd'or gegen Silber, an durchmarschierende französische Soldaten, und gewann gegen dreißig Prozent. Dann kaufte ich damit wieder Papier, wobei ein ansehnlicher Vortheil

war. Mit den Papieren erstand ich auf Versteigerungen und privatim, Pretiosen von gutem Gehalt, die ich nachher Gelegenheit fand, mit Sicherheit und Nutzen in Hamburg zu veräußern. Auch fiel mir eine gute Zahl brauchbarer Pferde um ein Spottgeld in die Hände, die mir bald darauf ein Lieferant um das Dreifache abnahm. Den Gewinn in der allgemeinen Noth streicht man freilich mit Kummer ein, allein es gilt da das unglückliche Kriegssprichwort: Nehm ichs nicht, nimmts doch ein Andrer. Genug Sie mögen dem Herrn Major sagen, daß ich hoffe, ihn um zehntausend Thaler reicher gemacht zu haben. Es ist doch ein Ersatz für den Kriegsschaden, der ihn jetzt nothwendig auch treffen wird, so wie mich.

Der Prediger hatte alles dem Major hinterbracht. Man kann denken, daß er keinen Sinn für Freude an äußeren Vortheilen hatte, ihn dagegen Josephens Weigerung mit Schaam

und Trauer füllte. Der Schmerz über den Neffen, über die Unfälle seiner Mitbürger, warf ihn ohnehin in einen der Melancholie nahen Zustand.

Stern schrieb bald wieder. Er hatte aber noch nichts ausgerichtet. „Frau von Weil" meldete er, „überläßt sich gegenwärtig durchaus der Leitung ihrer Tochter. Ich begreife beide nicht. Ihr drückender Mangel, unter den jetzigen Umständen, sollte sie doch vermögen — oder besteht dieser Mangel dennoch nicht? Ich bin schon auf den Gedanken gerathen, daß Fräulein Hainthal seit dem Aufenthalte in Berlin, ihre Talente des Zeichnens, der Stickerei, der Musik, im Stillen zum Erwerb gültig gemacht hat, und daß die Familie auf diese Weise, neben strenger Oekonomie so viel ersparen konnte, um die schlimme Zeit zu überdauern."

Auch waren gute Wechsel aus Hamburg eingegangen, und Reinwehrs Gewinn in der That noch höher, wie ihn der Amtsrath angegeben hatte.

Der Major saß eben verdrießlich im Lehnstuhl. Es war ein trüber Wintertag, den Bericht über die Schlacht von Eilau, hatte der Alte gelesen, und das Blatt welches ihn enthielt, in einen Winkel geworfen. Da trat der Bediente herein, und meldete einen Unteroffier. — „Was giebts, Einquartierung? Requisition? Ruft den Schreiber!“ — Herr Major, es ist ein preußischer Unteroffizier, er geht auf Krücken. — „So? ein Unglücklicher? Bringt ihm diesen Thaler!“ — Er hat Sie nothwendig zu sprechen. — „Mein Gott ich wäre so gern ungestört. Doch lasst ihn vor!“ Der Hinkende erschien.

Ei, ei, rief der Major, ist das nicht Walter? Zu Befehl, Herr Oberstwachtmeister, ich stand ja sonst bei Ihrer Kompagnie. — „Armer Teufel, invalid?“ — Die Kniescheibe ist entzwei, das Bein steif. — „Thut mir von Herzen weh. Vorerst biete ich eine Zuflucht an. Doch eine Bedingung: mir nichts von dem Kriege erzählt! Ich hörte schon so viel, und jedesmal mögte ich des Teufels werden.“

Nur Herr Oberstwachtmeister mögte ich Sie erst um Rath fragen, was ich mit der

Schreibtafel anfangen soll, die mir der Herr Lieutenant von Helm gegeben hat.

Der Major: Nun?

Jetzt erzählte der Unteroffizier, was dem Leser oben schon bekannt geworden ist und setzte hinzu, daß ihn Husaren eingeholt, das Pferd erschossen, ihn am Knie blessirt und gefangen genommen hätten. Er sei darauf im französischen Lazareth hergestellt, und nunmehr entlassen geworden. Es wäre ihm geglückt, die Schreibtafel unter den Kleidern zu verbergen.

Reinwehr sprang auf — las — fiel dem Krieger um den Hals — sandte zum Prediger, daß er auf der Stelle käme.

Die Schreibtafel, guter Freund, rief er, lasse ich nicht mehr von mir. Sie sei meine Reliquie! Die Zeit ist lange entflohn, wo sie nützen konnte. Gehn sie ins andre Zimmer! Man soll sie mit Ungerwein bewirthen. Auf Lebenszeit finden sie mit Weib und Kind hier ihre Versorgung!

Der Mann gerieth ganz außer sich vor Freude, er wollte immer noch etwas sagen, der hitzige Major ließ ihn aber nicht dazu, sondern schob ihn ins andre Zimmer hinaus.

Reinwehr konnte den Prediger nicht erwarten. Er rannte selbst hin. Hören sie, rief er mit einem verjüngenden Feuer, alle Runzeln aus der Stirn gewichen, wie mein Neffe geendet hat! Einen Haufen Braven ließ er schwören, auf dem besetzten Hügel mit ihm zu sterben. Hier ist noch ein Aufsatz, der den kommandirenden Generalen bestimmt war, sein Ziel aber nicht erreichte. Ach, hätten sie in diesem Geiste gehandelt, freilich stånd es Viel anders. Wohl eiferte ich sonst dagegen, wenn Subalternen schon Heerführern rathen wollten, doch meinte ich auch, die Feldherrn würden nicht ihre Rolle vergessen haben.

Dem Prediger glänzte eine Thräne im Auge. O lassen sie mich den Mann sehen, der die Kunde brachte!

Er folgte dem Major. Der Unteroffizier ward hereingerufen, mußte wiederholen. Welch ein Tod! welch ein Tod! riefen beide.

Der Unteroffizier fiel ein: todt ist Herr von Helm nicht, ich wollte es vorhin schon sagen, sie ließen mich nur nicht zu Worte kommen.

Wie, rief der Major mit gedämpfter

Stimme, nicht todt? Ich wüßte nicht, sollt' ich mich nun freuen, oder — erzählen sie um Gotteswillen was ihnen bekannt ist!

„Ich hatte zwei Monate lang an meiner schwierigen Wunde, im Lazareth zugebracht, als ich erst mein Lager verlassen, und mir von einem Zimmer ins andre helfen konnte, um hie und da einen Kameraden zu sprechen, und was Neues zu erfahren. Da hörte ich denn von einem blessirten Franzosen, der deutsch sprach, erzählen: er sei bei der Gelegenheit verwundet, wo der preussische Offizier sich mit funfzig Mann gegen ganze Battaillone so toll gewehrt hätte. Ich ward hier neugierig, fragte, ob das nicht auf einem Hügel geschehen sei, und erhielt ja zur Antwort. Ich bat den Franzosen inständig mir zu sagen, wie die Affaire abgelaufen sei. Nun, sagte er, wir schossen und hieben endlich alles nieder, keiner rief Pardon. Und der Offizier? fragt' ich wieder. Der bekam einen Schuß am Kopfe, und lag für todt da, aber wie man die Leichen verscharren wollte, hat man noch Leben in ihm entdeckt, und ihm nach den Lazarethe gebracht. Ob er wieder hergestellt ist, weiß ich nicht."

„Natürlich bat ich nun sehr, um nähere Erkundigung. Der Dragoner war gefällig, und kam bald mit dem Bescheid zurück: Herr von Helm läge in demselben Orte, wäre aber sehr schlecht, auch hätte ihm der rechte Arm bis an den Ellbogen müssen abgenommen werden. Eine Kartätschenkugel hätte ihn zerschmettert, und der Brand gedroht."

Reinwehr schauderte. Darum konnte er wohl nicht schreiben. — Weiter!

„Es dauerte noch wohl vier Wochen, bis ich so weit auf die Beine kam, daß ich mir Erlaubniß bitten konnte, zu ihm zu gehn. Die Wache ließ mich aber nicht hinein, so viel ich anlag. Mein Dragoner der auf mein Verlangen nun wieder Nachrichten einzog, sagte mir darauf: der Herr Lieutenant wäre an der Kopfwunde wohl sechs Wochen lang ohne Besinnung gewesen. Da er endlich zu sich gekommen sei, habe er den Verband mehreremal losgerissen, und sich überhaupt so wüthend betragen, daß man ihm die noch gesunde Hand habe binden müssen. Er habe auch zu schreiben verlangt, und es sei ihm verstattet worden, dazu ein deutscher Schreiber, dem er in die Feder

hätte diktiren können. Allein die linke Hand sei ihm lieber gewesen. Als man aber den Brief an seinen Herrn Onkel geöffnet hätte, wären lauter Anschläge darinn gewesen, wie es die Preussen an der Weichsel anfangen sollten. Nun hätte er eine Schildwache, und dürfte nicht mehr schreiben."

„Ich hörte hernach auch, daß ihn die feindlichen Offiziere hart angegangen sind, daß er sich aus der Gefangenschaft so was unterstanden hätte. Er hat aber geantwortet: ich ergab mich nicht, bin kein Gefangner."

„Bald darauf war er so weit genesen, daß er nach N — in Frankreich transportirt werden konnte. Da paßte ichs ab, wie er auf den Wagen stieg. Walter! Walter! rief er aus, es ist nicht gelungen? Gehn sie nach Feldheim! Kann mein Oheim es möglich machen, mich noch einmal zu sehn, so will ich das erwarten. — Der Wagen fuhr weg."

„Ich habe nun meinen Paß erhalten, und den Befehl erfüllt."

Anspannen! anspannen! rief der Major zum Fenster hinaus. Er war so ungeduldig,

daß der Prediger fragen mußte: aber Herr Major, was wollen sie —

Der Major. Sie fragen? Nach Berlin. Um Päsſe bitten, das Mädchen in den Wagen nehmen, und sie ihm nach N — bringen. Ich hoffe sie wird den edlen Krüppel nicht verschmähn. O er hat sein Wort gelöst! Er ergab sich nicht, gegen seinen Willen ward er ins Leben zurückgerufen. Dies Geschenk des Schicksals darf er mit voller Ehre zurücknehmen. So scheint mirs! Besonders da so viele seiner Kameraden die Ehre — — — doch davon nichts mehr. Er ist verstümmelt. Der Staat hat keinen weiteren Anspruch auf ihn. Hier soll er mir her, mit dem treflichen Mädchen! Ich übergebe ihnen das Gut, setze mich aufs Alttheil, und wiege ihre Kinder.

Da half nichts. Nach einer Stunde war er schon auf dem Wege zur Hauptstadt.

Wer etwa in dem Charakter dieses alten Offiziers etwas widersprüchliches finden sollte, lasse nicht außer Acht, daß eine große Verschiedenheit der Eindrücke auf ihn wirkte.

Achtzehntes Kapitel.

Ende.

Da der Major in Berlin eintraf, stieg er gar nicht erst im Gasthof ab, sondern fuhr sogleich zu Frau von Weil. Auch zu keiner Meldung durch den Bedienten vergönnte er sich die Zeit, kaum wurde an die Thür geklopft.

Verwundert, betreten, empfingen ihn die Damen. Aber was er vorzutragen hatte, der Ton mit dem er alles vortrug — o das hätte in die feindlichsten Mißklänge Harmonie gesandt. Rache, Stolz, und Kälte wichen, man theilte bald das innigste Vertrauen.

Doch Josephe trat der hohen Freude nicht entgegen, die Reinwehr erwartet hatte. Wie eine Traumerwachte stand sie da, äußerte Zweifel über Zweifel, und mußten sie der Ueberredung auch auf einen Moment weichen, so drangen sie sich im folgenden wieder auf. — Die Mutter kränkelte, und wollte die Reise nicht theilen. Stern blieb aber nicht zurück. Man empfing bald Pässe.

Mit jeder zurückgelegten Station wurden die Männer vergnügter, Reinwehr sprach von ei=

einem erheiternden Abend seines Lebens, Stern genoß die Mitfreude bei seines vormaligen Mündels Glück, im voraus. Doch Josephe zeigte sich in dem Maaße, sinnender, feierlicher. Man schrieb das aber auf Rechnung einer durch Unfälle bezeichneten Jugend, die Mißtrauen und Zweifel gegen das Schicksal erwachen läßt.

An den Gränzen von Frankreich nahm des Mädchens Trübsinn zu. Reinwehr sagte: mein Fräulein, es gereuet sie doch nicht, ihre Liebe einem Manne erhalten zu haben, dem ein Arm fehlt? — Lady Nelson wußte sich immer viel mit ihrem verstümmelten Gatten, führte der Amtsrath den Scherz fort. Josephe antwortete mit einer verweisenden Thräne.

Endlich langte man in N — an. Helms Quartier wurde bald ausgemittelt. Ihm eine zu heftige Erschüttrung zu ersparen, ging der Major allein voran, Stern sollte in einer Viertelstunde mit der jungen Dame folgen.

Man hatte das Vaterland verlassen, da seine Fluren noch die winterliche Decke überzog, doch nahte der Frühling, und die Reise eilte dem milderen Klima entgegen. Bei Fulda verschwand aller Frost. Gegen Frankfurth

zeigte sich das neue Gras, und der hellgrüne Keim des Kastanienlaubes. Um N — prangten Floras Kinder schon im üppigsten Gewande, und aus wonneathmenden Blüthenzweigen flötete Prognens Schwester.

Reinwehr, da er bebend nach dem Neffen fragte, ward vom Wirthe hinaus zu einem kleinen Lustwalde gewiesen. Der preussische Offizier verbringt fast den ganzen Tag dort sagte der Mann. Morgens entfernt er sich, sein Bedienter muß ihm ein Brodt und einen Schoppen Wein nachbringen, dann sehn wir ihn den Tag über nicht mehr. Mit keinem seiner gefangnen Kameraden geht er um. Einsilbig wie ein la Trappist; nur das nothwendigste darf man mit ihm reden. Ein sonderbarer junger Mensch, doch lieben wir ihn, und beklagen sein Geschick.

Der Major hatte keine Geduld um Schwätzereien zuzuhören, er nahm einen Boten an, der ihm kaum folgen konnte.

Bald erblickte er Helm, stand mit hochklopfender Brust still, und sammelte sich erst ehe er zu nahen vermogte. Er schauderte zusammen, wie der herabhängende leere Rockär-

mel ihm ins Auge fiel. Eine schwarze Binde umwand die eine Seite der Stirn. Alle Rosen waren vom Antlitz des Dulders gewichen. An einen Stab stützte er die ermattete Kraft. Leise wie mit Geistertritt schlich er an den Oheim vorüber, und ward ihn nicht inne, ob er ihm bereits nahe stand.

Endlich rief der Major seinen Namen aus, und öffnete die Arme. Ohne Zeichen der Ueberraschung, ohne freudigen Ausruf, wandte sich der Neffe. Keinen Zorn, keinen Tadel, sprach er, hören sie mich zuvor! Sie werden mich eines unwürdigen Lebens anklagen, doch ich bin so fanatisch, in meiner wunderbaren gewaltsamen Erhaltung, einen höheren Wink zu ahnen. Wie diesem Wink gehorcht ward werden sie mit mir zufrieden sein. —

Reinwehr wollte einfallen, kam aber nicht zur Rede, und jener fuhr gelassen fort: Nach dem was ich auf dem Kampfplatze sah, nach dem was ich späterhin aus den öffentlichen Blättern erfuhr, darf mir kein Zweifel bleiben, daß ein rastloses Streben nach Einsicht mich höher stellte, als alle die, welchen der unglückliche Monarch vertraute. Meine letzten

Vorurtheile sanken bei Jena, doch an Andern leben sie noch, neben der tiefsten Unkunde, was ein Krieg mit Frankreich sagen will, fort.

Der Mann, der nur mit geketteter Hand abzuhalten ist, die tödliche Wunde aufzureissen, ist zu entschuldigen, wenn er das ihm wider Willen aufgedrungene Daseyn als eine Aufforderung des Schicksals ansieht, selbst aus der Entfernung für sein Vaterland zu wirken.

Genug, da ich wieder zur Besonnenheit kam, sterben wollte und nicht durfte, hörte ich (welche Dolche bohrten sie mir in die Brust) meine Wächter, von den Szenen bei Prenzlow, Anklam, Lübeck, von den so schnell erfolgten Einräumungen der festen Plätze, von dem so wenig gehinderten Uebergange über die Weichsel, reden. Da war mirs, als sendete der Genius des Vaterlandes neue Ideen in meine Denkkraft nieder, und ich beschloß die Zeit welche man mich noch vom Grabe entfernt hielt, zur Bildung eines Vertheidigungsplans der äußersten Staatsgränze, mit Aufrufung aller noch möglichen Hülfsmittel, zu verwenden. Doch er mußte aufgezeichnet, mußte einem treu-

en Manne eingehändigt sein, der ihn dem Monarchen überbringen könnte. Darum gab ich den Zeitraum bis hieher noch zu. Reden sie und darf ich ihn verantworten?

In diesem Busche fand ich einen selten besuchten finstern Platz, dort hab ich auf wenige feine Blätter zusammengedrängt, was Eifer, Wissenschaft, und Urtheil entwarfen. Schwer ward mirs anfänglich, die linke Hand zum Schreiben zu gebrauchen, doch Vaterlandsliebe überwand das Hinderniß bald.

Hier ist mein Plan! In allen Theilen ausgeführt, kann er den Ruhm Preussens noch aus den Trümmern retten. Kein Höfling darf sich daran stoßen, daß ein Mann ohne Rang den Plan erschuf, denn der Urheber athmet nicht mehr, wenn sie lesen.

Ich händige ihnen die Blätter ein. Leicht werden sie sie verbergen. Eilen sie damit auf Umwegen zu Friedrich Wilhelm!

Wenn sie hinlänglich entfernt sind, werde ich zum Kommandanten gehn, und meine Korrespondenz mit dem Vaterlande, zum Nachtheile Frankreichs, selbst angeben. Er muß das

als den Kriegsgesetzen zuwiderlaufend strafen; ich werde arquebusirt.

Reinwehr. Und treulosen Verrath willst du auf dich laden?

Helm. Regulus rieth auch dem Vaterlande.

Reinwehr. Offen! Vor dem Gesandten Karthagos! — Den Feind der ihr Leben schonte, dürfen sie nicht heimlich hintergehn. Jemehr die Barbarei aus dem Kriege weicht, je zarter muß der Offizier über den Punkt denken. — Erwarten sie ihre Auswechselung. Dann rathen sie!

Helm. Nein so weit darf ich das Leben nicht ausdehnen. Schon diese Wochen beunruhigen mein Bewußtsein nur zu sehr. Und wenn ich mich auch so weit vergessen könnte, wer wird mich, den Gebrechlichen lösen? Wer mich hören? Nur wenn ich die Schrift mit dem Tode siegle, meine Stimme aus dem Grabe tönt, ist Hoffnung man wird darauf merken.

Reinwehr. Großer treflicher Junge. — Aber traue meinem Gefühl. Du darfst aus der Gefangenschaft nichts gegen den Feind unternehmen.

Helm. Gott so hätt' ich mich betrogen. Umsonst gegen mein Wort gefrevelt! — Hier ist das Papier. Handeln sie damit nach ihrem Gefühl. — Mit mir handelt das Meinige. Leben sie wohl!

Da rollte ein Wagen herbei. Der Major hob Josephen aus dem Schlage. Die Gräfin R — i! rief Helm, und sank fast ohnmächtig nieder.

Nicht die Gräfin R — i, das Fräulein von Hainthal, die göttlich Liebende, sprach der Amtsrath. Reinwehr, den hier einige Schaam traf, winkte dem andern. Sie gingen bei Seite. Helm und Josephe waren allein.

Helm. Wie kömmt die Lebende zu dem Abgeschiednen? O meine Ahnungen! Wisse, ich meinte gleich, da ich jenen Brief empfing, er enthalte eine Lüge, meine heftige Krankheit hielt mich von Untersuchungen ab, und endlich bezeugten sie mir alle — da ward ich verwirrt! — Und so was konnte Josephe thun? Mich, der ich nichts besaß, wie meine Liebe, und das Vaterland, mich so in den Strudel der Gemeinheit herabziehn? Doch es ist ihnen nicht gelungen, Fräulein Hainthal. Da im

Kriege, wenn ich auch ihr Bild verbannen wollte, es verbannt glaubte, wich es doch nicht von mir. Noch auf jenem Hügel, unter den Sterbenden, vor dem hereinbrechenden Tod, ehe mich die sinnraubende Kugel traf, hat es wie ein leuchtender Cherub neben mir gestanden. Es erwachte mit mir zur Besonnenheit. Ihre Mühe war umsonst!

Josephe. Ja Karl, ich verdiene Vorwürfe —

Helm. Und nun willst du mich noch durch deinen Anblick tödten? Durch marternde Beschämung? Erspare das! Meine Stunden sind ohnehin gezählt.

Josephe. Karl — Karl —

Helm. Wenn ich nun — o Gott — wäre nicht die Lüge mein Verderben gewesen!

Josephe. Aber gilt dir mein Entsagen nichts? Der so schwer erkämpfte Muth, die Nachricht deiner Heirath vernehmen zu können?

Helm. Mädchen — aber wie kömmst du zu dem Gefangnen in Frankreich? Du mit dem Oheim? Wehe mir — wenn ich errathe —

Josephe. O meine Ahnung!

Helm. Die Zeiten der Vergangenheit le-

ben in mir auf. Denke daran, wie wir an jenem Frühlingstag unsrer Liebe, Romeo und Julie lasen. — Sie waren unglücklich, doch edel! Meine Theure! wir werden auch höher stehn, wie das zornige Schicksal.

Josephe. Ja das wollen wir! Ich gelobe dir Kraft! Aber laß mich in das schöne Heiligthum deines Gemüths blicken. Da der Major zu mir trat, mich durch Reue und zarte Achtung versöhnte, mich beschwur zu dir zu eilen; da willigte ich ein, Entzücken durchströmte meine Brust bei dem Gedanken an Wiedersehn — doch ein trübes Gefühl von Schwermuth konnte ich nicht von mir trennen, es weissagte mir; unsre Liebe krönt das Leben nicht! Was mordet sie denn grausam hin? Offenbare es! Der Stolz doch nicht mehr, dem Oheim nicht verdanken zu wollen. Dies Leid, darfst du es auf das Greisenhaupt sammeln? Auch nicht der Eigensinn, mir keinen Krüppel zum Gatten zu überliefern. Du fühlst in Josephens Seele, wie sie neben ihren Heros triumphiren würde. Aber Karl — nicht wahr hier errathe ich dich? — Dein Vaterland — — du magst nicht allein glücklich sein, nicht

auf den Ruin seiner Hoheit, deine Freuden-tempel erbauen —

Helm. Schöne Seele! Hohe Unglückliche! Ah ich mußte von dir verstanden werden. Doch du weißt den Eid meiner Ehre noch nicht. Das Leben gehört mir nimmer! Jeder Athemzug ist Entweihung, denn von nun an rechtfertigt ihn nichts mehr. Allein du wirst den Begrabnen lieben. In einer schöneren Welt erwartet dich der Märtyrer. Lebe wohl!

Helm warf noch einen Blick, in welchem alle Glorie der reinsten Erhabenheit, neben liebender Verzweiflung strahlte, auf das Mädchen hin, und wollte nun in das Gebüsch enteilen. Haltet den Schwärmer! rief der Amtsrath, umfaßte den Entkräfteten bald, und brachte ihn zurück. Das ist Gewalt, sprach Helm mit bebender Stimme, wie mir die Freiheit widerkehrt, erfülle ich meine Pflicht!

Man brachte ihn in den Wagen. Der Major drang mit Ernst in ihn, Stern bot Lebensphilosophie und launigten Humor auf. Josephe saß da mit einem feierlichen stillen Lächeln, einer Heiligen nicht ungleich, die der

Kampf gegen den Reitz irdischer Herrlichkeit im tiefen Busen beschäftigt.

Man kam zur Stadt. Der Abendtisch wurde bereitet. Stern, meistens Wortführer, sagte unter andern: man muß ein Vaterland auch nicht zu sehr lieben, wenn es die Liebenswürdigkeit verloren hat. Wurde denn der wirklich brave Mann bei uns mehr geachtet, oder das Scheinverdienst? Hat das letztre nicht alles ins Verderben gebracht, während Männer, wie dort unser würdige Major, und unser Helm sich verstoßen sahn. Ich schlage vor, den Schauplatz des Krieges zu melden. Wir wollen alles zu Gelde machen, und nach Luisiana ziehn. Wir und unsre Freunde, es giebt eben eine artige Kolonie. Wir wenden uns in das neutrale Dännemark, und schiffen uns dort ein.

Ich alter Kerl gehe mit, rief der Major, ich mögte wohl meinen früherhin verschmähten grauen Kopf dem Staate anbieten, aber es ist ein ganz unnützes Opfer. Wider das größte Genie der Welt, an der Spitze von sechzig Millionen, richtete auch Cäsar nichts mehr aus.

Helm warf hier einen sehr ernsten Blick

auf den Oheim, den dieser aber nicht bemerkte, sondern, sich an Josephen wendend, fortfuhr: Fräulein Hainthal, ihre Mutter soll nicht zurückbleiben. Ich biete ihr meine Hand an, sein sie Freiwerberin!

Der Amtsrath nahm wieder das Wort: Eigentlich ist, das fühlen wir alle, Weltbürgersinn die Politik der Vernunft und Menschlichkeit, nur wenn der Staat schöner zu sein versteht, wie die Welt, gebührt ihm Vorliebe.

Diese Vorliebe hat mein Neffe feurig gefühlt, sagte Reinwehr, er hat ihr einen Arm geopfert, sie mit seinem Leben besiegeln wollen. Fräulein Hainthal belohnen sie seine Heldenthat! Ein Lorbeer wird ihm schwerlich. Doch ein Druck dieser schönen Rosen ist ihm mehr werth.

Er zog das Fräulein hier von ihrem Sitze auf, und warf sie in Karls Arme. Beide zitterten — schauderten — da zum Erstenmale, so heilig, so glühend, sich ihre Lippen berührten. Beklagenswerther Karl! stammelte Josephe halblaut. Er antwortete nicht, preßte sie noch einen Moment an seinen Busen, und entwand sich dann der innigsten hehrsten Seligkeit sei-

nes Lebens. Von nun an thronte Verklärung auf seiner bleichen Stirn.

Die beiden andern Männer glaubten alles in das erwartete Geleis, besonders da der Pokal unter ihnen lustig ertönte. Denn bis dahin hatte man immer noch auf dem Gesichte des Majors eine gewisse bange Sorge gelesen, seine Ueberredungen wurden auch mit einigem Zweifel der Stimme vorgetragen, und wenn ihn Karl darauf stumm ansah, schlug er die Augen nieder.

Noch redete man von den zu treffenden Maasregeln, den Offizier aus der Gefangenschaft zu befreien, und seinen Abschied vom Könige zu bewirken. Die Invalidität ließ keine Schwierigkeit mehr besorgen. Endlich begab man sich zur Ruhe. Helm wurde nicht zu seiner Wohnung gelassen. Man hatte auf Reinwehrs Zimmer ein Bett für ihn gestellt.

Der Major erwacht am andern Morgen. Die fröhliche Stimmung von gestern Abend ist verschlafen. Mit den ersten gesammelten Ge-

danken tritt ihn eine ängstliche Unruhe an, und er blickt auf Helms Lager. Es ist leer. Reinwehr springt bestürzt auf. Während er sich in die Kleider wirft, sieht er sich, gleichsam auf eine geheime Erinnerung, nach seinen Reisepistolen um. Gott! es fehlt die eine!

Ein kleines Papier fällt ihm am Tische in die Augen. Er liest darauf nur die Worte:

Ne nous formons point ces indignes obstacles,
L'Honneur parle, il suffit, ce sont là nos oracles!

Das Strafende der Worte entgeht ihm nicht. *) Er fühlt einen Augenblick den innern Vorwurf über die Beruhigung des gestrigen Abends, aber tiefer, schrecklicher die Besorgniß einer That, die — er nicht wird verdammen können.

Er läuft hinaus zum Amtsrath. Man frägt des Fräuleins Jungfer, ob ihre Herrschaft erwacht ist, und händigt ihr ein Billet ein, welches auch noch im Zimmer des Majors

*) Helm hatte sie entliehen. In Racinens Iphigenia sagt sie Achill zu Agamemnon. S. Akt 1. Auft. 2.

jors, an Josephen überschrieben, gefunden worden war.

Während beide suchen, rufen, bringt die Jungfer dem Major das eröffnete Billet zurück. Das Fräulein hatte die Stärke gehabt, es mit kaum veränderter Miene zu lesen, und ihr anzubefehlen, dem Major es auf einen Augenblick zur Durchsicht zuzustellen.

Das Billet war kurz, und ziemlich unvollkommen geschrieben, vielleicht in der frühen Morgendämmerung.

„Beklagenswerther Karl! so nanntest du „mich? Mich den Seligen, den du Engel des „Himmels liebst? Aber nur der Tod kann „mein unaussprechlich Glück bewahren, und „ich eile in seinen Arm. Nein, du muthest „mir nicht zu, mit Schande zu leben, mir, der „jenen heiligen Schwur gelobt hat. Unwerth „wäre ich deiner! Wir glauben mit Platon, „und sehen uns wieder!"

Reinwehr dachte an den Wald. Man suchte auf dem Lieblingsplatze nicht vergebens. Durch die Brust war die Kugel gedrungen. Schon kalt und erstarrt, ein heitres Lächeln um das geschloßne Auge, lag er da.

P

Wahnsinn! schluchzte der Amtsrath. Er konnte nicht anders! sprach der Major mit fester Stimme.

Nachdem sie langsam mit dem schönen Leichnam in die Stadt zurückgekehrt waren, fand man Josephen nicht mehr. Hier folgt ihr zurückgelassenes Schreiben:

„Ich fühle Kraft ihn noch zu sehn, mich „an die todte Brust zu werfen, die einst ein „so göttliches Herz verbarg. Aber nein, der „Abend, wo ich auf ewig mit ihm verbunden „wurde, zeichne mir sein letztes Bild.

„Meine Mutter bedarf meiner Hülfe nicht „weiter, Sie leben Major!"

„Darf ich unter den Menschen länger „weilen? Nein! — Nicht jedes Kloster hob „man auf!"

Der Major erwog was mit dem Memoire zu machen sei, und sein Gefühl befahl ihm, es ungelesen dem Kommandanten zu übergeben. Dieser erklärte: es sei bewundernswürdig.

E n d e.

Bayerische Staatsbibliothek München

Druckfehler.

Erster Theil.

Seite 16 Zeile 21 statt euch lies auch.
— 18 — 9 st. singte l. siegte.
— 19 — 12 st. den l. dem.
— 25 in der Anmerkung st. 1805 l. 1806.
— 31 — 24 st. Widerkehr l. Wiederkehr.
— 32 — 14 st. ais l. als.
— 38 — 14 st. läße l. läßt.
— 56 — 12 st. gehöre l. gehört.
— 61 — 20 st. getheilten l. ertheilten.
— 69 — 2 st. Gattinuen l. Gattinnen.
— ; — 5 st. Geiiebten l. Geliebten.
— 81 — 20 st. genng l. genug.
— ; — 25 st. vor den l. vor dem.
— 83 — 11 st. eiiig l. eilig.
— 87 — 14 st. seinen l. seinem.
— 96 — 17 st. iaßen l. laßen.
— 123 — 11 st. Joseph l. Josephe.
— 138 — 13 st. auf welche l. auf welcher.
— 143 — 3 st. keinen l. keinem
— 150 — 16 st. ihn l. Ihre.
— 155 — 18 st. gewißenschaft l. gewißenhaft.
— 156 — 24 st. den Karl hätte l. denn Karl hatte.
— 164 — 5 st. zu einen l. zu einem.
— 201 — 5 st. Frau von Hainthal l. Frau von Weil und so einigemal.
— 202 — 10 st. einem l. einen.

Zweiter Theil.

Seite 46 Zeile 5 statt zweckmäßige l. zweckmäßigen.
— 48 — 10 st. Hütte l. Hüte.
— 50 — 10 st. ansührte l. anführte.
— 62 — 9 st. hohen l. hohem.
— 83 — 22 st. dem l. den.
— 84 — 8 st. unsehlbar l. unfehlbar.
— 105 — 6 st. hatten l. hätten.
— 122 — 24 st. meinen l. meinem.
— „ — 25 st. vorgenommen l. vorgekommen.
— 123 — 21 st. ste l. Sie.
— 138 — 24 st. Plan reden l. Plan zu reden.
— 141 — 11 st. idealeu l. idealen.
— 150 — 14 st. keinen l. keinem.
— 154 — 25 st. kline l. keine.
— 157 — 21 st. dte l. die.
— 159 — 23 st. vrrboten l. verboten.
— 160 — 1 st. vortrestich l. vortreflich.
— 165 — 23 st. dte l. die
— 166 — 24 st. Flügemänner l. Flügelmänner.
— 168 — 4 st. prenssische l. preussische.
— 170 — 11 st. ins l. in.
— 171 — 17 st. einen l. einem.
— 174 — 6 st. anflng l. anfing.

NB. Der Roman ist hier beendigt. Das Gemälde von Berlin enthält der dritte Theil, welcher in einigen Wochen geliefert wird.

BSB Bayerische StaatsBibliothek

MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Voß, Julius <<von>>,

Geschichte eines bei Jena gefangnen preußischen Offiziers mit einem Gemä
lde von Berlin im Winter 1806/7

Bd.: 2

Berlin 1807

P.o.germ. 1538-1/2

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10122449-8